

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1932-1933. — N° 133

Du sentiment de la solitude morale
et de quelques états névropathiques chez

Alfred de Musset

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 27 Janvier 1933

PAR

Gaston VIGUIER

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à ILLE-SUR-TÊT (Pyrénées-Orientales), le 21 janvier 1908.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur.....	Président.
		CREYX, professeur.....	Juges.
		PERRENS, agrégé.....	
		DELMAS-MARSALET, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESEUR

3-6, Place Saint-Christoly

1933

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1932-1933. — N° 133

Du sentiment de la solitude morale
et de quelques états névropathiques chez
Alfred de Musset

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 27 Janvier 1933

PAR

Gaston VIGUIER

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à ILLE-SUR-TÊT (Pyrénées-Orientales), le 21 janvier 1908.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur.....	} <i>Président.</i>	
		CREYX, professeur.....		
		PERRENS, agrégé.....		} <i>Juges.</i>
		DELMAS-MARSALET, agrégé.....		

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR

3-6, Place Saint-Christoly

1933

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE,
DENIGÈS, AUCHÉ, SELIER.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	DUPÉRIÉ.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants..	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène.....	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BELLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	CREYX.
Pharmacie.....	DUPOUY.	Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.

MM. MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). GOLSE (Pharmacie).
LACOSTE (Histologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
id.....	DUFOUR.	id.....	JEANNENEY.
Physiologie.....	FABRE.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	N.	Obstétrique.....	PERY.
id.....	AUBERTIN.	id.....	RIVIÈRE.
id.....	DAMADE.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	PIÉCHAUD.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE.
Maladies mentales.....	PERRENS.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Puériculture.....	FAUGÈRE.
Physiologie.....	FABRE.	Démonstrations et préparations pharmac.	GOLSE.
Accouchements.....	PERY.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.
Ophtalmologie.....			
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.			
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle.....			
id.....			
Clinique dentaire.....			

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A TOUS MES MAITRES DE L'ÉCOLE
ET DE LA FACULTÉ

A MES JUGES

A MONSIEUR LE MÉDECIN PRINCIPAL LE BOURGO

*Professeur d'anatomie des Ecoles annexes de médecine navale,
Professeur de pathologie externe à l'Ecole principale
du Service de santé de la marine,
Chevalier de la Légion d'honneur.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN-CHEF BRUN

*Sous-Directeur de l'Ecole principale du service de santé de la marine,
Officier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique,
Croix de guerre.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

*Directeur de l'Ecole principale du Service de santé de la marine
et des colonies,
Commandeur de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR CREYX

*Professeur d'Hydrologie thérapeutique et Climatologie
à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

En le remerciant de l'amabilité avec
laquelle il nous a toujours reçu chez lui,
et des quelques directives qu'il a bien
voulu nous donner.

A. MONSIEUR LE PROFESSEUR H.-L. ROCHER

*Professeur de clinique chirurgicale infantile et orthopédie,
Membre des Sociétés internationales de chirurgie et d'orthopédie,
Membre correspondant de la Société nationale de chirurgie,
Membre des Sociétés italienne et belge d'orthopédie,
Membre des Sociétés de pédiatrie de Paris et de Madrid,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

Veillez trouver ici un bien faible témoignage de ma reconnaissance pour tout ce que vous avez fait pour moi au cours de mes études. Vous avez été plus qu'un maître, vous avez été le conseiller de toutes les heures. Je vous remercie de l'aide que vous m'avez apportée maintes fois dans les moments pénibles de mon existence, où je suis allé à vous comme à un père.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. SABRAZES

*Professeur d'anatomie pathologique et de microscopie clinique
à la Faculté de médecine de Bordeaux,
Correspondant national de l'Académie de médecine,
Médecin-chef du Service des contagieux à l'Hôpital d'isolement,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

En le remerciant du grand honneur
qu'il nous a fait en acceptant de prési-
der notre thèse, et surtout des conseils
éclairés qu'il nous a prodigués pour la
rédaction de notre travail.

*« Quelle chimère est-ce donc que l'homme!
Quelle nouveauté! Quel chaos! Quel sujet de
contradiction! Juge de toutes choses, imbécile
ver de terre; dépositaire du vrai, amas
d'incertitudes; gloire et rebut de l'univers :
s'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je
le vante et le contrédis toujours jusqu'à ce
qu'il comprenne qu'il est un monstre incom-
préhensible. »*

(PASCAL.)

I

**Le grand malaise du siècle : Le sentiment
de la solitude morale.**

SOMMAIRE. — La recherche du sens de la vie. — Le rapport des âmes entre elles. — Définition de la solitude morale et du sentiment que nous en avons. — La connaissance du moi. — Son rapport avec la solitude morale. — Pourquoi cette dernière n'est-elle pas générale ? — Pourquoi la rencontre-t-on chez certains sujets plutôt que chez les autres ? — L'idée de « l'homme supérieur ». — Le sentiment qu'il a de demeurer incompris par la foule.

La solitude morale a été la grande manifestation de ce malaise psychologique qu'on a appelé le *mal du siècle*.

Vivre pour soi, dans la poursuite inassouvie de la sensation, voilà l'héritage que laissait René. Musset ne fut pas le seul atteint, mais il le fut davantage que les autres, et l'admiration précoce qu'il témoignait à Chateaubriand ne trompait pas sa nature.

Ils cherchent tous à connaître leur essence, ils ont tous l'humeur métaphysique, ils sont tous torturés par le besoin de comprendre.

Quel est donc le sens de la vie ? Ils n'arrivent pas à débrouiller l'énigme. C'est là qu'ils cherchaient un but à leur existence, et ce but leur manque. Dès cet instant, ils ne vivent que pour eux.

« On ne parle que de réprimer ses passions et d'avoir la force de faire ce qu'il faut; mais au milieu de tant d'impénétrabilité, montrez donc ce qu'il faut. Pour moi, je ne le sais pas, et j'ose soupçonner que plusieurs autres l'ignorent. Peut-être une connaissance certaine et un but connu ne sont-ils ni selon notre nature ni selon nos besoins. Cependant, il faut vouloir. C'est une triste nécessité, c'est une sollicitude intolérable d'être toujours contraint d'avoir une volonté quand on ne sait sur quoi la régler. » (1).

(1) Ainsi parle le personnage d'*Obermann*, de Sénancour, édit. Charpentier, p. 223.

Canat dira : « Incohérence morale et ignorance des réelles exigences de l'âme, voilà ce que l'on retrouvera dans l'exaspération de la solitude. » Et dans sa remarquable thèse de 1904, il dira, en parlant de Musset : « Dans sa solitude morale, je retrouve l'égoïsme de René avec plus de sens psychologique. »

Sans doute il est un peu surprenant de rencontrer ce poète parmi les grands solitaires du siècle. Sa vie, comme d'ailleurs sa philosophie de l'amour, aurait dû le préserver de l'isolement. On le voit d'abord gaspiller dans les plaisirs son insouciante jeunesse : au moment où il commence à s'en dégoûter, il trouve sur son chemin un amour passionné pour remplir son cœur, puis, quand vient la crise, avec le mépris de la femme et aussi de lui-même, il a le bonheur d'être à demi consolé par cette croyance que le souvenir est plus doux que la passion et que le bonheur de la vie n'est pas d'aimer mais d'avoir aimé. L'amusement avec les femmes, puis l'amour après les amours, et, pour finir, le charmant retour du cœur vieillissant sur les joies de l'amour disparu, tout cela occupe l'existence de Musset. Les sens, le cœur, l'imagination, semblent y trouver leur compte... D'où viennent alors les bâillements de Fantasio ? Dans cette charmante pièce un peu décevante au théâtre, mais si jolie à la lecture, le jeune bourgeois Fantasio, qui promène sa lassitude de vivre au milieu des réjouissances données à Munich pour le mariage d'une petite princesse de pays bleu, confie les causes de son ennui à l'ami Spark, grand buveur de bière et fumeur de pipes, gros réjoui un peu vulgaire que la confiance du mélancolique Fantasio ne laisse pas d'ahurir. « Si je pouvais seulement sortir de ma peau pendant une heure ou deux ! Si je pouvais être ce Monsieur qui passe !.. je suis sûr que cet homme-là a dans la tête un millier d'idées qui me sont absolument étrangères : son essence lui est particulière. Hélas ! tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble ; les idées qu'ils échangent sont presque toujours les mêmes dans toutes leurs conversations ; mais dans

l'intérieur de toutes ces machines isolées quels replis ! quels compartiments secrets ! C'est tout un monde que chacun porte en lui, un monde ignoré, qui naît et qui meurt en silence ! quelles solitudes que tous ces corps humains ! »

Dans *la Coupe et les Lèvres*, le chœur dit à Frank :

L'âme, rayon du ciel, prisonnière invisible
Souffre dans son cachot de sanglantes douleurs.
Du fond de son exil elle cherche ses sœurs,
Et les pleurs et les chants sont les voix éternelles
De ces filles de Dieu qui s'appellent entre elles.

Les âmes s'appellent, mais se répondent-elles ? Musset ne le croit pas. Il croit que les âmes sont impénétrables aux âmes et que la personnalité de chacun de nous garde jalousement son secret : l'âme du poète surtout est solitaire et incomprise. Quelque volonté que nous en ayons, nous ne pouvons jamais nous livrer en entier. Les larmes que nous versons ne sont pas nos vraies larmes : tout ce qui est signe est mensonge, la parole trompe l'idée, la gaieté des yeux fausse la joie du cœur ; nous sommes réduits à échanger des banalités ; c'est pourquoi Fantasio parle de ces compartiments secrets, de ces machines isolées qui rappellent un peu les machines à ressort de Mme du Deffand.

Au reste, il n'y a dans sa souffrance aucune sympathie pour les hommes, dont il ne se soucie pas. Ce qu'il déplore, c'est moins l'impossibilité où il est de communiquer avec les hommes que son ennui de trop se connaître et de retrouver en lui, à chaque examen de conscience, la monotonie des mêmes sentiments ou des mêmes idées (2).

Il est le Monsieur qui voudrait sortir *de sa peau* une heure ou deux pour se débarrasser d'une personnalité qui lui pèse. Ecoutez-le poursuivre sa confession : « Mon cher ami, cette

(2) Ces idées, qu'exprime Canat dans sa thèse, ne sont pas en contradiction avec l'ignorance des fins que j'exprime dans les pages précédentes. Musset a bien fini par connaître tous les coins de sa cervelle, mais il ignorera toujours le pourquoi de son existence.

ville n'est rien auprès de ma cervelle. Tous les coins m'en sont cent fois plus connus; toutes les rues, tous les trous de mon imagination sont cent fois plus fatigués; je m'y suis promené en cent fois plus de sens dans cette cervelle délabrée, moi son seul habitant ! Je m'y suis grisé dans tous les cabarets. Je m'y suis roulé comme un roi absolu dans un carrosse doré; j'y ai trotté en bon bourgeois sur une mule pacifique et je n'ose seulement pas maintenant y entrer comme un voleur, une lanterne sourde à la main. » La solitude de Fantasio n'est pas un éveil du cœur, le désir de sympathiser avec le monsieur qui passe : j'y vois simplement la fatigue du viveur et l'ennui de l'analyste. Fantasio voudrait être autre qu'il n'est; il ne songe pas un instant à vivre avec les autres. Son cri est purement égoïste. Il habiterait volontiers une autre maison que la sienne, à condition d'en chasser le propriétaire. Il est bon romantique par ce trait. Quand nos romantiques veulent ressusciter un personnage historique, ils essaient ordinairement soit de loger en lui leur personnalité, soit de lui voler la sienne pour agrandir leur moi; ils sont, d'une façon ou de l'autre, pour l'annexion : ils voudraient que rien de ce qui est homme ne leur fût étranger. Et comme ils n'y réussissent pas toujours, ils se disent solitaires, ils gémissent d'être enfermés en eux-mêmes. Tel est l'isolement de Fantasio quand il voit passer le monsieur à breloques; sa souffrance est la seule qui l'intéresse, bien qu'il semble gémir sur les solitudes que sont « tous ces corps humains »...; il ne songe pas un instant à faire effort pour rapprocher son âme de celle des autres hommes, et diminuer ainsi les chances qu'il a de ne pas comprendre le monde où il vit et de n'en être pas compris... Non, il souhaite voir passer en lui tous les sentiments, toutes les sensations, tous les rêves, toutes les idées, qui font l'essence des autres hommes, mais sa chimère est vaine; il se sent attaché au même moi, sans pouvoir s'en dégager.

Fantasio souffre d'avoir trop vécu par le sentiment. Il a épuisé toutes les émotions. Il finit par sentir les limites du

cœur et l'impossibilité de renouveler sans cesse la passion.

Il se consume lentement dans l'ennui. Il sait qu'il ne rencontrera plus rien de nouveau et que le plaisir même, s'il le trouvait encore, passerait vite en laissant l'âme inassouvie. Sa solitude n'est plus le sentiment de la duperie des êtres auxquels l'homme engageait imprudemment son cœur; elle est l'angoisse de reconnaître en soi une sensibilité très limitée alors qu'on aspirait à l'infini et qu'on se croyait capable d'éprouver et de revivre tous les sentiments qui avaient fait tressaillir l'humanité.

*
* *

Cette forme, d'ailleurs tout égoïste, de solitude morale a plus ou moins pénétré l'âme des enfants du siècle. Avec l'impuissance du sentiment à étreindre l'infini, on a connu la faiblesse de l'imagination à renouveler les rêves.

Je ne parle pas de la solitude morale autour de Musset. Tout le monde connaît les cris de Vigny, de Leconte de Lisle, de Sully-Prudhomme et des autres...

Le même sentiment apparaît dans certaines œuvres étrangères, et tout particulièrement chez les auteurs qui se sont inspirés de la pensée française. Voici une très belle élogie du poète allemand Lenau (*Poésies*, I, II) :

« T'es-tu trouvé déjà tout seul, sans amour et sans Dieu, sur une lande, les blessures de l'insolente infortune bandées de silence orgueilleux, de souffrance farouchement sourde ? Toute allègre espérance était-elle évanouie pour toi, comme s'éteint pour le chasseur, sur la crête des monts, le hurlement de ses chiens perdus, ou comme disparaît l'oiseau fuyant l'hiver ? Si tu t'es trouvé ainsi seul sur une lande, alors tu sais aussi quelle force vous pousse à saisir les rochers et à les presser dans ses bras, et comment effrayé de sa propre solitude, on se détourne avec horreur des rochers insensibles pour tendre au vent des bras angoissés. Le vent est étranger, tu ne peux le saisir. La pierre est morte; c'est en vain qu'à

elle, froide et rude, tu demanderais un mot consolant. Tu te sens abandonné, même auprès des roses. Bientôt tu les vois pâlir, ignorant ton existence, occupées seulement de leur propre mort. Marche encore : partout c'est l'anéantissement des choses qui te salue dans les voies longues et sombres où passent les êtres. Ici, là, tu vois des regards sortir des masures, puis les fenêtres se referment devant toi, les masures s'écroulent et tu ressens une épouvante. Sans amour et sans Dieu ! La route est sinistre, la rafale dans les rues est froide. Et toi ?... L'univers entier est désespérément triste. »

Le Genevois Amiel écrivait, le 27 octobre 1836, dans son journal : « Nous sommes toujours seuls et notre véritable histoire n'est à peu près jamais déchiffrée par les autres. La meilleure partie de ce drame est un monologue... Larmes, chagrins, abattements, déceptions, froissements, mauvaises et bonnes pensées, décisions, incertitudes, délibérations, tout cela est notre secret : presque tout en nous en est incommunicable, intransmissible, même quand nous en voulons parler, même quand nous l'écrivons. Le plus précieux de nous-mêmes ne se montre jamais, ne trouve pas une issue même dans l'intimité, n'arrive certainement qu'en partie à notre conscience, n'entre guère en action que dans la prière et n'est peut-être recueilli que de Dieu, car notre passé nous devient perpétuellement étranger. Notre monade peut être influencée par les autres, mais elle ne leur en demeure pas moins impénétrable dans son centre, et nous-mêmes, après tout, restons à l'extérieur de notre propre mystère. »

Et les Russes, Tolstoï, dans *Anna Kérénine* : « Je sentirai toujours une barrière entre le sanctuaire de mon âme et l'âme des autres, même celle de ma femme. »

Tourguéniev : « L'âme d'autrui, vois-tu, c'est une forêt obscure. » (*Nichée de gentishommes.*)

Le Danois Jacobsen écrit : « Du fond des choses, il y avait cette lamentable vérité que l'homme est toujours seul. La fusion des âmes n'était que mensonge ; jamais aucun être ne se donnait entièrement à vous, ni la mère qui vous faisait

asseoir sur ses genoux, ni l'ami sur qui vous comptiez, ni la femme qui dormait sur votre cœur... » ⁽³⁾ (Roman : *Entre la vie et le rêve* [*Revue de Paris*, janv. 1898]).

On reconnaît là l'influence de Maupassant, qui fit de cette idée la philosophie même de l'amour.

*
* *

Ayant regardé un peu autour de Musset, nous allons tâcher de voir chez lui ce que fut cette solitude.

Canat ⁽⁴⁾ distingue trois formes principales de solitude. Il dit : « Les uns ont connu l'isolement dans la société pour s'imaginer qu'ils pouvaient se passer des autres hommes. L'orgueil de se sentir différent ou de se croire différent, un désir effréné d'indépendance, et le rêve de Rousseau de pouvoir *tourner le coin du petit bois*, ont isolé quelques âmes dans un exil d'abord triomphant puis douloureux.

D'autres, détachés des hommes, ont porté leurs hommages à Dieu, à la Nature, à la Femme consolatrice. Ils se sont intéressés aux formes de la vie, aux civilisations disparues. Ici encore leurs *sympathies* ont abouti à des *solitudes*.

D'autres, enfin, dédaignant le monde extérieur, ont résolu de ne sympathiser qu'avec eux-mêmes, c'est-à-dire avec les différentes formes que pouvait prendre leur âme en changeant continuellement ses sentiments et ses rêves. Ils ont cherché dans l'univers des motifs de vibrations, s'intéressant moins, par exemple, à la femme qu'à l'amour. Mais il arriva que leurs émotions, leurs rêves, leurs pensées, défilèrent

(3) Cette pensée se trouve dans Musset. Il faut avouer qu'elle y est rare : en amour, la solitude des âmes dans l'union des corps. On trouve dans la *Confession* : « Pendant que tes lèvres touchaient les siennes... vous étiez plus loin l'un de l'autre que deux exilés aux deux bouts de la terre, séparés par le monde entier. »

(4) Pour toute l'étude de la solitude morale chez Musset, nous adopterons le plan suivi par Canat, à qui nous devons d'ailleurs la plus grande partie de ce chapitre. Il faut lire son ouvrage sur le *sentiment de la solitude morale chez les Romantiques et les Parnassiens* (Hachette, 1904).

dans leur cœur ou leur cervelle comme des hôtes aussi étrangers à leur propre nature que les objets auxquels ils n'avaient pu se fixer. Ainsi se créa l'isolement de chaque âme en face d'elle-même, la forme la plus moderne de la solitude morale. »

Ces trois formes de la solitude se sont mêlées ⁽⁵⁾. Leur succession n'a rien de logique : c'est un simple procédé d'analyse.

Canat termine son exposé en donnant une définition de la solitude morale, qui, pour être un peu longue, n'en exprime pas moins une idée très précise : « *La solitude morale est la douloureuse certitude que chaque individu est comme muré dans son moi et que tout ce qui existe lui est impénétrable. Cette solitude est donc toute différente des impressions passagères d'isolement que les hommes de tous les temps ont pu connaître et qui supposent au contraire la croyance à des intimités brusquement rompues par les circonstances.* »

La connaissance du Moi ⁽⁶⁾.

L'homme naît. Il entre d'abord dans une vie extrêmement vague et confuse. Il est vraisemblable qu'à ce moment il ne se distingue pas des forces qui l'entourent et dont il subit constamment l'action.

Cette action du monde extérieur donne naissance à des sensations. Et comme le dit Thomas : « C'est probablement sous l'influence de la douleur que se détache, très faible d'abord, puis de plus en plus net, le *sentiment* de l'existence individuelle. Les muscles, en s'exerçant, rencontrent à chaque instant des obstacles contre lesquels instinctivement ils se tendent; des forces s'opposent à leur force, qu'elles con-

(5) C'est ce que nous verrons chez Musset.

(6) Avant d'étudier chaque forme de solitude morale, nous voudrions parler un peu de l'identité de ce moi, dont nous suivrons ensuite l'évolution dans le monde extérieur.

trariam et qu'elles blessent, et c'est alors que de cette opposition entre le dedans et le dehors naît la première ébauche de l'idée du moi. L'enfant commence à sentir, en souffrant et en luttant, qu'il est un être vivant, un être qui ne se confond pas avec les autres, sans cependant être capable encore de se rendre compte de ce qu'il est. »

Toutefois, il est important de remarquer que l'être se distingue alors des corps étrangers, mais qu'il ne se distingue pas encore de son propre corps.

Des premiers, il se distingue, en quelques mots, parce qu'il y a continuité dans la sensation de notre corps et parce qu'il faut un changement dans la sensation de ce corps pour que les sensations qui se rattachent aux corps étrangers nous entrent dans la conscience.

Mais du second, la distinction nous échappe : nous ne percevons jamais que des qualités. Pascal cherche aussi ce moi intime dans le *Discours sur les passions de l'amour* : « Qu'est-ce que le moi ? Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? Non, car il ne pense pas à moi en particulier. Mais celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté l'aime-t-il ? Non, car la petite vérole qui tuera la beauté sans tuer la personne fera qu'il ne l'aimera plus. Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on, moi ? Non, car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même. Où est-ce moi, s'il n'est ni dans le corps ni dans l'âme ?... On n'aime jamais personne, mais seulement des qualités. » (V, 17).

« Un homme est un suppôt ⁽⁷⁾, mais si on l'anatomise, sera-ce la tête, le cœur, l'estomac, les veines, chaque veine, chaque portion de veine, le sang, chaque humeur du sang ? Une ville, une campagne, de loin, est une ville et une campagne, mais à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis,

(7) C'est-à-dire une « substance ».

des jambes de fourmis à l'infini : tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne. » (XXV, 63).

*
* *

Et si ce moi est insaisissable, pourra-t-on dire que le langage unit les esprits ?

Voilà comment nous retombons dans le problème de la solitude morale.

Cet être ne sait pas qui il est lui-même. Toutes les ressources de son esprit ne réussissent pas à le faire communiquer avec son moi, et vous voudriez qu'il puisse pénétrer l'intimité d'un autre avec plus de facilité ?

Le langage n'opère que l'union superficielle des esprits. Les hommes ne s'entendent que sur des mots, alors qu'ils croient s'entendre sur les choses elles-mêmes. « Et plus le mot paraît clair, plus chacun y lit ce qu'il veut », dit Canat. Et Pascal : « Il y a des mots incapables d'être définis... (8). Ce n'est pas que tous les hommes aient la même idée de l'essence des choses que je dis qu'il est impossible et inutile de définir. Car par exemple le *temps* est de cette sorte. Qui le pourra définir ?... A cette expression, le temps, tous portent la pensée vers le même objet, ce qui suffit pour faire que ce terme n'ait pas besoin d'être défini, quoique, ensuite, en examinant ce que c'est que le temps, on vienne à différer de sentiment après s'être mis à y penser, car les définitions ne sont faites que pour désigner les choses que l'on nomme et non pas pour en montrer la nature. »

L'emploi d'un même mot par diverses personnes ne prouve pas du tout l'identité des pensées : « Tel dira une chose de soi-même sans en comprendre l'excellence où un autre comprendra une suite merveilleuse de conséquences qui nous font dire hardiment que ce n'est plus le même mot... C'est

(8) *De l'esprit géométrique.*

alors que la différence d'un même mot en diverses bouches paraît le plus. » (9). Et revenant là-dessus dans les *Pensées*, à propos des définitions : « Je vois bien, qu'on applique ces mots dans les mêmes occasions et que toutes les fois que deux hommes voient un corps changer de place, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par le même mot en disant qu'il s'est mu, et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idées, mais cela n'est pas absolument convaincant. »

Cette théorie de l'incommunicabilité des sentiments est très curieuse. Elle est voisine de la théorie de Leibniz sur les monades, « qui n'ont point de fenêtres » et qui cependant agissent et sonnent à l'unisson comme des pendules bien réglées, en vertu d'une « harmonie préétablie ».

Mais, dit très justement Canat, il ne faut pas en exagérer l'importance pour la formation de la solitude. Autre chose est d'établir philosophiquement que chaque âme est une individualité impénétrable aux autres, autre chose est de *sentir* en fait cet isolement. *Ce qui importe, ce n'est pas d'être seul, mais d'éprouver que l'on est seul.*

*
* *

La solitude morale devrait donc être la souffrance de toutes les âmes. Comment ne l'est-elle pas ? (10). C'est d'abord que les hommes, en général, *n'en cherchent pas si long*. Il leur suffit, pour ne pas se croire étrangers et séparés, d'être vaguement liés par certaines habitudes purement extérieures. Les âmes sont lointaines, c'est vrai, mais quand les manières sont à peu près les mêmes, quand la vie mondaine a peu à peu fait prendre un pli identique, qui donc démèlerait sous l'identité des gestes la dissemblance profonde des

(9) *De l'esprit géométrique.*

(10) C'est la question logique après le semblant de certitude qui résulte du précédent exposé. Canat se la pose dans sa thèse et répond identiquement ce qui suit.

esprits et des cœurs ? « On voit beaucoup d'hommes ⁽¹⁴⁾. Chacun d'eux, livré à d'autres goûts, est ou se montre insensible à bien des choses dont nous ne voulons pas alors paraître plus émus que lui... Je ne sais si vous faites assez attention à ces riens qui rapprochent, qui lient tous les individus de la maison et les amis qui viennent s'y joindre; à ces minuties qui cessent d'en être puisqu'on s'y attache, qu'on s'empresse pour elles et qu'on se hâte d'y courir ensemble : lorsqu'aux premiers jours secs, après l'hiver, le soleil échauffe l'herbe où l'on est tous assis, ou lorsque les femmes chantent dans une pièce sans lumière, tandis que la lune luit derrière les chênes. »

En outre, les hommes regardent souvent comme une intimité morale ce qui est simplement un enchaînement social : et cela leur suffit. La société forme un tout : l'unité de ce tout, c'est la juxtaposition des efforts pour réaliser l'harmonie. Il n'y a pas pénétration des parties, il n'y a qu'une communauté toute générale dans les vues. La solitude *morale* n'est point ressentie dans la solidarité *sociale*, qui n'est elle-même qu'une forme de l'harmonie universelle. « L'enchaînement de rapports dont l'homme est le centre ⁽¹³⁾ et qui ne peuvent finir entièrement qu'aux bornes du monde le constitue partie de cet univers, unité numérique dans le nombre de la nature. Le lien que forment ces liens personnels est l'ordre du monde... L'homme s'aime lui-même, il aime l'homme, il aime tout ce qui est animé. Cet amour paraît nécessaire à l'être organisé : c'est le mobile des forces qui le conservent. »

Pour réaliser cette harmonie, il suffit, en outre, d'une communauté de besoins et de sentiments. L'homme ne se croit pas isolé quand sa vie sociale est conforme à la vie sociale de son voisin. Il est lié à tout ce qui sent, il vit dans le monde organisé.

(14) C'est Obermann qui parle.

(13) Obermann.

Comment se fait-il alors que certaines âmes soient solitaires ?

*
* *

Chateaubriand fait dire à René : « Je rechercherai surtout dans mes voyages ces hommes divins qui chantent les dieux sur la lyre... Ces chantres sont de race divine. » On est parti, à cette époque, avec cette idée que le poète est un être supérieur. La fin du xvm^e siècle a fait connaître Homère, et tout le monde connaît la gloire du divin « aveugle » que chante Chénier. On est en admiration devant ces bardes nordiques, et la mode est aux mystères d'Ossian. Le poète grandit et devient un prophète. Il est un homme supérieur, le seul confident et interprète de Dieu. Dans la préface du *More de Venise* ⁽¹⁴⁾, Vigny compare l'humanité au cadran d'une grande horloge : l'aiguille des heures, qui paraît immobile, c'est la foule des peuples, dont l'avancement s'accomplit sans secousses et par un entraînement imperceptible; l'aiguille des minutes symbolise la masse des gens éclairés, et, quant à l'aiguille des secondes, « ... jamais, dit-il, je n'ai considéré cette flèche si coquette, si hardie et si émue à la fois, qui s'élance en avant et frémit comme du sentiment de son audace, jamais je ne l'ai considérée sans penser que le poète ⁽¹⁵⁾ a toujours eu et doit avoir cette marche prompte au-devant des siècles ».

Et Musset ? Ne dit-il pas dans *Namouna* son admiration pour cette langue du vers, parce que le vulgaire l'entend « et ne la parle pas ».

Mais n'oublions pas que c'est dans *le Désert* comme le prophète antique, qu'il entend la voix de Dieu. C'est dans la *Nuit* que vient l'inspiration divine. Paul de Musset raconte

(14) 1^{er} novembre 1929.

(15) Vigny aimait et admirait le soldat, mais il plaçait le poète avant tout : « Ce qu'il y a de plus beau après l'inspiration, c'est le dévouement : après le poète, c'est le soldat. »

que son frère le quittait le soir pour passer la nuit dans sa chambre à attendre religieusement à la lueur des bougies l'arrivée de la Muse comme une épouse mystique.

Et dans ces heures bénies, le poète essaie de fuir les hommes. S'il passe au milieu d'eux, il ne les voit pas. Musset murmure dans la rue, à la face des passants, qui le croient fou :

Si je vous le disais' pourtant que je vous aime,
Qui sait brune aux yeux bleus...

La poésie est une fée qui rend la société humaine invisible au poète.

Eloigné de l'humanité par ses extases, dit Canat, le poète ne souhaite même pas d'y rentrer quand la muse l'a quitté. Il ne doit ni peut prendre une profession. Ce serait une déchéance, et d'ailleurs il est impropre à tout ce qui n'est pas l'œuvre divine. Sa mission est de réfléchir le ciel par quelque grand côté et d'écouter dans le recueillement les accords de la harpe intérieure.

Le vrai poème qu'il porte dans son sein, il n'a pas le droit de le tuer en embrassant un état qui serait une immolation de son génie, une lente destruction de lui-même. Il n'a pas le droit surtout de flétrir et d'étouffer son rêve dans les agitations de la vie politique.

Musset redit un peu partout son dédain de la politique, son mépris des politiciens, dans *Fantasio* ou dans la préface de *la Coupe et les Lèvres* ⁽¹⁶⁾. Il exprime dans la *Loi sur la Presse* le dégoût que lui inspirent les pamphlétaires à gages, la foule démocratique, les journalistes, les écrivains, et surtout les poètes dont la muse n'est plus une prêtresse, mais une « bacchante ». La tourmente politique est si vulgaire, si brutale, si ennemie de la vie intérieure !

(16) : Je ne me suis pas fait écrivain politique
N'étant pas amoureux de la place publique,
... C'est un triste métier que de suivre la foule,
Et de vouloir crier plus fort que les meneurs.

Toutes ces réflexions établissaient d'une manière très nette l'individualisme du poète et de chaque poète.

« Etre ouvert à la vie ⁽¹⁷⁾, ouvert comme une fleur », c'était bien la manière de Musset dans le rayonnement de sa jeunesse. Mais il ne s'ouvrit guère aux hommes de son temps. Il lui répugnait d'exprimer leurs espérances ou leurs mélancolies. Il a souvent redit que c'est un triste métier que de suivre la foule : « On est toujours à sec quand le fleuve s'écoule. » ⁽¹⁸⁾. Il ne voulait pas être l'homme du siècle : « Mon verre n'est pas grand... ». Sa poésie fut l'épanouissement de son cœur. Nul désir d'ailleurs d'agir sur les hommes. Ni âme à la suite, ni pasteur des peuples. C'est qu'il était à la fois paresseux et égoïste. « Pourvu qu'on dorme encore au milieu du tapage », voilà son rêve, aux environs de 1830, quand tous les écrivains autour de lui rêvaient d'action ⁽¹⁹⁾. Il a bien souvent célébré la paresse et la molle oisiveté (*Les secrètes pensées de Rafaël*) et les fainéants, qui furent quelquefois « des gens aimés des dieux » ⁽²⁰⁾. Et il était égoïste, il ne voulait que jouir de la vie : il eut l'égoïsme du voluptueux et celui de l'artiste, même dans sa crise d'amour, sa philosophie du souvenir, sa recherche du bonheur dans la douleur est encore d'un voluptueux très raffiné. Il ne croyait guère à la pitié : « Ce mot dont on nous leurre. » (*Vœux stériles*). Et s'il lui échappa une seule fois de dire qu'« un artiste est un homme » et qu'il « écrit pour des hommes (*La Coupe et les Lèvres*) », je ne vois pas qu'il en ait tiré grand'chose :

L'artiste est un soldat qui, des rangs d'une armée,
Sort et marche en avant, ou chef, ou déserteur.

(17) Canat.

(18) Préface de *la Coupe et les Lèvres*.

(19) C'est l'époque où George Sand quittait son mari pour « agir seule ».

(20) Sur la paresse, voir l'éloge de Mathurin Régnier, « qui prenait les vers à la pipée ».

J'espère, dit-il à un ami :

Que vous guérirez du soin que vous prenez
De me venir toujours jeter la lyre au nez.

Il fut plus volontiers déserteur que chef. Et pourtant, dans ce détachement à l'égard des hommes qu'il ne voulait ni refléter ni conduire, il est sûr qu'il se sentit parfois tout près d'eux. Par certains sentiments, il fut non l'homme du siècle, mais l'homme tout court. La « manière d'être » de son cœur humain, ce fut... d'être un cœur humain. Et ici je ne fais aucune différence entre les deux périodes de sa vie que paraît séparer la crise d'amour. En admettant qu'avant 1833 il n'ait été que le poète de la débauche et après 1833 le poète de l'amour sincère et profond, je ne sais s'il serait plus vrai, plus humain dans l'expression de la volupté ou dans celle de la passion, puisque ce sont là deux frémissements éternels de l'humanité. Mais s'il est vrai — comme il l'a dit — que c'est l'amour et non la volupté qui lui révéla son humanité, il fut homme par le cœur, même dans ses années de débauche : sa grande souffrance ne fit qu'épanouir ce qu'il avait pressenti en lui. Il avait cherché l'amour dans la volupté (21), et il avait craint de l'étouffer sous la volupté (22). Dans les premières poésies, je trouve partout l'éloge du cœur, dans *le Saule*, dans *Lucie*, dans *Rolla*, dans tous ces rêves parfumés où se retrempeait l'âme flétrie du poète, dans ces poésies où il exprimait le regret du charme inconnu « qui fit hésiter Faust au seuil de Marguerite ». La douce langue du cœur, avec son harmonie et ses « soupirs divers », mais elle est partout dans cette période de sa vie si troublée par les orages et par la griserie de la volupté. Rêver l'amour, n'est-ce pas un peu le connaître ? De là tous les éloges du cœur :

Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie (23).

... Doutez de tout au monde et jamais de l'amour (24).

(21) Le type de don Juan dans *Namouna* (déc. 1832).

(22) *La Coupe et les Lèvres* (juill. et août 1832). Belcolor, symbole de la débauche, tue Deidamia, symbole de l'amour : « Sur mon premier baiser, ton âme s'est fermée. »

(23) A mon ami Edouard Rocher. »

(24) Préface de *la Coupe et les Lèvres*. — Cf. *Namouna*, chant II

C'est le cœur qui parle et qui soupire.

Lorsque la main écrit

• C'est le cœur qui se fond.

Toute cette période est déjà comme l'ouverture des *Nuits*. Le jour où elle fut vraiment pour le poète la « fille de la douleur », il se sentit rapproché des hommes par la communauté de la souffrance. C'est le sens de la *Lettre à Lamartine*.

Hélas! ces longs regrets des amours mensongères,
Qui peut se dire un homme et ne les connaît pas?
... Cet homme, tel qu'il est, cet être fait d'argile
Tu l'as vu, Lamartine, et son sang est ton sang...

Et il fut homme, non seulement par la sincérité, mais encore par la spontanéité de son lyrisme. Très artiste par l'imagination et la fantaisie, il ne l'était nullement par le labeur et l'effort. Rien ne lui paraissait plus misérable que les angoisses d'un écrivain à la poursuite d'un beau vers et d'une belle rime. Il détestait l'école « rimailleuse »; il n'a jamais varié sur ce point ⁽²⁵⁾. Son art, ce fut sa vie et son cœur.



Canat fait cette étude pour Vigny et Sainte-Beuve aussi. Il dit : Vigny, Sainte-Beuve et Musset trouvèrent, chacun à leur manière, des points de contact entre leur âme et la foule. Ils devaient en être malheureux : c'est par ces ressemblances qu'ils prirent conscience de leur différence et de leur exil. Moins rapprochés des hommes, ils en auraient moins été éloignés. *Ils furent solitaires pour avoir caressé le rêve d'une intimité.* »

Enfin, la chose qui va séparer le poète des autres hommes, c'est le sentiment qu'il a de demeurer incompris.

Vigny en a donné quelques raisons, et Musset a complété Vigny ⁽²⁶⁾.

(25) Cf. *Namouna*, chant II :

Eh! depuis quand un livre est autre chose
Que le rêve d'un jour qu'on raconte un instant!

(26) C'est encore Canat qui expose magistralement les raisons qui vont suivre et que l'on trouve dans son ouvrage de la *Solitude morale*.

C'est d'abord que l'inspiration poétique est une extase. Dieu lui-même s'exprime par la bouche du poète inconscient, et le poète est comme à l'extérieur de son propre mystère. Il ne comprend pas toujours ce qu'il raconte aux hommes : comment les hommes le comprendraient-ils mieux que lui ? L'humanité ne peut pas saisir *tout* le divin, le poète qui « comprend tout » ne comprend pas toujours le sens du drame qui se joue en lui : « Il assiste en étranger à ce qui se passe en lui-même, tant cela est imprévu et céleste ! » C'est d'ailleurs cette pénétration de Dieu dans l'âme du poète qui nous permet d'interpréter dans le sens très particulier du poète les grandes figures symboliques de Moïse et de Jésus. Jésus est envoyé de Dieu, Moïse est rempli du souffle de Dieu : tous les deux répondent parfaitement à l'idéal du poète inspiré que Vigny trace sans cesse. Et c'est parce que le poète est « inspiré » que certaines de ses idées célestes, dont il a conscience sans pouvoir les éclaircir, échappent au public, si intelligent qu'on l'imagine. Mais ceci est plus grave : même parmi les idées qui pour lui sont très nettes et très claires, le poète sait qu'une bonne partie d'entre elles arrivent déformées au public.

Le langage est un menteur, il fausse perpétuellement la pensée. C'est ce que Musset indiquait déjà dans *Fantasio* : « Dans l'intérieur de ces machines, que de compartiments secrets ! » Combien cette loi fatale des esprits s'applique-t-elle encore davantage au poète, dont l'âme est plus riche et plus nuancée que l'âme des autres hommes. C'est de lui surtout qu'il est vrai de dire qu'« un monde ignoré vit en lui, naît et meurt en silence ».

La parole dénature l'idée, même cette langue immortelle du vers, qui est pourtant une « langue divine ». Le poète sent que le meilleur de sa vie intérieure demeure en lui-même (27)

(27) Lamartine avait déjà dit (préf. des *Recueils*) : « Ce qu'il y a de meilleur dans notre cœur n'en sort jamais. » Vigny écrivait à propos d'un jugement de Sainte-Beuve sur lui : « Dieu seul et le poète savent comment naît et se forme la pensée. Les hommes ne peuvent ouvrir ce fruit divin et y chercher l'amande. » (*Journal d'un poète.*)

et que ses vrais vers ne seront pas lus. Vigny, qui célébrait les vers comme le seul langage de l'âme, souffrait pourtant de ne pouvoir faire entendre sur un instrument aussi imparfait toute sa mélodie intérieure. De là le dégoût pour « l'harmonie des sons » :

Regardez votre flûte, écoutez-en le son.
Est-ce bien celui-là que voulait faire entendre
La lèvre ? ...
... C'est au bois lourd que sont tous les défauts,
Votre souffle était juste et votre chant est faux.

Dans ces heures de découragement, il croyait que la vraie poésie n'était pas dans l'expression mais dans l'impression et le recueillement, et il écrivait : « Le silence est la poésie même pour moi. » Même idée dans Musset :

Tant qu'on n'a rien écrit, il en est de l'idée
Comme d'une beauté qu'on n'a pas possédée.
On l'adore, on la suit, ses détours sont charmants,
... Mais dès qu'elle se rend, bonsoir, le charme cesse.

Et Joseph Delorme écrivait : « Une vérité est toujours moins vraie exprimée que conçue. Pour l'amener à cet état de précision qu'exige le langage, il faut nécessairement y ajouter et en retrancher ; ... de là tant de vérités exprimées qui ressemblent aux mêmes vérités conçues comme en sculpture des nuages de marbre ressemblent à des nuages. »

Le poète sait trop bien qu'il ne peut traduire tout son rêve ni exprimer le meilleur de son âme : comment ne souffrirait-il pas d'être interprété à contresens par la foule ? Comment ne sentirait-il pas qu'il lui échappe quand elle croit la saisir ? Encore ne serait-ce qu'un demi-mal si le lecteur intelligent corrigeait, comme le souhaite Sainte-Beuve, tout ce qu'il y a d'incomplet dans la révélation du poète, par la faute du langage. Mais le public est un sot, et « s'il ne crée pas, comme Jéhova, l'homme à son image », il défigure le poète à sa fantaisie.

Comment la foule utilitaire et bourgeoise comprendrait-elle d'emblée les nobles idées du poète ? Tout ce qui est élevé et délicat le choque ou lui échappe, en tout cas la dépasse. La démocratie a fait le désert autour du penseur : « Ton ennuyeux niveau a tout enseveli et tout rasé. Les seigneuries sont d'abord tombées, puis, après, les chevaliers bardés de fer qui étaient posés sur la terre comme des tours protectrices, levant les bannières de la France au soleil. » (28). Il y a un abîme entre le poète et la foule ; sur cette idée, Musset compléta Vigny. Vraiment, je suis surpris que Musset ait été la bête noire des réalistes. Si quelqu'un ressemble à Musset, c'est... Flaubert.

Si on met à part cette question de forme et de style sur laquelle ils diffèrent profondément, que d'analogies de caractère et de goûts entre ces deux écrivains, surtout dans leur mépris de la foule ! On dirait que Flaubert a repris, en les exagérant encore, les boutades agressives de Musset. Même impertinence, même désinvolture, même désir de provoquer et d'ahurir. Musset se moque de la « mission » de l'écrivain, et Flaubert s'indigne contre l'idée de la fonction sociale ; Musset raille le progrès et tout ce qu'il nomme l'« humanitarisme » (*Lettre de Dupuis et Cotonet*), et Flaubert forge un barbarisme identique pour exprimer la même idée : « L'humanitarisme nous a joué d'assez vilains tours pour qu'on essaie du droit. » (29). Musset ne croit pas aux chimères philanthropiques ni à la pitié, « ce mot dont on nous leurre » (30) et Flaubert écrit (31) : « La pitié, l'amour de l'humanité, paraîtra un sentiment aussi piètre que l'amour de Dieu », Musset caricature la bêtise bourgeoise dans *Dupont et Durand*, et Flaubert ce vieux paradoxe romantique dans *Bouvard et Pécuchet*. Tous deux ont gémi de vivre au milieu

(28) Vigny, *Journal*. Voir dans ce journal le dégoût de la démocratie vulgaire, des députés « qui ont des capacités de notaire et de clerc d'avoué ».

(29) *Lettre à George Sand*.

(30) *Vœux stériles*.

(31) *Lettre à George Sand*.

de sots et d'imbéciles; tous deux ont grogné contre leurs temps, contre la bourgeoisie pratique, contre la finance, contre les pamphlétaires, contre les députés, contre les journalistes, et — dernier trait qui les rapproche — tous deux ont détesté Thiers, en qui ils ont incarné la bourgeoisie.

Musset accuse son temps d'avoir tué l'amour, mais surtout d'avoir tué la beauté, et je ne sache pas que rien le rapproche davantage de Flaubert et de tous les Parnassiens. Avant Leconte de Liste, il exprime à sa manière que l'impure laideur est la reine du monde et que nous avons perdu le chemin de Paros; avant lui, il se réfugie dans le rêve d'une Grèce antique, fleurie et lumineuse; avant lui encore, il maudit les hommes tueurs de dieux, « les déicides » (32). Il flétrit son siècle d'airain pour avoir, dans son utilitarisme farouche, chassé de la terre la grâce et la poésie et transformé la société en une vulgaire mascarade. Il le flétrit surtout pour avoir ruiné l'Art et sacrifié la littérature à l'industrie et au commerce; et ici encore il annonce le Parnasse : « Aujourd'hui l'Art n'est plus, personne n'y veut croire. » (33).

Comme les Parnassiens, il estime que l'art littéraire s'encanaille dans le journalisme, et qu'il n'est plus qu'un reportage « de noyés, de morts et de guenilles ». Comme eux, il sent très vivement la beauté des arts autres que la littérature, il goûte la sculpture et la splendeur des marbres. Il fait même des transpositions d'art : certaine évocation des « rosaces d'or », des couvents et des « vieux saints de pierre aux voûtes gothiques des portiques » (*Stances*) est déjà dans la manière de Gautier. Il jouissait de ces frissons d'art que le vulgaire ne connaissait pas. Lui, si peu artiste en littérature, si peu soigneux de la forme, il avait l'émotion de beaux vers; il le reconnaissait à un battement de cœur : « Quand j'éprouve en faisant un vers un certain battement de cœur que je connais, je suis sûr que mon vers est de la meilleure qualité que

(32) *Rolla*.

(33) *Préface de la Coupe et les Lèvres...*

je puisse pondre. » (34). C'est exactement l'esthétique de Flaubert sentant à un « certain battement de cœur » la beauté du Parthénon ou la beauté organique d'une phrase écrite.

Par toute cette personnalité, Musset sentait qu'il y avait antinomie entre le poète et la foule. Et tout en complétant Vigny, il a montré que dans la société moderne le poète était fatalement *solitaire et incompris* pour tout ce qu'il révélait au public.

La *Solitude morale* du poète romantique, c'est donc aussi le conflit avec la société démocratique et bourgeoise, qui n'est ni selon son esprit ni selon son cœur. Il est célèbre, mais il n'est ni suivi ni aimé. L'indifférence est plus amère que l'hostilité. On peut transformer les ennemis, mais non les distraits, « car les indifférents sont d'excellents bourreaux » (Musset). Les offrandes du poète ne sont pas comprises : ses réclamations le sont encore moins. Il est incompris comme homme supérieur et comme homme. La nature exacte de son génie échappe à la foule, et l'éclat de son génie obscurcit son humanité.

*
**

En résumé, ce travail d'analyse qu'il fit sur lui-même, puis ces éternelles questions sur sa propre vie et le but de son existence, voilà d'abord ce qui achemina Musset dans la voie de la solitude morale. Plus tard, l'idée de « l'homme supérieur » qu'il y a dans le poète et le sentiment qu'il eut lui-même de ne pouvoir se faire comprendre de ses pareils suffirent à l'y maintenir.

Aujourd'hui, nous comprenons mal la naissance d'un tel sentiment. Nous avons vu que le retour sur soi-même ne donne rien de bon à la fin du compte.

Je ne connais pas de pire maladie que le besoin de trop philosopher sur soi-même.

Il y a tellement de routes qui tournent autour de notre

(34) *Lettre à son frère*, 4 août 1831.

moi que nous sommes toujours sûr de nous y perdre. On arrive où l'on veut sans jamais arriver à quelque chose de précis. Je veux dire par là que rien ne nous arrête dans ce travail et qu'on n'en est pas plus avancé après. Cela me fait l'effet d'une personne qui s'amuserait à découper des portions dans un bassin d'eau. Rien n'empêche, en effet, le couteau de passer où il veut, et à la fin du travail il n'a rien fait du tout...

Mais ce n'est pas ici la place d'une discussion sur le bien-fondé d'une philosophie. J'ai voulu simplement montrer dans ces quelques pages les principaux caractères de cette partie du mal du siècle qu'on a appelé le sentiment de la solitude morale, et nous avons vu à quel point Musset le cultiva.

II

**De l'élément atavique et des antécédents
personnels.**

SOMMAIRE : I. — L'hérédité chez Alfred de Musset. — Le château de la Bonaventure. — Les alliances des de Musset. — Le paludisme en Vendômois. — Les mœurs de la famille de Musset au xve siècle. — Les branches collatérales. — Le père, la mère, le frère et la sœur du poète.

II. — La naissance de Musset. — Son enfance. — Les premières manifestations pathologiques. — Son éducation et ses études. — Ses débuts dans la société.

I

L'accumulation des tares successives, s'aggravant par la convergence, concentrant leur action finale sur un même individu, et entraînant la création d'un nouveau terrain pathologique qui rappelle dans ses détails les différents points de l'histoire des ancêtres; voilà les éléments de cette doctrine si féconde qu'on appelle la *prédisposition héréditaire*. A l'heure actuelle, elle est à peu près admise par tout le monde, même à très longue échéance. Elle nous sert à découvrir dans le passé plus ou moins lointain d'un sujet l'origine d'une affection que nous chercherions en vain dans les conditions normales où se trouve l'individu.

Nous allons voir comment l'étude de l'hérédité est intéressante chez Musset — surtout en ce qui concerne l'alcoolisme (1).

La famille de Musset étant de vieille souche, il a été commode aux biographes de remonter très haut dans le passé de notre poète. Et pour ceux qu'intéressent les questions d'hérédité à longue distance, dit Odinot (2), et la découverte

(1) Nous verrons cette question un peu plus en détail au chapitre qui traite de l'alcoolisme.

(2) Odinot, *Etude médico-psychologique sur Alfred de Musset*. (Dans le courant de ce chapitre je ne ferai d'ailleurs que commenter Odinot.)

d'une qualité ou d'une tare qui, semblant éteinte depuis longtemps, se réveille brusquement dans une famille après avoir sauté plusieurs générations, il ne sera pas indifférent de savoir que les vieux châtelains qui vécurent autrefois à la Bonaventure, préparaient peut-être déjà l'arrivée lointaine d'Alfred de Musset.

Nous ne parlerons pas de toute l'histoire ascendante et collatérale de Musset. Nous tâcherons uniquement de noter au passage tout ce qui pourrait avoir un rapport avec l'état pathologique que nous avons à étudier plus loin. Nous renverrons le lecteur à la bibliographie pour le reste et surtout aux ouvrages de Léon Séché et d'Odinot, où nous avons puisé la plus grande partie de nos renseignements.

La Bonaventure était un vieux manoir des environs de Vendôme que Marie Giraud de Salmet apporta en mariage, le 8 juin 1531, à Claude de Musset, lieutenant général du bailli de Blois.

Les de Musset, primitivement originaires du duché de Bar, étaient venus s'installer dans le pays vers le milieu du xv^e siècle. Le lieu où s'élève le château de la Bonaventure s'appelle exactement le gué du Loir ⁽³⁾. Le pays est plat; il est traversé par le Loir, rivière généralement calme, mais dont les rives basses ne suffisent pas, au moment des grandes eaux, à empêcher l'inondation de la plaine environnante. Une fois débordée, l'eau se retire avec une extrême lenteur, laissant çà et là de petits marécages, où de tous temps pullulèrent les moustiques, vecteurs du paludisme.

Il y a un demi-siècle à peine, rien n'avait été tenté encore pour assurer l'assèchement de la région infectée par la

(3) C'est l'alliance de ces deux mots qui a servi au refrain de la vieille chanson qui nous a tous fait danser quand nous étions enfants. *La Bonaventure au gué* remonte bien au temps où Ronsard préludait à ses *Folastries*. Il est certain qu'elle lui fut inspirée par les fredaines d'Antoine de Bourbon au manoir de la Bonaventure. Ces fredaines, dont il fut témoin, d'aucuns disent acteur, sont demeurées célèbres dans tout le pays. On en parle avec la même indulgence que des équipées de Henri IV. Vous voyez qu'à l'origine on trouve déjà la fête dans la maison de Musset.

malaria. Ronsard et Joachim du Bellay, qui vécurent dans cette partie du Vendômois, subirent les atteintes du mal et, fait intéressant à signaler, tous deux moururent sourds.

Vu la fréquence de la surdité chez les habitants de la contrée ⁽⁴⁾, il ne sera pas indifférent de se demander s'il n'existe pas un lien intime entre le paludisme et l'infirmité à laquelle nous faisons allusion. Nous y reviendrons quand nous parlerons de la surdité qui attrista les dernières années de la vie d'Alfred de Musset.

Pendant les premiers temps de leur séjour dans le Vendômois, les de Musset furent attachés aux fonctions administratives et judiciaires. Un peu plus tard, ils embrassèrent la carrière des armes, et nous trouvons en 1587, commandant une compagnie de cinquante hommes d'ordonnance, au service de Henri III, Guillaume, fils de Claude de Musset et de Marie de Villebresme, dont la famille était alliée à Catherine du Lys, nièce de Jeanne d'Arc ⁽⁵⁾.

Ce Guillaume de Musset fit un mariage qui a peut-être son importance dans l'évolution ultérieure de sa famille. Il épousa Cassandre de Peigné, fille de Jean sieur de Prey et de Cassandre Salviati, dont la beauté avait été chantée par Ronsard. Les Salviati étaient une de ces nombreuses familles florentines amenées par les Médicis à la cour de France ⁽⁶⁾.

On sait quelles mœurs régnaient alors à Florence; la débauche et la prostitution s'y étalaient au grand jour. Les Médicis, arrivant à Paris avec tout un cortège de gens tarés

(4) Odinet, déjà cité.

(5) Arsène Houssaye raconte qu'un soir qu'une danseuse à l'Opéra dînait au Palais-Royal avec « un prince, fils d'un ancien roi, bon prince et galant homme », Musset, étant arrivé au dessert, se mit à table et offrit des pêches à la ballerine, en lui racontant une histoire invraisemblable sur la vertu des pêches appliquée aux jeunes demoiselles. Un peu confuse, elle lui demanda s'il la prenait pour une Jeanne d'Arc. Alors, il leva le front et parla plus haut : « Jeanne d'Arc, sachez qu'elle fut mon arrière-grand'tante. » (Cf. *Les confessions d'Arsène Houssaye*, t. I, p. 273, et t. V, p. 162.)

(6) Nous verrons dans un autre chapitre comment Musset dépeint un salviati dans son œuvre, sans savoir d'ailleurs les liens qui le rattachent à lui.

et vicieux, avaient en peu de temps corrompu toute la cour.

Peut-être cette union des Musset avec une enfant des Salviati a-t-elle eu pour résultat de faire entrer dans la famille quelques-uns des caractères que l'on devait plus tard retrouver chez le poète.

A cette époque, on menait grande vie à la Bonaventure.

Avec Antoine de Bourbon, dont ils étaient compagnons d'armes, les de Musset, suivant les mœurs de la cour, prenaient des habitudes d'intempérance et transformaient leur château en rendez-vous de chasse et lieu de plaisirs de toute nature.

Pour avoir laissé jusqu'à nous une pareille réputation de francs buveurs, pour avoir pris une part active aux fredaines du roi de Navarre, il est à supposer que les de Musset d'alors dépassèrent tant soit peu les limites imposées de nos jours par la Faculté, et furent tous plus ou moins alcooliques.

Les enfants d'alcooliques ont un penchant naturel et impérieux à faire usage des liqueurs fortes; il est probable cependant que des mariages avec de nouvelles familles, en rajeunissant leur race, effacèrent peu à peu chez les Musset les méfaits de cette vieille intoxication, et l'on reste près de deux siècles sans trouver chez eux autre chose de pathologique que le paludisme, qui sévissait dans le pays.

C'est alors que, sous la Révolution, se produit comme un réveil brusque d'un besoin éteint depuis plusieurs générations, et qu'un certain Rodrigue de Musset, oncle du poète, reprend, sans cause apparente et plausible, toutes les habitudes autrefois chères à ses ancêtres, et meurt dans le pays, considéré par tous comme un ivrogne et un débauché.

Le père de Musset était sujet aux accès de goutte, et un de ses cousins germains, Onésime de Musset, se suicida à l'âge de 16 ans, au collège, où son père l'avait placé pour faire ses études.

La médecine moderne considère le suicide comme le résultat d'un trouble profond dans l'état mental d'un individu, et volontiers elle voit dans ce trouble psychique le résultat

de tares nerveuses de diverses natures, qui préexistent chez les parents et peuvent se rencontrer également chez les collatéraux. Le jeune homme en question se donna la mort parce qu'il croyait que son père voulait, malgré ses supplications, lui faire embrasser la carrière ecclésiastique.

Nous avons de la peine aujourd'hui à nous imaginer que l'on puisse se suicider pour ce motif, mais Onésime de Musset avait sans doute, en même temps qu'une intelligence remarquable, une nervosité extrême, une imagination malade, aux impulsions de laquelle il n'a pas su résister, et c'est pour ces raisons que sa fin tragique mérite d'arrêter le médecin.

Si nous avons recherché avec un soin minutieux les rares faits qui puissent se rattacher à la pathologie dans l'histoire de la famille de Musset, nous devons aussi mettre en lumière tout ce qui a pu contribuer, de près ou de loin, au perfectionnement intellectuel des membres successifs qui l'ont composée. Ici, du moins, la moisson sera féconde.

Au ^{xiii}^e siècle, nous trouvons déjà Colin de Musset, musicien célèbre et poète, ami de Thibaut de Champagne. Sans remonter aussi loin, nous avons vu que la fameuse Cassandre Salviati, grand'mère de Charles de Musset, qui vivait au début du ^{xvii}^e siècle, avait été chantée par Ronsard, et c'est là un titre de plus à la gloire littéraire de cette famille.

Un siècle plus tard, Charles-Antoine de Musset épousa Marguerite-Angélique du Bellay, qui descendait en ligne directe des du Bellay-Langey, cousins du poète Joachim.

Les du Bellay étaient une famille de lettrés et d'érudits, et certes, sans qu'on puisse l'expliquer scientifiquement par l'hérédité, on est obligé de reconnaître qu'Alfred de Musset a bien des traits de ressemblance, comme poète, avec Joachim du Bellay. Ce n'est sans doute là qu'une coïncidence ou bien encore, peut-être, le résultat des études spéciales faites par Musset sur la Renaissance; nous devons cependant nous y arrêter un instant.

De cette union avec les du Bellay naquirent deux fils. L'un

fut le chef de la branche aînée, l'autre celui de la branche cadette.

Dans la branche aînée nous trouvons Alexandre-Marie de Musset, marquis de Cogners, oncle du poète, qui joua un certain rôle politique à la fin de l'empire. Homme d'une grande érudition, il écrivit des articles sur l'agriculture, des contes moraux, des publications d'archéologie et des mémoires apocryphes.

La branche cadette, à laquelle appartient Alfred de Musset, se signale par son goût pour les œuvres de l'esprit et les travaux littéraires. C'est ainsi que Victor-Donatien de Musset, cousin germain du marquis de Cogners et père du poète, écrivit quelques anecdotes qui restèrent inédites, mais publia une étude sur la vie et l'œuvre de J.-J. Rousseau, dont la valeur littéraire est incontestable.

Au dire de ceux qui l'ont connu, Victor de Musset jouissait de tous les dons de l'esprit et du cœur. Très instruit, il était d'une gaieté étincelante et d'une verve endiablée, qui lui faisaient trouver, au cours de la conversation, des réparties très fines, auxquelles, suivant les circonstances, il savait donner toute la douceur ou tout le mordant qui convenait.

La famille de Musset n'avait pas émigré pendant la Révolution; très unis entre eux, très aimés dans le pays, où ils faisaient beaucoup de bien, ils n'avaient pas été inquiétés et ils s'étaient même plus ou moins mêlés aux affaires politiques de leur patrie.

Victor de Musset, dont il vient d'être question, avait, pour sa part, pris du service dans l'armée et ne l'avait quittée qu'après Marengo, pour entrer, successivement, dans diverses administrations de ministères, où il devait rester jusqu'à sa mort.

En 1804, il avait épousé Mlle Edmée-Claudette Desherbiers, fille d'un ancien magistrat, et les trois enfants qui naquirent de cette union, Paul, Alfred et Charlotte de Musset, présentèrent à des degrés divers, jointes aux dons brillants, à l'esprit aristocratique qu'ils tenaient de leur père, de nouvelles

qualités d'esprit et de cœur qui constituaient leur héritage maternel.

Et, en effet, M. Guyot-Desherbiers, grand-père maternel de ces enfants, était un esprit charmant, un caractère gai et original, littérateur, poète à ses heures, tournant admirablement l'épigramme et le madrigal, et qui, au dire de ceux qui l'ont connu, « avait une manière pittoresque de dire les choses qui donnait un grand charme à la conversation ».

Cette manière pittoresque, cette tournure d'esprit jointes à une gauloiserie de bon goût étaient destinées à revivre tout entières et avec un vif éclat dans les comédies de son petit-fils.

La grand'mère maternelle d'Alfred devait, elle aussi, transmettre à son petit-fils les qualités qui lui étaient propres et qui semblaient tout d'abord ne pouvoir s'allier, d'une part, avec les goûts aristocratiques héréditaires des Musset, et d'autre part, avec la gauloiserie de M. Guyot-Desherbiers.

Une sensibilité passionnée, une tendresse affectueuse, une émotion communicative, dont elle imprégnait tous ses discours et qui la rendaient charmante aux yeux de tous, voilà la source à laquelle, par l'intermédiaire de sa mère, qui en avait hérité elle-même, Musset puisa cette délicatesse de cœur, cette fragilité de sensitive qui fait le charme de sa poésie.

La mère du poète, un peu hautaine, comme toutes les dames de la vieille noblesse d'alors, pourtant bonne et charitable, mais faible et sans volonté, avait imprimé à ces qualités, qu'elle tenait de sa mère, un certain cachet personnel de nervosité légèrement maladive, qui la mettait à la merci des moindres impressions et l'annihilait en face des moindres obstacles. Cet état devait s'accroître encore chez son fils, « avec quelque chose de plus féminin peut-être dans le caractère et dans la figure » (Lefébure).

Musset, en somme, avait de qui tenir, et les esprits perspicaces pouvaient, dès sa plus tendre enfance, s'exercer à trouver chez lui des traits de ressemblance avec tel ou tel membre de sa famille.

Pour ce qui est des collatéraux du poète, il nous en reste trois principaux à signaler.

Nous avons vu son oncle maternel, M. Desherbiers, homme bon et ponctuel, ancien sous-préfet, dont l'érudition fut souvent mise à contribution par son neveu.

M. Desherbiers avait été veuf de bonne heure et avait perdu sa jeune fille d'une maladie que nous n'avons pu préciser; il s'attacha à son neveu Alfred et lui fut tendrement dévoué.

En seconde ligne, nous trouvons une tante, du côté paternel cette fois, la chanoinesse de Musset. Personne désagréable, confite en dévotion, elle ne partageait aucun des goûts littéraires des autres membres de sa famille et elle déshérita Alfred au lendemain de la publication des *Contes d'Espagne et d'Italie*.

Le frère du poète, Paul de Musset, était le premier de la famille; après lui était né un enfant, mort en bas âge d'une maladie sur laquelle nous n'avons trouvé aucun renseignement.

Alfred avait alors vu le jour en 1810, puis quelques années plus tard était née la petite Hermine, qui devait devenir ensuite Mme Lardin de Musset.

Paul de Musset était un galant homme, doux, aimable et spirituel, agréable causeur, meilleur causeur même qu'Alfred, qui, dans les salons, lui laissait volontiers la parole. D'un tempérament lymphatique, il était grand et maigre et n'eut d'autre affection pendant sa vie qu'une rougeole alors qu'il était enfant et une éruption de furoncles à la fin de son existence.

Il ne se maria que fort tard, mais pendant toute sa jeunesse s'il s'adonna souvent aux plaisirs, ce fut toujours avec une extrême réserve, qui sauvegardait constamment sa dignité.

Nous verrons que son frère ne se comporta pas toujours de la même façon.

Après les premiers succès d'Alfred, Paul s'adonna lui aussi à la littérature. Son intelligence, ses connaissances étendues

le lui permettaient, et s'il n'arriva pas à surpasser son frère, il laissa du moins des recueils de romans et de nouvelles; il rédigea longtemps le feuilleton dramatique du journal le *National* et fournit des articles de mérite à la *Revue des Deux-Mondes*.

Quant à la jeune sœur Hermine, c'était le portrait de sa mère tant au physique qu'au moral. Femme d'esprit, elle vécut jusqu'à un âge très avancé, mais une étude plus approfondie sur elle ne serait pour nous d'aucun intérêt.

Telle est d'un trait rapide, selon Odinet et Léon Séché, la mise au point de ce qu'il y a d'intéressant dans l'hérédité d'Alfred de Musset. Son frère, sa sœur, ont eu avec lui bien des traits de ressemblance, sans posséder cet état névropathique qui devait contribuer pour une large part aux productions de son génie.

Mme de Musset n'eut, semble-t-il, ni chagrin, ni inquiétude spéciale, ni accident d'aucune sorte pendant qu'elle était enceinte du grand poète. Si donc nous voulons trouver une explication de ce que nous allons décrire chez son fils, il nous faut sans doute remonter plus haut, voir en Musset le résultat d'un concours de circonstances; peut-être de l'agglomération anormale et fortuite sur une seule tête d'un grand nombre de parcelles nucléaires (théorie de Weismann), qui, dormant à l'état latent, dans la race, se sont fait subitement jour dans cette éclosion de génie poétique, mais aussi dans cet état pathologique qui devait désoler toute sa vie.

II

Tout a été dit sur la vie de Musset, des volumes entiers, dont on trouvera la liste à la bibliographie, ont été publiés, et nous serons obligé de nous restreindre considérablement pour ne donner qu'un aperçu des diverses phases de son existence.

Nous nous attacherons plus particulièrement à mettre en lumière ce qui, chez lui, a un caractère médical, et, pour de plus amples détails, nous renverrons encore une fois le lecteur à la table bibliographique dont nous avons déjà parlé.

Nourri au sein par sa mère, Alfred de Musset se développa normalement, sans que rien, tout d'abord, le distinguât des autres nourrissons.

Cet enfant, si nerveux par la suite, n'eut même pas de ces convulsions si fréquentes à cet âge. Sans être vigoureux, il n'était pas chétif, et nous n'avons pas trouvé trace de maladie, si bénigne soit-elle, dans cette première période de sa vie.

Nous ne savons pas s'il marcha de bonne heure, mais nous savons du moins que son intelligence était très vive et qu'il parlait déjà à l'âge où les enfants commencent à zézayer.

Dès cette époque, on trouve chez lui des signes d'une impressionnabilité extrême, à laquelle se joignent, au dire de son frère, « une impatience de jouir, une disposition à dévorer le temps qui ne sont jamais calmées ni démenties un seul jour ».

Et lui-même, plus tard, se rendant compte de cet état d'esprit, l'expliquait par les circonstances spéciales au milieu desquelles il avait vu le jour. « Pendant les guerres de l'empire, dit-il, tandis que les maris et les frères étaient en

Allemagne, les mères, inquiètes, avaient mis au monde une génération ardente, pâle; nerveuse » (7).

Nous avons entendu rabâcher en effet cette explication qui a l'air d'en être une, où les conditions nouvelles de vie, des idées toutes neuves, nées aux sons du tambour et de la canonnade; l'annonce, l'attente anxieuse d'un siècle nouveau dont on ne pouvait encore deviner les mystères, où tout cela était bien capable d'impressionner vivement la jeune génération.

De bonne heure, on trouve chez Musset une précocité extraordinaire et un besoin violent de posséder immédiatement et d'une façon absolue tout ce qu'il désire : il trépigne d'impatience en attendant qu'on lui mette des souliers rouges qu'on vient de lui acheter, et dit à sa mère que si on ne se hâte pas, ils seront vieux.

Déjà il a du goût pour les spectacles. A 3 ans, la pompe et le décorum des cérémonies religieuses frappent son imagination d'enfant, et il demande ingénument à sa mère si le dimanche suivant on le conduirait à la « comédie de la messe ».

Ce bébé a besoin d'affection, il est d'ailleurs choyé par tous ceux qui l'entourent. Il est doux, aimant, et son impressionnabilité, qui lui fait trouver des mots, des raisonnements, des réponses très drôles, lui attire toutes les sympathies de la maison (les grandes personnes aiment à rencontrer et à cultiver chez les enfants ce qu'elles trouveraient insupportable chez des personnes de leur âge).

Cette affection dont il est l'objet, le petit Alfred y tient jalousement et y répond par un attachement qui touche à la passion. Il est plein d'inquiétude un jour que sa jeune tante Nanine lui a déclaré qu'elle ne l'aimait plus. Il se livre difficilement d'ailleurs à un inconnu; il l'observe avec méfiance, et n'accorde ses bonnes grâces que lorsqu'il les juge méritées.

(7) Ce n'était justement pas le cas pour lui, comme nous l'avons vu.

Le petit Alfred n'est pas, à vrai dire, un enfant modèle. Bien souvent, sans motif, après plusieurs jours de sagesse, il devient tout à coup maussade et commet faute sur faute; incapable de maîtriser ses impulsions, il lui faut attendre que ses nerfs soient calmés; mais alors ce sont de vraies larmes, il se lamente, demande pardon, et témoigne un repentir si sincère et un désespoir si violent que sa mère est encore obligée de le consoler.

Toutes ces manifestations morbides seront étudiées, analysées et classées un peu plus loin.

Il est aussi sujet à des accès de colère violente, pendant lesquels il maudit avec des accents tragiques ceux qui l'ont irrité; puis il tombe épuisé, dompté par sa colère elle-même. Il rit et il pleure, il est gai et taciturne, causant et fermé, raisonnable et impulsif tour à tour, et ses parents, qui connaissent son état nerveux, évitent tout ce qui peut le contrarier, redoutant de pousser à bout cette jeune nature, qui va si rapidement d'un extrême à l'autre.

Il laisse déjà prévoir tout ce qu'il sera plus tard. Précocité en intelligence et en imagination, il l'est encore en sentiments, et à l'âge de 4 ans il se prend d'une passion violente pour une cousine de douze ans plus âgée que lui. Il la demande en mariage et naturellement on la lui accorde sans penser que le jeune bambin prend la chose au sérieux. Mais lorsque la cousine quitte Paris, Alfred n'a pas de plus ardent désir que de savoir écrire afin de correspondre avec celle qu'il considère comme sa femme; et c'est avec acharnement qu'il s'adonne alors à l'étude de son alphabet.

La cousine se maria quelque temps après, elle ne pouvait compter sur les engagements de l'enfant et elle ne crut pas avoir manqué à sa parole. Alfred ne pensa pas de même. Longtemps après le mariage, qu'on lui avait caché soigneusement dans la crainte de quelque crise, il apprit l'entière vérité et c'est en tremblant qu'il demanda si sa cousine avait pu le tromper de cette façon.

« Mais, ajoute Paul de Musset, quand on lui eut dit que

sa cousine lui gardait la tendresse d'une sœur aînée, son anxiété se calma, il réfléchit un moment et répondit : « Eh bien ! je m'en contenterai », comme s'il eût pu comprendre la différence entre une épouse et une sœur.

Peut-être après tout l'avait-il pressentie, tellement étaient innés chez lui la sensibilité et le don de divination qu'il devait garder toute sa vie.

Pour correspondre avec « sa femme », il avait appris à lire et à écrire. Il ne tarda pas à dévorer les livres.

Son imagination, surchauffée par l'épopée napoléonienne, dont il entendait chaque jour des récits enthousiastes, la vue de l'empereur passant à son retour de l'île d'Elbe au milieu de ses grands officiers tout chamarrés d'or, avaient donné à l'enfant un goût particulier pour le fantastique.

Ses lectures s'en ressentirent. Il choisit celles qui flattaient ses goûts. Il lut toutes ces histoires extraordinaires que l'on met trop souvent encore entre les mains des enfants, et qui, leur causant le plus souvent des craintes et des terreurs nocturnes, nuisent au développement rationnel de leurs facultés.

Chez lui, elles accentuèrent encore sa naïveté naturelle et son goût pour le merveilleux.

En 1816, Alfred avait 6 ans; on le mit comme élève externe dans une école où son frère était pensionnaire. Il était assez mal vu en raison de ses sentiments bonapartistes; par contre, les bambins de son âge qui affichaient leur admiration pour les Bourbons étaient choyés et considérés. C'est là le seul souvenir qu'Alfred de Musset ait gardé de cette époque. C'est peut-être ce souvenir qui, plus tard, le dégoûta de la politique.

Alfred et son frère ne restèrent pas longtemps dans cette institution; tous deux prirent la rougeole, et rentrèrent au sein de leur famille. Les parents, décidés à les garder à la maison, leur donnèrent un précepteur.

Dès cette époque, on remarque chez le petit Alfred une tendance très nette à s'exciter au travail. Il lisait pendant des heures entières et n'abandonnait un livre que lorsqu'il l'avait

terminé. Il le relisait ensuite plusieurs fois pour en saisir fidèlement les moindres détails, et c'est de la sorte qu'il dévora *les Mille et une Nuits*, *les Mille et un Jours* et une foule d'autres contes fantastiques.

Sa faculté d'attention était déjà très développée, et s'il ne prêtait pas toujours une oreille attentive aux leçons de son précepteur, c'est qu'il rêvait souvent aux jeux préférés auxquels son frère et lui consacraient toutes leurs récréations. Jouer des comédies tirées de ses lectures merveilleuses, construire des palais enchantés, fabriquer des talismans, entreprendre des voyages aériens, enfin, pendant les vacances, grimper aux arbres pour aller goûter sur les plus hautes branches, franchir des mares avec une perche, voilà les distractions auxquelles il se livrait avec toute la fougue de ses jeunes années.

Livré à cette vie active et gaie, Alfred n'eût pas différé sensiblement des enfants de son âge si des bizarreries dans le caractère n'avaient été les signes d'un état pathologique et impulsif qui ne devait que s'accroître plus tard.

En 1818, revenant de la villa des Clignets, où il avait passé la belle saison, Alfred, raconte son frère, « eut des accès de manies causés par le manque d'air et d'espace, qui ressemblait assez à ce qu'on raconte des pâles couleurs des jeunes filles. Dans un seul jour, il brisa une des glaces du salon avec une bille d'ivoire, coupa des rideaux neufs avec des ciseaux et colla un large pain à cacheter sur une grande carte d'Europe au beau milieu de la Méditerranée. Ces trois désastres ne lui attirèrent pas la moindre réprimande, parce qu'il s'en montra consterné ».

Il se consola bientôt de son retour à Paris par de nouvelles lectures. *La Jérusalem délivrée*, *les Quatre Fils Aymon*, une foule de romans de chevalerie furent lus avec enthousiasme et lui fournirent le thème de nouvelles comédies aussi passionnantes que les précédentes.

À la fin de l'année 1819, le précepteur des enfants ayant quitté la famille de Musset, Paul entra comme pensionnaire et Alfred comme externe au Collège Henri-IV.

Cette année scolaire, qui marqua le premier choc douloureux d'Alfred avec la vie extérieure, devait aussi marquer la fin de cette période de merveilleux dans laquelle son imagination s'était complue jusqu'alors.

Le jour de son entrée au collège, ses camarades le reçurent fort mal; ils tirèrent sa belle crinière blonde et se moquèrent de son col festonné rabattu sur les épaules. Alfred rentra chez lui désolé, exigeant qu'on lui coupât les cheveux, et prenant l'aventure au tragique.

Une fois rentré dans le rang, c'est-à-dire semblable aux autres, la gent écolière lui laissa momentanément la paix. Cela ne pouvait pas durer.

Il entra au collège à l'âge de 9 ans, parlant presque couramment l'italien et passablement instruit sur l'histoire et la géographie, que son précepteur lui avait apprises au cours de leurs promenades en commun.

On le jugea donc digne d'entrer en sixième classique, et, malgré sa jeunesse, à la première composition, il se classa premier. Ce triomphe réveilla la haine des écoliers, la cabale recommença de plus belle; on persécuta le pauvre enfant trop malingre pour se défendre, et cela dura jusqu'au jour où son ami Léon Gobert, prenant fait et cause pour lui, désarma par des horions largement distribués les rancunes de ses camarades.

Alfred avait éprouvé un vif chagrin de se voir en butte aux méchancetés de ses camarades, mais il eut vite fait de les juger, et, sachant qu'il n'avait rien à attendre d'eux, il resta toujours sur une réserve hautaine et pas un seul d'entre eux n'eut l'honneur d'être tutoyé par lui.

Il oublia d'ailleurs ses rancœurs, et de cette période de sa vie il ne sembla jamais avoir conservé un souvenir pénible.

Le travail, la soif de connaître, l'absorbaient alors. Ses premières illusions étaient tombées. « Quel dommage ! », avait-il dit le jour où il s'était rendu compte que le monde des fictions n'était pas celui où il devait passer ses jours.

Don Quichotte avait porté le dernier coup à son amour

pour les romans de chevalerie. Son imagination, comme dit son frère, avait jeté sa gourme. « Il ne devait lui en rester qu'un élément poétique et généreux, une certaine inclination à considérer la vie comme un roman, une curiosité juvénile et une sorte d'admiration pour l'imprévu, l'enchaînement des choses et les caprices du hasard. Ce penchant un peu fataliste devait se faire jour plus tard dans ses nouvelles et ses comédies, notamment chez les personnages auxquels l'auteur a prêté ses idées et ses sentiments. »

Elève modèle, il restait malgré cela le jeune nerveux que nous avons vu dans son premier âge, et ses parents, redoutant pour sa sensibilité et sa susceptibilité trop vives, n'avaient pas voulu s'en séparer complètement, ainsi qu'ils l'avaient fait pour leur fils aîné, et ils l'avaient mis simplement comme demi-pensionnaire à Henri-IV. Partageant son temps entre la lecture et l'étude, au milieu des siens qu'il chérissait, il conservait malgré tout un esprit inquiet. L'idée d'une faute devenait pour lui une véritable obsession, et il s'accusait lui-même de son méfait.

« Il fut donc sans cesse malheureux et agité pendant le temps de ses études classiques; une mauvaise place le mettait au désespoir. S'il n'avait pu apprendre ses leçons jusqu'au dernier mot, il partait au collège tremblant de frayeur. » (Paul de Musset.)

Plus tard, il se corrigea bien de cette timidité, mais il ne put jamais se défaire de sa disposition à l'inquiétude.

Son aptitude au travail, son intelligence, lui permirent de faire de rapides progrès. Il passa directement de la sixième classique à la quatrième, et y remporta encore, malgré sa jeunesse et le niveau plus élevé des études, de très nombreux succès.

Il parlait l'italien, il apprit l'anglais, qu'il connut bientôt suffisamment pour lire Shakespeare dans le texte et goûter toutes les beautés de ce théâtre, qu'une traduction ne peut laisser savourer comme il convient.

A l'époque de sa première communion, nous ne savons pas

s'il eut des accès de mysticisme religieux. Sa nature impressionnable nous permet de le supposer, bien que l'éducation reçue dans sa famille n'ait pu l'y prédisposer. Toujours est-il que la foi ne dura pas longtemps chez lui. Ses lectures, ses réflexions, l'influence du milieu, la lui firent perdre de bonne heure. Il perdit ainsi un soutien moral puissant, qui aurait pu lui servir dans les moments de crises.

Nous le suivons ainsi jusqu'en 1824, toujours travaillant, mais toujours inquiet, tantôt d'une gaieté exubérante, tantôt d'une mélancolie noire.

Il lit les poètes italiens, Léopardi fait ses délices. Il lit les poètes de la Renaissance, et voue un véritable culte à Joachim du Bellay. Pendant ces deux années, il passe ses vacances scolaires au château de Cogners, chez son grand-oncle, et là, un jour qu'on lui a permis de chasser le lapin de garenne avec un vieux fusil tout usé, il risque de tuer son frère, qui marchait devant lui et ne se doutait pas que l'arme en mauvais état pouvait partir toute seule.

« La charge de plomb, dit Paul de Musset, dans sa biographie, fit un trou dans la terre à quelques lignes de mon pied droit. Je me retourne au bruit, et, à travers un nuage de fumée, je vois mon frère chanceler et s'asseoir; il eut une attaque de nerfs, suivie d'un accès de fièvre. Son indisposition ne dura pas, mais son goût pour la chasse se trouva fort diminué, le séjour de Cogners terni dans son esprit, et le chiffre même de 1824 remplacé à jamais par cette périphrase : « l'année où j'ai failli tuer mon frère ».

Il allait alors avoir 14 ans et entrait en seconde classique. Il comptait parmi ses amis le duc de Chartres, son camarade de classe, et il était fréquemment invité chez lui, au château de Neuilly. Par goût, il préférait la société de ceux dont la situation était supérieure à la sienne. Contrairement aux jeunes garçons de cet âge, il n'avait aucune idée sur la profession qu'il exercerait plus tard. Sa nervosité et sa sensibilité lui avaient fait deviner ce qu'était l'existence, et il déclare dans ses *Confessions* que c'est à cette époque de sa vie

qu'il se jura : « C'est bien assez peu d'être un homme... je serai un homme, mais non une espèce d'homme particulière. »

Son goût pour la poésie grandissait de jour en jour; du plaisir d'en lire devait naître bientôt le désir d'en écrire, et, le 16 novembre 1824, il s'essayait pour la première fois, composant une chanson, qui ne nous est pas parvenue, à l'occasion de la fête de sa mère.

Nous venons de voir jusqu'à présent Alfred de Musset bon élève, studieux, mais sensible à l'excès, craintif, nerveux, maladif, se laissant émouvoir violemment par la moindre impression. Une disposition spéciale à s'analyser, à rechercher en lui les divers phénomènes dont il était l'objet, le besoin de creuser, de fouiller toute chose, pour en trouver la raison d'être, commençait à se faire jour en lui et à lui donner cette tournure d'esprit qui devait caractériser toute son existence.

C'était l'époque de la puberté, époque qu'il nous a été difficile de faire revivre, son frère en ayant très peu parlé et lui-même ne nous ayant laissé que d'infimes souvenirs sur cette période de son existence. Il dut y avoir un changement considérable dans tout son être. En même temps que, physiquement il devenait un homme, ses conceptions, ses idées, ses aspirations changeaient.

« En 1826, dit son frère, son esprit donna des signes remarquables d'indépendance et de force. Comme on lui apprenait la logique, l'analyse, le raisonnement, il se prit à raisonner. Souvent, après la classe de philosophie où il avait écouté attentivement la leçon, il secouait la tête et commençait à dire : « Cela ne me satisfait pas. » Alors il retournait de cent façons différentes la question traitée, pénétrait au fond et concluait dans un sens nouveau. »

Tout cela ne nous satisfait pas non plus, et ne nous explique pas comment, une année plus tard, une lettre par lui écrite à son ami Paul Foucher devait nous le faire voir sous un jour tout différent de celui sous lequel nous le présente son frère.

Tout d'abord, rendons-nous compte de ce qu'est la puberté. C'est l'époque de la vie à laquelle on devient un homme, à laquelle on éprouve les premiers désirs sexuels, et il est naturel qu'alors la femme prenne, du tout au tout, les idées et les sentiments.

A cette époque, le cœur et l'imagination, à la remorque de forces physiques, qui n'ont pas encore acquis leur complet développement, s'essaient à leur manière; bâtissant des systèmes, se laissant volontiers aller à des rêveries maladives empreintes de mysticisme et qu'on a appelées « l'idéal amour des enfants ».

Il y aurait une belle étude à faire à ce sujet. Cet amour idéal, toujours contrarié par les nécessités mêmes de la vie, condamné à mourir avant d'avoir même vu le jour, laisse sur les individus une empreinte plus ou moins vive, mais qui exerce souvent une grande influence sur la façon d'agir, de penser et de sentir de toute la vie.

Cet amour, Musset l'éprouva en 1826, pendant sa première année de philosophie. Il y apporta toute la douceur charmante de sa jeune âme mélancolique. C'était une jeune fille du même âge que lui; elle appartenait à une excellente famille que connaissaient ses parents. Ce fut une idylle pendant laquelle il lui écrivit plusieurs poésies, mais qui dut cesser par l'opposition de leurs familles au mariage que désiraient les deux jeunes gens.

Ne revoyant plus cette jeune fille, qu'il avait idéalisée, Alfred l'oublia ou plutôt se résigna. A cette époque déjà, il était fataliste, de ce fatalisme empreint de dégoût de la vie, comme l'ont seuls connu les jeunes gens de cette génération. Alfred, qui devait plus tard s'intituler « l'enfant du siècle », éprouvait déjà plus que tout autre les sentiments qui étaient alors en train de naître. Il en explique la genèse dans ses *Confessions*. Lisez-les, ces *Confessions*, vous y trouverez dépeint avec une vibrante éloquence le vertige moral éprouvé par la jeunesse d'alors.

« Napoléon mort, dit-il, les puissances divines et humaines

étaient bien rétablies de fait, mais la croyance en elles n'existait plus... »

« Tout ce qui était n'est plus, tout ce qui sera n'est pas encore, ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux... »

« L'âme disait : quelle épaisse nuit sur la terre, et nous serons morts quand il fera jour. Le corps disait : l'homme est ici-bas pour se servir de ses sens... »

Et ailleurs : « Plaignez-nous plus que tous nos pères, car nous avons beaucoup des maux qui les rendaient dignes de plainte et nous avons perdu ce qui les consolait. »

Ces quatre citations résument la tristesse des temps. Nous avons vu ça plus haut dans le chapitre où nous traitions du mal du siècle que fut le sentiment de la solitude morale.

« Qui osera, dit encore Musset un peu plus loin, qui osera jamais raconter ce qui se passa alors dans les collèges; les hommes doutaient de tout, les jeunes gens nièrent tout. Dès lors, il se forma deux camps : d'une part, les esprits exaltés souffrants, toutes les âmes expansives qui ont besoin de l'infini plièrent la tête en pleurant, ils s'enveloppèrent de rêves maladifs, et l'on ne vit plus que de faibles roseaux sur un Océan d'amertume. D'autre part, les hommes de chair restèrent debout, inflexibles au milieu des jouissances positives; il ne leur prit d'autres soucis que de compter l'argent qu'ils avaient. »

Comme on le voit, cette période intermédiaire entre les siècles écoulés de l'absolutisme et le nouveau siècle qui s'ouvrait pour libérer la pensée humaine pouvait bien remplir d'anxiété et d'angoisse cette jeunesse, arrachée brusquement à toute tradition. Tout ce qu'en a dit Musset nous pouvons le croire. Ce n'est pas avec des yeux de poète qu'il a regardé les événements; et Maxime Ducamp atteste que « tel était bien alors l'état d'esprit de la jeunesse : à quoi bon agir, à quoi bon exister, à quoi bon... tout ? » Telle était la philosophie de l'époque, la philosophie d'une race désorientée et cherchant sa voie.

*
* *

Voilà comment Alfred de Musset entrait dans la vie. Nous verrons dans les deux dernières parties de cet ouvrage une partie de ce qu'il y fit. Mais nous voyons déjà combien est grande pour lui cette charge héréditaire jointe à celle que lui impose déjà la psychose générale d'une époque si tourmentée au point de vue intellectuel.

III

La passion amoureuse. — Les femmes.

SOMMAIRE : I. — Qu'est-ce que l'amour ? — Les causes, les symptômes, les effets. — L'amour anormal. — L'instinct sexuel chez Alfred de Musset. — Le sentiment de l'amour et ce qu'il fut dans la vie du poète.

II. — Les femmes. — George Sand. — La princesse Belgiojoso. — Rachel. — La Malibran. — Mme Allan-Despréaux. — Louise Colet.

I

C'est en pensant à *Rolla*, que nous pouvons répéter pour Musset ces mots qui terminent la splendide profession de foi qu'il fit jaillir un jour de sa plume : « Il a aimé ! »

Mais quel est donc cet amour ? Ce charme irrésistible qui entretient l'universel désir, cette affinité secrète qui groupe et unit les êtres, cette flamme éternelle qui les perpétue.

Impérieux penchant qui entraîne les créatures l'une vers l'autre et assure la pérennité des races.

Cette passion, qu'on matérialise peut-être trop et qui peut, à une analyse superficielle, apparaître comme la plus simple de toutes, est en réalité la plus complexe, car elle résulte, dès son origine, de deux besoins juxtaposés, l'un physique et l'autre moral. Il n'est pas d'amour qui ne comporte, à doses parfois fort inégales, un besoin des sens, un besoin d'affection, un sentiment d'amour-propre, de la coquetterie, une certaine curiosité, quelque crainte, une pointe de jalousie, le tout coordonné par l'imagination, véritable enchanteresse dont le prisme magique multiplie les séduisantes couleurs et absorbe les ombres.

Gardons-nous de confondre la galanterie avec l'amour. Moins vivante, moins profonde, mais plus habile et plus sensuelle que l'amour, la galanterie se préoccupe davantage de l'attrait physique que des qualités affectives. L'amour se lie

généreusement et sans réserve; la galanterie est au contraire banale et égoïste. On n'aime généralement qu'une fois, exceptionnellement deux, et la majorité des hommes quittent ce monde sans avoir jamais aimé; le cœur humain, si riche qu'il soit, ne saurait suffire à une pareille dépense de sentiments plusieurs fois renouvelée. Au contraire, la galanterie n'est qu'un passe-temps; les aventures qu'elle comporte peuvent se succéder, innombrables, car la dépense sentimentale y est nulle.

Pas plus que la possession physique considérée isolément, un attachement purement idéal ne constitue l'amour. Ce qu'on appelle improprement amour platonique, c'est-à-dire complètement étranger aux sens, n'est qu'une amitié extatique. Certes, les qualités de l'âme sont une source de plaisirs si délicats qu'on peut les préférer jusqu'à un certain point aux avantages physiques, relativement monotones et, à coup sûr, très passagers. Une belle âme qu'on aime ne change pas : on lui peut demeurer fidèle toute une vie. C'est la supériorité de l'amour platonique sur l'amour physique, qui s'attache au corps, c'est-à-dire à une chose qui ne dure pas.

L'amour, sans l'idée de possession, tient plus de l'imagination que du tempérament et du cœur. Amitié quelquefois saupoudrée de désir, ou encore d'admiration artistique inspirant une adoration pittoresque; enfin, plus souvent qu'on ne pense, simple calcul, espèce d'hypocrisie et moyen très détourné d'arriver à l'autre amour : voilà ce qu'est l'amour platonique. Beaucoup de femmes ne l'acceptent aujourd'hui que comme accessoire ou condiment de la possession physique, et plus nombreuses sont celles qui n'y croient pas. Elles prennent les amoureux transis pour des êtres malins qui font les morts et elles s'en méfient.

Ni à Paphos, ni à Cythère on n'avait dédié de temple, de chapelle, ni d'oratoire à l'amour platonique. C'est qu'en effet la passion la plus désintéressée, l'amour le plus pur, le plus dégagé des sens, n'est, en définitive, éveillé que par le charme, la grâce et les appâts. Le poète, lui même, tout

impudent menteur qu'il fût, n'a jamais placé son héros au pied d'une Armide bossue, pas plus qu'il n'a tenté d'émouvoir le cœur d'une vierge pour un adorateur dans la situation de ces volatiles qu'engraisse, dépouillés de leur crête, le pays de Caux. Admettons donc que l'amour dégagé de l'idée de possession n'est qu'un mythe.

Il est de règle que chez les adolescents inexpérimentés, l'amour soit d'abord entièrement idéal et qu'ensuite, beaucoup plus tard, le sentiment se matérialise. L'inverse a lieu chez l'homme fait. Les femmes, objet de l'éternelle convoitise, le savent fort bien, quand, par les ruses de la coquetterie ou de la vanité, elles cherchent moins à faire preuve de qualités morales qu'à éveiller les désirs des hommes.

Elles y parviennent par une provocation à peine déguisée, par des refus concertés, des feintes habiles, par un travail perpétuel dans l'art de plaire. Beaucoup s'y épuisent et finissent par en mourir. Mais la foule des survivantes considère la mort des malheureuses victimes comme la rançon fatale des faveurs obtenues.

*
**

Avant de voir ce que cette passion a pu faire de Musset, nous essaierons un peu de voir clair dans l'amour. Une étude de la passion amoureuse doit embrasser ses causes, ses symptômes, ses effets, ses différents modes de terminaison et même ses déviations physiques et morales.

Commençons par les causes. C'est surtout en amour que l'homme se montre un être incompréhensible. Prenez deux femmes, l'une réunissant la beauté et les qualités du cœur et de l'esprit, l'autre offrant un simple agrément, et mettez dix hommes en leur présence. Je doute que la plus belle, qui est aussi la meilleure, emporte tous les suffrages; quelques hommes — peut-être la majorité — se passionneront violemment pour celle de ces deux femmes dotée d'un seul charme. La diversité des goûts qui font naître cette passion chez

l'homme est extraordinaire. Tel qui aime la jouissance pour la jouissance et ne place rien au-dessus de ce que les anciens assimilaient à une petite crise d'épilepsie, recherchera une compagne qui lui ressemble; tel autre voudra se donner le plaisir d'animer une vie inerte, apparemment dépourvue de ressort; celui-ci se laissera séduire par une simple coquette et celui-là par une fantaisiste.

Tous les hommes n'éprouvent pas avec la même acuité les douceurs, les inquiétudes, les agitations et les fureurs de la passion amoureuse. La classe sociale, la profession, l'éducation reçue, la puissance d'imagination personnelle règlent leur aptitude à aimer.

Il n'est pas jusqu'aux climats qui n'incitent diversement à l'amour. Ceux qui se distinguent par une nature particulièrement riche, belle et riante, impriment aux êtres une aptitude particulière aux plaisirs érotiques. Les Orientaux naissent amoureux, et leur vie tout entière est dominée par la satisfaction des appétits sexuels. Le grand législateur Mahomet connaissait bien son homme et l'action exercée sur lui par le climat tiède ou brûlant de l'Afrique et de l'Asie quand il promit au Croyant un ciel peuplé de femmes éternellement jeunes.

L'âge influe aussi sur la passion amoureuse : la jeunesse l'éprouve dans la plénitude de ses illusions. Plus tard, l'âge mûr apporte aux sens un grand calme et une incomparable lucidité morale. Enfin, l'amour se montre très ardent et particulièrement vivace chez ceux qui l'éprouvent dans le dernier tiers de leur vie.

Il inspire la passion qui transfigure le plus les êtres. C'est lui qui donne à nos compagnes l'esprit qui leur manque, tandis qu'il nous fait perdre celui que nous pouvons avoir. En raison de leur impressionnabilité et de leurs tendances affectives, toutes les femmes seraient la proie des grandes passions amoureuses si elles n'en étaient sauvées par la coquetterie. Quant aux hommes, ils en sont garantis par le libertinage.

La beauté demeure la cause première de l'amour. Ce n'est que bien après qu'il faut placer les qualités morales, la grâce, les avantages de la fortune, de la gloire et du rang. Enfin, le piège de la coquetterie, le plaisir de la table et jusqu'aux fumées du vin peuvent jouer dans certains cas le rôle de causes adjuvantes.

Il faut bien reconnaître que la beauté qui inspire l'amour est une qualité très variable. La beauté ou la laideur des femmes semblent choses positives et ne sont en réalité qu'affaire de convention et de sentiment.

La beauté n'est pas la seule cause de l'amour. La sympathie, mot ingénieux qui exprime ce qu'on n'explique pas et ce qu'on ne comprend pas davantage, se trouve aussi quelquefois à l'origine d'une passion amoureuse. Il arrive le plus souvent que la sympathie naît entre deux natures très différentes. L'homme vif ou emporté se sent attiré par une femme dont la qualité dominante paraît être la douceur; la femme douce éprouve de même une véritable inclination pour un homme dont le caractère annonce la fermeté et la résolution. D'ailleurs, si un mari et une femme avaient tous deux les mêmes vertus ou les mêmes défauts, non seulement ils ne pourraient pas s'aimer, mais ils ne pourraient pas s'entendre. Lents, apathiques et froids, ils s'ennuieraient; vifs et emportés, ils se battraient. L'équilibre ne peut résulter que du contraste. Dans tous les cas, le maître véritable, celui qui entraîne la volonté de l'autre, est ordinairement le plus patient.

Enfin, un besoin inné d'être aimé existe chez tout homme. La cause en est profonde, héréditaire et mystérieuse. Nul ne se suffit à soi-même pendant toute sa vie. Il vient un moment où l'on ne se demande pas seulement si quelqu'un veille sur nous, prêt à nous protéger et à nous défendre, on se demande si quelqu'un vous aime. Et si on ne le trouve pas dans ce monde, on va le chercher dans l'autre.



Il existe autant de manières d'aimer que de genres d'esprit, de travers, de vertus ou de vices. De sorte qu'aucune description ne saurait prétendre tracer de l'amour un tableau fidèle et complet. Bien plus, dans chaque individu, cette passion peut revêtir autant d'apparences différentes qu'il existe de sentiments distincts sur sa physionomie.

L'amour est avant tout une faim impérieuse. « Quel est l'animal que le loup aime ? dit quelque part Shakespeare. — L'agneau. » Dans la façon de satisfaire cette faim, il y a des nuances sans nombre, et du monstre marin qui engloutit sa proie sans autre préparation que d'ouvrir la gueule à Apicius qui emploie vingt cuisiniers à préparer son repas, la différence est grande.

Parmi les amoureux, on rencontre des loups et des Apicius.

Les uns n'ont cure de la qualité et mangent à la première table venue. Ils dévorent n'importe quoi et s'étranglent quelquefois à la première bouchée.

Les autres, quoique doués d'un fort bon appétit, ne mangent pas de tout indistinctement. Ils choisissent une belle poularde, la marchandent et l'achètent pour se régaler seuls, autant que possible.

Quelques-uns, doués d'un appétit inconstant, n'adoptent aucun mets, mais les goûtent tous.

D'autres, enfin, ne visent qu'au superfin, au céleste, et le trouvent quelquefois où personne ne pensait qu'il pût être. Ce sont des dégustateurs.

A quelque catégorie qu'on appartienne, il ne faut pas perdre de vue ces remarques judicieuses de lord Byron, qui s'y connaissait : « L'amour se soucie peu des indispositions vulgaires, disait-il : il ne peut souffrir qu'un éternuement vienne interrompre ses soupirs. Ce qu'il trouve encore pire, c'est la nausée ou une douleur dans les basses régions des entrailles. Les purgatifs sont dangereux à son règne, le mal de mer est mortel pour lui. »

La passion amoureuse se manifeste donc suivant des modalités et des nuances infinies. Elle est sobre et soupçonneuse chez le jaloux, exigeante et tyrannique chez les ambitieux, bizarre et inconstante chez les sensuels, grossière et froide chez les égoïstes, timide, tendre et délicate chez ceux qui possèdent un cœur pur.

Chaque homme, chaque peuple, donne à l'amour le caractère qui lui est propre. La passion africaine est terrible et cruelle; la passion asiatique est froide et traîtresse; celle du Français aimable, voluptueuse, inconstante; celle de l'Allemand, tendre, douce et monotone; celle de l'Anglais, exaltée, mélancolique, pittoresque et guindée.

Il n'est pas jusqu'aux principales époques historiques qui n'impriment à l'amour leur physionomie morale. Naïf et idéalisé pendant les premiers siècles de notre ère, conspirateur et fanatique pendant les guerres de religion, turbulent sous le grand Roi, monomane érotique sous la Régence, philosophe un peu plus tard, enfin patriote, soldat, industriel, et, de nos jours, simple banquier : l'amour fut tout cela.

Je ne décrirai pas l'éveil de l'amour. Sa cause primordiale étant indiscutablement dans l'instinct de reproduction, il est compréhensible qu'il se développe communément chez l'homme avec la puberté. Il s'accompagne toujours de modifications du caractère : agitation sans objet, ennui, tristesse du cœur, désir imprécis de quelque chose d'ignoré. La première femme qui surprendra un adolescent dans cet état d'âme et qui paraîtra s'occuper de lui sera celle à qui il s'abandonnera. Ceci nous explique pourquoi certaines femmes mûres recherchent si ardemment des amants qui soient encore de grands enfants.

Plus tard, après une période dans laquelle les déceptions sont généralement plus nombreuses que les joies, les êtres humains associent leurs existences. Ces unions, quoique sanctionnées par tout l'arsenal de la légalité : enquêtes, affiches, publications et permission expresse de l'autorité, ne sont pas toujours heureuses. Mais ce sont elles seules, en définitive,

qui nous attachent au sol et à la patrie, et trop de gens s'imaginent, bien à tort, qu'on pourrait s'en passer.

Les philosophes et le mariage font généralement divorce : Bacon, Newton, Gassendi, Galilée, Descartes, Bayle, Locke, Leibnitz, Hume et beaucoup d'autres seigneurs de moindre importance n'étaient pas mariés. Cela ne signifie absolument rien, sinon qu'ils réfléchissaient trop pour jamais prendre un parti.

On a dit que l'amour et le mariage ne s'accommodaient point. J'en appelle aux bons ménages, car il en est encore quelques-uns, Dieu merci ! et il s'en trouve même un plus grand nombre qu'on ne le dit généralement. Je concède que chez une femme qui devient mère, le besoin des sens, c'est-à-dire la partie physique de l'amour, s'émousse, précisément parce que ses facultés aimantes ont grandi et que son cœur suffit à peine à l'effusion du nouveau sentiment qui le remplit. C'est encore de l'amour, mais le désir en est banni ; il ne demeure que la volupté de l'âme, mais elle est très élargie.

*
**

La passion amoureuse ne s'exerce pas toujours suivant des modalités normales, aussi bien dans ses manifestations physiques que dans ses manifestations morales. La puissance de son imagination, l'extrême impressionnabilité de son système nerveux font de l'homme un être éminemment sensible à la jouissance physique. Il varie à l'infini les caresses qui la lui procurent, et pour peu que son équilibre mental ne soit pas irréprochable, il ne recule devant aucun moyen pour atteindre les sensations charnelles tant convoitées. Les passions contre nature ne devraient pas toujours être considérées, ainsi que beaucoup de psychologues, de juges et de médecins légistes le font aujourd'hui, comme des manifestations de dégénérescence.

Le déluge n'arrête pas la course effrénée des hommes atta-

chés à la poursuite de la jouissance par tous les moyens, même les plus inattendus. Jadis, le peuple de Dieu lui-même portait le flambeau de la luxure, et ses femmes étaient célèbres par leur impudicité. Les mariages incestueux étaient la règle dans les familles sacerdotales et royales. Moloch était dieu. Rome après Athènes, Athènes après Babylone élevèrent des temples à Priape. Solon légiféra pour organiser la prostitution, et plus tard on la mit sous la protection des dieux. A Canope, la ville des chiens, ces animaux étaient rois. La sodomie fut générale en Grèce, et les écoles des philosophes n'étaient que des maisons de jouissance, où les moyens employés furent inouïs. De sorte que les grands exemples d'amitié légués par Platon n'étaient que des associations de gens passionnément unis par la nécessité de réciproques caresses. A Rome, les maîtres du monde, lassés des plaisirs ordinaires, demandèrent aux animaux la jouissance que ne leur donnaient pas les plus belles et les plus perverses filles de l'empire.

Pendant dix-neuf siècles, le christianisme devait endiguer cette universelle luxure par les prodiges de la chasteté. Ce fut évidemment une belle œuvre.

Aujourd'hui, certains symptômes nous avertissent que le retour aux procédés anormaux de jadis tend à se généraliser, du moins parmi les sociétés civilisées.

Les législateurs ont toujours été fort embarrassés en présence de ces amoureux d'un genre si spécial. La loi romaine les condamnait au feu. Au xv^e siècle, en Hollande et dans d'autres Etats, on les noyait, enfermés dans un sac. En France, avant le Code Napoléon, on se conformait à la loi romaine : les coupables étaient conduits au bûcher en place de Grève. Aujourd'hui, on se contente de la correctionnelle quand il y a flagrant délit ou scandale, c'est-à-dire lorsqu'il se produit deux éventualités qui sont absolument exceptionnelles.



Revenons à l'amour normal. Son destin est variable et, suivant les cas, il est la plus douce, la plus pénible ou la plus douloureuse des passions. L'amour est-il heureux en fait ou seulement en espérance, c'est le bonheur et quelquefois l'extase. Est-il contrarié, c'est la tristesse avec le cortège accablant d'idées fixes, de fatigue, d'inaction, de besoin de solitude, de marasme, de fièvre, d'insomnie. Est-il jaloux, ce n'est plus qu'une passion sombre et farouche, qui ôte aux hommes jusqu'aux dernières lueurs de la raison.

Toujours cheminant hors des voies fréquentées, le jaloux passe tour à tour de l'état de tyran à celui d'esclave. Ses violences sont sans mesure et ses supplications sans dignité. Son cerveau, véritablement malade, se nourrit des suppositions les plus invraisemblables. Son regard a quelque chose de sinistre et de fourbe qui décourage les sympathies.

Que les femmes mariées à des hommes jaloux ne cherchent pas à se justifier, elles n'y parviendraient pas. Qu'elles ne leur donnent aucun témoignage d'affection qui serait interprété comme une dissimulation habilement calculée. Les preuves d'honnêteté et de vertu qu'elles pourraient fournir redoubleraient au contraire les soupçons de leurs tyrans.

Le jaloux cache à tous sa honteuse faiblesse. Il parle même de la jalousie avec mépris. En réalité, il ne trompe personne, et lorsqu'il se retrouve en tête à tête avec sa victime, il s'abandonne à la sourde violence de la tyrannie domestique, la plus insupportable de toutes. Acquiert-il un jour la certitude qu'il n'est pas aimé, sa jalousie se change en haine ou en fureur. Beaucoup de ses pareils mettent un terme à leur douloureuse et continuelle anxiété par le suicide.

Je viens de parler de l'homme jaloux, mais le cœur des femmes n'est pas à l'abri des tempêtes que soulève ce défaut.

« Lorsque la jalousie, dit Montaigne, saisit ces pauvres âmes faibles et sans résistance, c'est pitié comme elle les

tyrannise et tire cruellement. La vertu, la santé, le mérite, la réputation du mary, sont les boute-feux de leur rage : cette fièvre laidit et corrompt tout ce qu'elles ont de bel et de bon d'ailleurs, et d'une femme jalouse, quelque chaste qu'elle soit et mesnagière, il n'est d'action qui ne sente à l'aigre et à l'importun. »

A côté de cette jalousie tyrannique et forcenée qui éclate sans motifs et sans discernement et qui dirige ses fureurs contre l'objet qui lui est particulièrement cher, doit prendre place une forme plus rare et peut-être encore plus funeste. Cette variété de jalousie n'ose se montrer. Elle se rencontre dans le cœur de celui qui en souffre et le dévore sourdement jusqu'à ce que survienne quelque terrible catastrophe.

La jalousie, chez l'homme et chez la femme, se manifeste de manière bien différente. Une femme trompée accueille les caresses d'un mari aussi longtemps qu'elle croit posséder son affection; elle lui pardonne ses infidélités et réserve son ressentiment pour sa rivale. L'homme, au contraire, redoute par-dessus tout que l'infidélité matérielle d'une épouse l'indique à la risée générale; il pardonne plus facilement au rival qu'à l'infidèle.

On peut aimer à tout âge, mais dans le dernier tiers de la vie, l'amour est souvent gêné dans son expansion par deux passions qui se développent alors dans le cœur de l'homme : l'ambition et l'avarice. Celle-ci est la dernière à date.

Il est des femmes qu'un amour malheureux a irrémédiablement blessées. Parmi elles, les unes deviennent, avec les maris que le hasard leur a donnés, de médiocres épouses; les autres cherchent dans la religion une diversion, une consolation d'autant mieux adaptée aux inclinations de leur cœur qu'en aimant Dieu elles aiment encore. Sainte Thérèse définit l'enfer « un lieu où l'on ne s'aime plus ».

*
* *

L'instinct sexuel chez Alfred de Musset est fort intéressant à étudier. Dans les premières années qui suivirent la puberté,

le poète fut un grand coureur de filles. Libertin à l'âme mystique, comme l'appelait un de ses contemporains, il semble bien avoir fait une distinction assez tranchée entre la femme avec laquelle on couche pour satisfaire un appétit que nous a donné la nature et la femme à laquelle on donne son cœur d'abord, et son corps seulement ensuite ! Avec la première, rien de sentimental, c'est la machine humaine qui agit, poussée par un besoin aussi naturel que celui de boire et de manger. Avec la seconde, au contraire, il a parcouru toute la gamme des sentiments qu'était capable d'éprouver son âme assoiffée d'amour pur.

Nous le voyons donc, excité par crises, conduit chez les filles par l'appel impérieux des sens, courir avec des compagnons de noces tous les lieux où il doit rencontrer de quoi se satisfaire. Dès l'âge de 16 ans, il faisait un véritable abus des rapports sexuels, très peu difficile dans le choix de ses conquêtes.

Il avait deux grandes raisons pour aller retrouver des filles : c'était d'abord l'atmosphère lourde du temps ou de la noce. « Les chaleurs du printemps, de son propre aveu, lui faisaient le même effet que le vin de champagne et le conduisaient, au sortir de la table, chez la première femme venue. » Il est vrai qu'une fois la crise passée, en rentrant chez lui, il éprouvait une tristesse spéciale que le proverbe latin attribue à tout animal dans de pareilles circonstances, et il se mettait à pleurer. Mais, attribuant bientôt ses larmes à l'excitation et à l'ennui, il se laissait aller au sommeil, et le lendemain se réveillait en possession de nouvelles forces pour de nouvelles débauches.

C'était aussi parfois à la suite d'une brouille ou d'une rupture avec une maîtresse. Dans les *Confessions*, il nous raconte qu'après une de ces trahisons multiples dont il fut la victime il court les rues à la recherche d'une distraction, il entre dans un cabaret et demande à boire. Mais il y a là une femme à qui son esprit donne la figure de sa maîtresse. C'est une fille des rues, mais il n'en voit rien ; il l'amène chez

lui, la fait mettre à demi nue et il arrange la chambre comme aux beaux jours de folie avec l'absente. Puis il la fait se coucher dans son lit. « Je me levai et m'approchai d'elle, dit-il. Elle s'assit en souriant sur mon lit, et je m'y étendis à ses côtés, comme ma propre statue sur mon tombeau. » Et il s'écrie : « Voilà le bonheur de l'homme ! voilà mon petit paradis ! c'est une fille des rues. Ma maîtresse ne vaut pas mieux. Voilà ce qu'on trouve au fond du verre où on a bu le nectar des dieux ! voilà le cadavre de l'amour ! »

C'était alors le temps de sa jeunesse dorée, car les désordres de sa vie n'empêchaient nullement les sentiments, et il menait parfaitement de front son commerce avec les filles et son amour vrai et sincère pour quelque belle amie qui possédait son cœur.

Au fond, il adorait la femme, la vraie femme, et lorsqu'il s'était laissé aller aux entraînements de sa nature, lorsqu'il avait demandé aux professionnelles la satisfaction dont il avait besoin, il éprouvait un véritable dégoût, qui devait s'accroître par la suite et, dans la dernière partie de sa vie, l'entraîner à des actes de violence dont on a perpétué le souvenir.

Il disait, par exemple, dans une lettre écrite après ses malheurs avec Georges Sand : « Aujourd'hui, si les sens me conduisaient chez une fille, il me semble qu'au moment de la crise je l'étranglerais. »

Il y retourna cependant fréquemment chez des filles ; il y retourna presque jusqu'à la fin de ses jours, et nous savons que, charmant, aimable, gai, spirituel, avant la possession, il prenait aussitôt après des accès de rage folle, saisissant la femme par les épaules, la jetant dehors et lui envoyant dans l'escalier tous les objets qui lui tombaient sous la main.

Il semblerait qu'en présence d'un pareil excité il eût été prudent de cacher les jeunes filles et les personnes en général dont on voulait préserver la vertu. Les ennemis de Musset l'ont prétendu, et rien de plus faux n'a jamais été dit sur le compte du poète. Il avait bien fait dire à Salvati : « Toutes les femmes sont faites pour coucher avec les hommes, et ta sœur peut bien coucher avec moi. »

Mais là il faisait parler son personnage avec cette morgue de dandy fanfaron et irrésistible dont il revêtait volontiers le masque à l'âge de 20 ans. Mais en face de la jeune fille, en face de la femme pure, le désir des sens était toujours à la remorque et bien loin en arrière du désir psychique. Son besoin d'amour idéal se faisait jour dans ce qu'il avait de plus noble et de plus élevé; il savait alors se modérer avec une fermeté que peu d'hommes auraient connue à sa place.

Jean de Bourgogne, dans son article *Alfred de Musset chez lui*, nous en donne un exemple des plus frappants : « Musset, dit-il, était en villégiature chez des amis de son oncle, M. Desherbiers, et, charmant, charmeur, entouré déjà d'une auréole de renommée, il passait, en vainqueur, laissant tomber de ses lèvres des strophes passionnées, qui caressaient les femmes comme une amoureuse déclaration. Une jeune fille se prit si bien à ce ramage d'oiseau bleu que, éperdue, elle vint un soir dans la chambre de Musset, toute pâle de désir dans sa robe blanche, les lèvres prêtes pour un baiser, et portant dans ses cheveux blonds une rose prête à s'effeuiller. Au lieu d'ouvrir les bras, le poète tomba à genoux. Il admira les beaux cheveux, mais ne les dénoua pas; il respira la rose, mais n'en arracha pas les pétales parfumées; et, serrant les mains de l'imprudente, il lui parla longtemps tout bas, s'adressant à son âme, sans vouloir prendre son corps. Pendant huit nuits, elle revint; pendant huit nuits, il eut le courage de résister, estimant que profiter de semblable affolement serait une vilénie déshonorante pour lui; et, comme épigraphe, il écrivit : « Suzon » sur cette tendresse moribonde sans avoir vécu.

Par contre, lorsqu'Alfred de Musset avait une maîtresse qu'il aimait, il la voulait corps et âme, et y mettait une fougue et un emportement d'une telle violence, d'une passion si exaltée que la lassitude venait de bonne heure et faisait de lui un assez médiocre et assez peu fidèle amant.

En résumé, au point de vue génital proprement dit, Alfred de Musset était un excité par crises, capable d'ailleurs de

dominer jusqu'à un certain point les entraînements de son tempérament.

Dans toute sa vie, c'est tout de même le sentiment de l'amour qui a dominé. Quoiqu'il en ait médité souvent, aux heures noires de sa vie, il a cru à l'amour plus que quiconque, et c'est à sa poursuite qu'il a passé son existence. Bien jeune encore, il avait prévu la chute de son *Don Juan*, c'est-à-dire de lui-même, mais rien ne l'avait arrêté et il était vraiment sincère quand il disait, à la fin de la *Nuit d'août* :

J'aime et pour un baiser je donne mon génie,
Et je veux répéter et raconter sans cesse
Qu'après avoir juré de vivre sans maîtresse
Je fais serment de vivre et de mourir d'amour.

S'il n'avait pas, à proprement parler, d'anomalie de l'instinct sexuel, Alfred de Musset avait du moins une anomalie, une perversion même du sentiment de l'amour. C'était un passiviste et en même temps un sadique moral, qui demandait à l'amour des émotions violentes et de la douleur, et se plaisait en même temps à faire souffrir moralement celles qu'il aimait. Il fallait que ses maîtresses fussent tout à la fois pour lui : maîtresses d'abord, sœurs, femmes, confidentes, gardes-malades, amies, compagnes de plaisirs. C'était pour elles un rôle difficile : elles ne pouvaient s'accommoder successivement à des genres aussi divers, et la bonne entente ne pouvait durer bien longtemps. Et pourtant il était capable des plus grands attachements. Son amour pour George Sand fut un amour affolé dont il devait garder toute sa vie une empreinte ineffaçable. Toutes les nobles sympathies l'avaient attiré vers cette femme, et lorsqu'il avait vu qu'un abîme les séparait, volontairement il avait changé son amour en amitié afin de continuer quand même à voir son ancienne maîtresse, afin de ne pas la perdre tout entière, comme si malgré tout une force invincible l'eût encore attiré vers elle.

Longtemps après, il pensait encore à sa grande passion. Quand les vapeurs de l'alcool le détachaient des occupations de l'heure présente, on l'entendait prononcer fréquemment ce seul mot « elle », et ses yeux fixement regardaient devant lui « comme pour chercher dans la fumée des cigares qu'il avait constamment aux lèvres les visions de l'époque déjà lointaine, où ils étaient les amants de Venise » (Odinot).

II

Nous n'allons pas recommencer une fois de plus l'histoire de Musset et de George Sand. Elle a été racontée de toutes les façons, en essayant souvent de rendre l'un ou l'autre des personnages plus sympathiques, selon que l'on défendait l'une ou l'autre cause. Les trois grandes versions sont *Elle et Lui* ⁽¹⁾, *Lui et Elle* et *Lui*.

Aucune de ces versions ne contient toute la vérité. On a publié maints ouvrages dont on trouvera la liste à la fin de celui-ci. Le plus intéressant, celui qui nous montre le mieux quels ont été les rapports entre les deux amants, est sans contester le livre de M. Charles Maurras, mais il ne nous parle que du drame de Venise.

Pour nous, nous relèverons surtout ce qui pourra nous intéresser au point de vue médico-psychologique. Nous verrons ensuite rapidement ce que furent les autres femmes qui eurent des rapports avec notre poète.

*
**

En mai 1833, M. Buloz avait invité Alfred de Musset à un dîner qu'il offrait au rédacteurs de la *Revue des Deux-Mondes*. C'est à ce dîner que le poète se rencontra pour la

(1) *Elle et lui*, dit Léon Séché, parut d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes* des 15 janvier, 1^{er} et 15 février et 1^{er} mars 1839, et la même année, chez Hachette, en un vol. in-12, de 311 pages, imprimé chez Lahure.

Voici la clef du roman, qui contient très peu de personnages :

Mlle Thérèse Jacques	George SAND.
Laurent de Fauvel	Alfred DE MUSSET.
Dick Palmer	PAGELLO.
M. de Verac	Alfred TATTET.
Le comte de D.....	Le baron DUEVANT.

première fois avec la femme qui devait lui inspirer la passion violente qui brisa sa vie, et dont les échos ont retenti dans toutes ses œuvres : George Sand. Musset ne connaissait pas la romancière. Jusqu'alors, il n'en avait dit que du mal, trouvant que les rôles d'homme, dans l'œuvre de la jeune femme, étaient bien faits pour rabaisser aux yeux du monde les représentants du sexe fort, et bien souvent il avait dit que George Sand n'avait sans doute jamais rencontré un homme « comme il faut ».

Alfred de Musset, sans l'avoir jamais vue, était bien renseigné sur le compte de l'auteur d'*Indiana*. Il savait que Mme Dudevant avait abandonné son brave homme de mari pour partir avec son jeune amant Jules Sandeau; qu'installés à Paris, ils n'avaient pu s'entendre bien longtemps, et qu'après avoir désespéré, démoralisé, déshonoré même, le pauvre Sandeau, la romancière avait repris sa liberté, se laissant aller à tous les entraînements de son instinct, changeant d'amant dès qu'elle commençait à s'en lasser, exploitant, dans le sens de ses études psychologiques, les amours qu'elle savait si bien provoquer, les étudiant pour s'en servir au cours de ses créations littéraires, et désolant la vie de tous ceux qui avaient le malheur de l'aimer. Une espèce d'Antinéa en somme.

« Cette femme, disait d'elle Jules Sandeau, est comme un cimetière. A chaque pas, sous chaque pierre, on trouve la croix d'un de ses amants. »

Elle en avait eu beaucoup, en effet; elle avait même causé le malheur de tous ceux qui l'avaient vraiment aimée. Pour mieux comprendre, au point de vue médical, le vrai caractère de George Sand, pour mieux faire saisir les points qui, chez elle, devaient être totalement incompatibles avec ce que nous savons d'Alfred de Musset, nous allons résumer l'appréciation qu'en a donné le docteur Michaut, dans la *Chronique médicale* du docteur Cabanès (juillet 1904) : « George Sand était une perversité sexuelle, sans cesse à la poursuite du plaisir et ne le trouvant chez aucun de ses amants. Débau-

chée frigide, amoureuse anaphrodisiaque, elle était de cette catégorie de bas bleus qui ne connaîtraient pas la volupté de la plume s'ils pouvaient goûter celle de la chair. Faute d'amour physique, de pareilles femmes se réfugient dans l'exaltation de la production intellectuelle, elles ne peuvent être amantes que dans leurs livres, et, mises au pied du mur, elles ne donnent rien de ce qu'elles promettaient. »

George Sand, incapable de ressentir ce qu'elle décrivait si bien, sans cesse à la recherche d'une satisfaction que lui refusait la nature, aurait sans doute voulu comme amant un homme puissant, un mâle vigoureux et irrésistible, qui, lui en imposant, la violentant même, l'aurait anéantie et assouvie par la même occasion. Mais elle était trop masculine, trop autoritaire. C'est elle qui asservissait l'homme et l'éloignait ainsi de l'idéal qu'elle s'en était fait. Une fois l'homme asservi, elle se prenait à le mépriser et l'abandonnait, sans s'inquiéter de la passion qu'elle avait allumée en lui. Sans pudeur aucune, changeant de chemise devant un homme qu'elle voyait pour la première fois. Sans cœur, au point de se faire voir au théâtre le jour de la mort d'un de ses amants; rôdant partout, grâce au costume masculin qu'elle portait habituellement, « elle avait dans l'intimité des allures de fille et un langage de grisette ». Bref, avec sa manie de faire sur ses amants des études de psychologie expérimentale, de vouloir réglementer leur amour, elle devait être « la plus irritante, la plus insaisissable, la plus énervante des maîtresses ». Si on lui oppose Musset, qui devait être après tout le plus insupportable des amants avec ses emportements de jalousie, son tempérament de « prince phosphore » excité par crises, son inégalité d'humeur, sa recherche du maximum de passion et d'impressions, on se rend compte de l'incompatibilité qui existait entre eux et devait faire naître des chocs violents, « résultant, d'après le docteur Michault, d'une anaphrodisie heurtant une névrose épileptiforme ». Pourtant, au retour de son dîner chez Buloz, Musset était enthousiasmé; il s'était attendu à trouver une sorte de lut-

teuse puissante, prête à faire le coup de poing pour la défense de ses idées, et il s'était trouvé en présence d'une petite femme brune, au teint olivâtre, aux grands yeux noirs impénétrables et impressionnants. Le charme de la conversation de George Sand ne l'avait pas moins enthousiasmé; et, grisé de l'atmosphère dangereuse qui semblait entourer cette femme, il s'était promis de l'aller visiter bientôt à son domicile. Pour bien se rendre compte de ce que fut leur liaison, il faudrait lire *les Amants de Venise* et *Une Histoire d'amour*. On y trouverait dépeintes toutes les phases par lesquelles passèrent ces deux natures, si peu faites pour se concilier.

Ils s'étaient connus dans le courant de mai. A la fin de juin, leur liaison était publique. George Sand jouait « à la maman avec qui l'on couche », et Musset, bon enfant, faisait le gentil garçon, tout heureux des prémices de cet amour, et ne songeant pas à réagir contre cet état de choses, qui devait l'enivrer jusqu'au jour où viendrait la première lassitude. Elle devait arriver bien vite : pendant le séjour qu'ils firent en octobre à Fontainebleau, dans une auberge au bord de la forêt, Musset, forcé de changer ses habitudes, obligé de boire en cachette, reprit son inégalité d'humeur, ce qui lui attira de nombreux discours de la part de sa maîtresse. Musset prenait mal les reproches. Par contre, les jours où il se sentait en veine de rire, il le faisait aux dépens de George Sand, la persiflant outre mesure, la caricaturant sous toutes les formes, et, lorsqu'il la représentait en amazone, n'oubliant jamais la grosse croupe de son amie. George Sand était horriblement froissée de ces procédés. « Bourrée de romantisme », elle considérait qu'elle avait fait à Musset un grand honneur en se donnant à lui, et « elle eût exigé en échange qu'il restât toujours son amant passionné et reconnaissant ». Les deux amants se boudaient donc parfois des journées entières, pour revenir ensuite l'un à l'autre dans un élan de passion amoureuse. Un autre jour Musset vexait sa maîtresse pendant une promenade aux roches de Franchard, dans la forêt de Fontainebleau. Il lui racontait qu'autrefois il

était déjà venu à cette même place avec une autre amie, et George Sand, qui voulait que devant elle s'éclipsât tout souvenir des amours antérieures de son poète, se formalisait au point de refuser de chanter afin de réveiller l'écho célèbre que les rochers de l'endroit se renvoient tour à tour de si remarquable façon. Musset, sentant que sa mauvaise disposition d'esprit lui avait fait commettre une faute de bon goût, mais trop orgueilleux pour en demander pardon, s'éloigna et descendit dans le fond d'un ravin. C'est là qu'il fut l'objet d'une hallucination effrayante. L'écho lui sembla chanter tout seul un refrain obscène, et un homme qu'il reconnut être sa propre image s'offrit soudain à ses yeux. C'était bien lui-même, mais vieilli de vingt ans, ivre, hébété. Musset poussa un cri de terreur, et George Sand, accourue auprès de lui, fit son possible pour le calmer. Ils se mirent alors à se disputer, et lorsqu'au petit jour ils rentrèrent chez eux ils étaient fort mécontents l'un de l'autre. Les crises de mélancolie reprirent de plus belle. Musset, sentant déjà se calmer son amour pour George Sand, se désolait de ne pas avoir trouvé chez elle la femme qu'il avait rêvée. Il souffrait de la désillusion qu'une si courte intimité avait suffi à faire naître. Et c'était pour lui une bien grande douleur de songer que l'amour idéal, auquel il avait espéré consacrer sa vie, n'existait pas sur terre. Un malaise pesait donc sur le couple amoureux. Ni l'un ni l'autre n'avait trouvé chez son partenaire ce qu'il avait compté. Musset se sentait affaibli, de violentes crises de gastralgie le prenaient fréquemment et duraient plusieurs jours; enfin, des hallucinations, plus fréquentes que jamais, l'irritaient et l'inquiétaient. George Sand, elle aussi, se sentait mal à l'aise. Un besoin de fuir ces lieux les étreignait tous les deux, et ils se mirent à reparler d'un projet qu'ils avaient fait autrefois, celui de partir ensemble pour l'Italie. Après bien des démarches, après les supplications réitérées d'Alfred, puis de George Sand, auprès de Mme de Musset, celle-ci finit par autoriser son fils à effectuer ce voyage, et, le 12 décem-

bre 1833, les deux amants se mettaient en route pour l'Italie.

A Gênes, George Sand prit la fièvre paludéenne et dut s'aliter à son arrivée à Venise. Sa fièvre torpide, d'ailleurs, lui donnait une espèce de lassitude, qui n'était pas sans énerver Musset, et celui-ci ne se lassait pas de répéter que c'est une chose fort ennuyeuse qu'une femme malade. George Sand, choquée par la conduite de son amant, s'aperçut bientôt de son penchant pour la boisson; elle apprit la conduite de Musset, qui ne s'était pas fait faute de courir les tavernes de Venise et d'y courtiser les belles filles de Murano.

Tout tendait à l'éloigner maintenant de son poète; elle ne l'aimait plus et se trouvait sur le point de rompre avec lui quand ce dernier tomba malade. Il fut pris subitement d'une fièvre très violente, accompagnée d'hallucinations et de terreurs. George Sand écrivit aussitôt au jeune docteur Pagello, qui l'avait soignée déjà quelque temps avant pour une migraine, et l'appela en hâte auprès de Musset.

« C'était, disait-elle dans sa lettre, un poète fort admiré en France, mais l'exaltation du travail de l'esprit, le vin, les fêtes, les femmes, le jeu, l'ont beaucoup fatigué et ont excité ses nerfs; il raisonne comme un enfant, pleure, se plaint d'un mal sans nom et sans cause, dit qu'il est sur le point de mourir ou de devenir fou. Bref, je ne sais si c'est le résultat de la fièvre, de la surexcitation des nerfs ou d'un principe de folie. »

Pagello arriva, examina le malade, ordonna de poser sur sa tête des compresses d'eau glacée et lui fit prendre une potion ainsi formulée :

Eau distillée de laurier-cerise.....	1 once 2 gros.
Laudanum de Sydenham.....	20 gouttes.
Eau de cerise noire.....	15 gouttes.

La maladie dura dix-huit jours. Pendant tout ce temps le patient eut une fièvre intense, des délires, des hallucinations, des crises nerveuses violentes, auxquelles succédait de la léthargie prolongée.

« Par instant, dit Musset lui-même, la voix de mes gardes-malades résonnait dans ma tête avec un bruit insupportable. Je sentais des bouffées de froid monter du fond de mon lit; des vapeurs glacées, comme il en sort d'une cave ou d'un tombeau, me pénétrer jusqu'à la moelle des os; je conçus la pensée d'appeler, mais je ne l'essayai même pas, tant il y avait loin du siège de ma pensée aux organes qui auraient pu l'exprimer. »

Il fut soigné pendant toute la période aiguë de sa maladie avec un dévouement sans borne par George Sand et Pagello. George Sand, garde-malade très sûre, prête à tous les sacrifices, n'aimait malheureusement plus Musset; elle le soigna comme le meilleur des amis; elle le trompa, par contre, avec la désinvolture qui lui était coutumière en pareille occasion. Prise sans doute d'une détresse des sens en face de Musset malade, elle fit les premières avances à Pagello lui-même.

Les détails de cette triste aventure sont racontés tout au long par Clouard et par Mariéton. George Sand brisa tour à tour tous les scrupules du docteur, qui avait résisté longtemps, refusant de tromper la confiance de son client.

Le diagnostic du mal, discuté au chevet du malade par Pagello et un autre confrère, avait été posé, et les deux médecins avaient conclu à une dothiénthérie. Longtemps le diagnostic fut admis sans contestations, et le docteur Cabanès lui-même, dans son ouvrage intitulé : *Le Cabinet secret de l'histoire*, se rangeait encore, il y a quelque vingt ans, à l'avis des deux médecins vénitiens.

C'est le docteur Delpéuch qui, le premier, conclut à une fièvre palustre à forme pernicieuse. Tout d'abord, la maladie a été de trop courte durée pour qu'on puisse admettre une typhoïde. Elle s'est caractérisée simplement par une fièvre continue et des délires avec hallucinations, sans autre symptôme caractéristique. Or, dans ces régions, on voit chaque jour des fièvres paludéennes revêtir cette forme et entraîner souvent des erreurs de diagnostic. D'autre part, le paludisme est très répandu dans toute cette région de l'Italie; à Venise

même, il sévit à l'état endémique, constituant un grave danger pour les étrangers qui arrivent dans le pays.

Le manque des signes habituels de la typhoïde peut faire penser que la maladie de Musset fut un accès pernicieux de malaria.

Pendant sa convalescence, Musset s'échappa fréquemment, et, sous prétexte de se promener en gondole, reprit ses mauvaises habitudes. Il buvait outre mesure du vin de Chypre et rentrait à son hôtel malade, délirant, et en proie à toutes sortes d'hallucinations.

Enfin, Musset, persuadé qu'il était seul coupable et responsable de tout ce qui avait eu lieu, se décida enfin à quitter Venise et à laisser George Sand et Pagello jouir seuls de leur bonheur. Jusqu'au dernier moment, George Sand traita le poète en bon camarade. Comme elle exprimait même des craintes pour les fatigues du voyage, Pagello fut obligé de lui affirmer que du côté de la poitrine, Musset n'avait aucune lésion qui puisse s'envenimer.

Musset rentra à Paris le 12 avril. Il était brisé. Il s'enferma dans sa chambre, sentant un affreux vide se faire en lui. Malade encore, il éprouvait chaque soir un nouvel accès de fièvre, qu'il cachait soigneusement pour ne pas inquiéter sa mère. Cependant, sa douleur devait se calmer peu à peu. Dès qu'il le put, il écrivit à George Sand de nouvelles lettres passionnées; il en reçut d'elle qui trahissaient peut-être un reste d'amour.

La grande phase de cette passion était terminée. Musset continuera à souffrir par crises en pensant à cet amour passé. Quant à George Sand, elle ne l'aima plus.

« Je pardonnerais tout, dit-elle, à mes amis, mais l'amour, pour moi, c'est un culte. Quand j'ai dit que je n'aime plus, c'est fini. »

Musset devait avoir encore bien des réveils dans sa vie, bien souvent encore il devait aimer; mais son aventure avec George Sand lui avait porté un coup terrible, il devait en garder un éternel dégoût, un manque de foi absolu dans ses

anciennes croyances et dans l'amour. Avec les femmes qu'il devait fréquenter dans la suite il devait conserver toujours cette sorte de défiance et cette jalousie que le souvenir de ses souffrances passées contribuait à entretenir chez lui.

Nous ne rappellerons pas toutes les aventures amoureuses auxquelles fut mêlé le poète pendant la période qui suivit son histoire avec George Sand. Livré à la débauche, il régla mal sa vie, se laissant aller, et ne résistant à aucun des entraînements de son imagination et de sa nature. Débauché par moment, dégoûté aussitôt de la débauche, il s'amusait de sa souffrance, la caressait et la conservait toujours aussi vivace.

En 1836, son amour pour la Malibran faillit le détourner de son genre de vie. Cette grande artiste mourut prématurément, et Musset, qui n'avait jamais été son amant, pleura de vraies larmes sur sa tombe.

Bientôt Rachel devint sa maîtresse; elle chercha à l'entraîner vers le théâtre tragique, mais n'y réussit que médiocrement. Puis ce fut au tour de la princesse Belgiojoso de lui inspirer une passion violente. Mais cette femme, qui « exigeait toutes les adorations sans s'animer jamais », affola le poète de ses provocations hardies, le tint en haleine d'une façon constante, mais refusa la moindre faveur. Un jour qu'il la poursuivait dans le parc de Versailles pour lui prendre un baiser, il tomba si malencontreusement qu'il se fit une entorse et resta l'hôte forcé de la princesse pendant plusieurs jours. Pendant ce temps, sa jalousie fut tellement mise à l'épreuve que Musset quitta la maison à peine guéri, bien décidé à n'y revenir jamais.

Toutes ses peines nous ont été racontées par Mme Jaubert, sa *marraine* et sa confidente. Il la tenait au courant de toutes ses impressions, et il en reste une correspondance volumineuse et bien instructive. Toute cette période de sa vie nous est en effet parfaitement connue. Une foule d'écrivains nous l'ont racontée, et nous croyons inutile de l'exposer en détail. Nous renvoyons encore le lecteur à la bibliographie.

En 1843, Mme Allan-Despréaux, qui avait révélé aux Parisiens les beautés de son théâtre, était devenue sa maîtresse; les deux amants étaient allés cacher leur bonheur à Ville-d'Avray. Il y eut d'abord bien des tiraillements : Mme Allan voulait s'attacher Musset afin de le forcer à écrire, mais dès qu'elle le contrariait, il se mettait à boire, et l'artiste, pour le retenir, devait passer par tous ses caprices. Cette idylle fut, comme toutes les autres, marquée de scènes de jalousie terribles, à la suite desquelles le poète partait parfois pour plusieurs jours.

Mme Allan le traitait comme un enfant malade : « Il y a en lui deux hommes, disait-elle, l'un que j'adorerais s'il était toujours le même, l'autre que je n'aime guère; il a encore des idées en tête, et de bonnes et jolies, il a encore de l'enthousiasme et de l'émotion. »

Quand elle cherchait à rompre, c'étaient des crises, des délires, des hallucinations, et Mme Allan disait : « Je le fuis lorsqu'il me rend malheureuse, mais je ne puis m'empêcher de lui revenir quand je le vois triste et malheureux. »

La nature tourmentée de Musset ne pouvait s'accommoder du simple bonheur que donne une affection sincère, et il était des jours où il ne ménageait en aucune façon la sensibilité de sa maîtresse, la pourchassant de ses sarcasmes pour s'en repentir d'ailleurs amèrement ensuite. Leur amour dura jusqu'en 1851 et se termina sans secousse. Cela avait été le dernier grand amour de Musset, « son dernier caprice », comme dit Léon Séché.

Un dernier enthousiasme avec Mme Ristori (1854), une grande amitié pour Augustine Brohan — amitié qui valait, disait-il, bien des amours — et Louise Colet, la femme qui décrochait des prix à l'Académie française et qui était aussi acariâtre que la femme de Socrate. Je vous laisse à penser le ménage qu'elles durent faire avec notre poète. Cela ne dura heureusement pas très longtemps.

Voilà, en résumé, les femmes et genres d'amour parmi lesquels navigua l'âme toujours désespérée de notre poète.

Malgré son caractère un peu spécial et son humeur pas très commode, il n'eut pas toujours les torts de son côté. A bien examiner ses partenaires importantes, nous ne trouvons que Mme Allan-Despréaux qui ait été une femme digne d'admiration. Les autres avaient beaucoup plus de défauts que de qualités. Ce sera une excuse de plus à l'actif d'Alfred de Musset.

IV

La débauche. Le milieu. Une polémique.

SOMMAIRE : I. — Le boulevard de Gand. — La jeunesse dorée de 1830. — Les cafés. — Le Café Anglais. — Le Café de Paris. — Le Café Douix. — Torton.

II. — A propos d'un article de Jules Janin. — Le drame *l'Irresse*, de d'Alton Shée. — Correspondance échangée entre ce dernier et Paul de Musset. — Analyse de la pièce. — Circonstances qui empêchèrent la pièce d'être jouée.

I

Quel était donc ce boulevard de Gand qui vit défilier toute cette jeunesse dorée? Musset nous en a laissé une description magnifique, que Mme Lardin de Musset a communiquée à Léon Séché.

« L'espace compris entre la rue Grande-Batelière et celle de la Chaussée-d'Antin, n'a pas, comme vous savez, Madame, plus d'une portée de fusil de long. C'est un lieu plein de boue en hiver et de poussière en été. Quelques marronniers qui y donnaient de l'ombre ont été abattus à l'époque des barricades. Il n'y reste pour ornement que cinq ou six arbrisseaux et autant de lanternes. D'ailleurs, rien qui mérite l'attention, et il n'existe aucune raison de s'asseoir là plutôt qu'à toute autre place du boulevard, qui est aussi long que Paris.

» Ce petit espace, souillé de poussière et de boue, est cependant un des lieux les plus agréables qui soient au monde. C'est un des points rares sur la terre où le plaisir est concentré. Le Parisien y vit, le provincial y accourt; l'étranger qui y passe s'en souvient comme de la rue de Tolède à Naples, comme autrefois de la Piazzetta à Venise. Restaurants, cafés, théâtres, bains, maisons de jeu, tout s'y presse; on a cent pas à faire : l'univers est là. De l'autre côté du ruisseau, ce sont les Grandes Indes.

» Vous ignorez sûrement, Madame, les mœurs de ce pays étrange qu'on a nommé boulevard de Gand. Il ne commence

guère à remuer qu'à midi. Les garçons de café servent dédaigneusement quiconque déjeune avant cette heure. C'est alors qu'arrivent les dandys; ils entrent à *Tortoni* par la porte de derrière, attendu que le perron est envahi par les barbares, c'est-à-dire les gens de la Bourse. Le monde dandy, rasé et coiffé, déjeune jusqu'à 2 heures, à grand bruit; puis s'envole en bottes vernies. Ce qu'il fait de sa journée est impénétrable : c'est une partie de cartes, un assaut d'armes, mais rien n'en transpire au dehors, et je ne vous le confie qu'en secret... A 5 heures, changement complet : tout se vide et reste désert jusqu'à 6 heures. Les habitués de chaque restaurant paraissent peu à peu et se dissipent vers leurs *mondes planétaires*. Le rentier retiré, amplement vêtu, s'achemine vers le *Café Anglais* avec son billet de stalle dans sa poche; le courtier bien brossé, le demi-fashionable vont s'attabler chez Hardy; de quelques lourdes voitures de remise débarquent de longues familles anglaises, qui entrent au *Café de Paris*, sur la foi d'une mode oubliée; les cabinets du *Café Doux* voient arriver deux ou trois parties fines, visages joyeux, mais inconnus. Devant le Club de l'Union, illuminé, les équipages s'arrêtent; les dandys sautillent çà et là avant d'entrer au *Jockey*. A 7 heures, nouveau désert. Quelques journalistes prennent le café pendant que tout le monde dîne. A 8 h. 30, fumée générale; cent estomacs digèrent, cent cigares brûlent; les voitures roulent, les bottes craquent, les cannes reluisent, les chevaux caracolent... Le monde dandy s'envole de nouveau. Ces messieurs vont au théâtre et ces dames pirouettent. La compagnie devient tout à fait mauvaise. On entend dans la solitude le crieur du journal du soir. A 11 h. 30, les spectacles se vident; on se casse le cou chez *Tortoni* pour prendre une glace avant de s'aller coucher. Il s'en avale mille dans une soirée d'été. A minuit, un dandy égaré reparait un instant; il est brisé de sa journée; il se jette sur une chaise, étend son pied sur une autre, avale un verre de limonade en bâillant, tape sur une épaule quelconque en manière d'adieu et s'éclipse. Tout s'éteint. On se sépare en fumant au clair

de lune. Une heure après, pas une âme ne bouge; et trois ou quatre fiacres patients attendent seuls devant le *Café Anglais* des soupeurs attardés qui n'en sortiront qu'au jour. »

Voilà ce qu'était le boulevard de Gand lorsqu'il était le rendez-vous de tout le monde élégant de Paris.

Léon Séché, qui a recueilli une profusion de détails là-dessus, complète la description de Musset par des renseignements précieux sur la vie que ce dernier y menait avec ses camarades. Il écrit notamment : « Le *Café de Paris* devint le quartier général des lions, des cocodés et des viveurs. Il était situé au coin de la rue Taitbout, auprès de *Tortoni*, qu'il rappelait avec son perron à trois ou quatre marches, et des cafés *Riche* et *Hardi*, dont la clientèle bigarrée se mêlait à la sienne, sur le trottoir, après dîner. Le *Café de Paris* occupait toute la maison. Au rez-de-chaussée était le café proprement dit, lequel ne désemplassait guère, de midi à minuit. Le premier étage et le second étaient réservés au restaurant, qui jouissait d'une grande réputation. On disait qu'il fallait être riche pour dîner au *Café Hardi*, et *hardi* pour dîner au *Café Riche*. Pour dîner au *Café de Paris*, il fallait surtout avoir une belle et fine fourchette. Ce restaurant avait fini par enlever aux *Frères Provençaux* et au *Rocher de Cancale* leurs meilleurs cuisiniers et leurs meilleurs clients. On y venait des quatre coins de Paris pour manger d'un plat qui n'a pourtant rien d'extraordinaire en apparence, mais qu'on préparait là comme nulle part. Saluez le *veau à la casserole*! Alexandre Dumas s'en léchait littéralement les doigts, et Musset, qui faisait la navette entre *Tortoni* et le *Café Riche*, en mangeait deux et trois fois par semaine. Mais la clientèle sérieuse du *Café de Paris* était composée d'habitues de marque qui avaient en tout temps leur table retenue. Il y avait la table du docteur Véron, du marquis du Hallays, de lord Seymour, du prince de la Moscowa, que les cuisiniers soignaient tout particulièrement, et le sommelier aussi. Le docteur Véron, qui dirigeait alors le *Constitutionnel*, dînait ordinairement en compagnie de journalistes et d'hommes de lettres, ses

fournisseurs. Plus d'une fois, Musset rencontra à sa table le romancier du *Juif errant*, qui lui aurait rendu des points sous le rapport de l'élégance et des bonnes fortunes. Eugène Sue avait même cette supériorité sur Musset qu'il faisait partie du Jockey-Club, où le poète avait été blackboulé, sous prétexte qu'il ne montait pas à cheval dans le style anglais adopté par ce cercle. Cependant, Musset n'en était pas jaloux : il recevait tant de compensations par ailleurs ! Quand il faisait son entrée au *Café de Paris* dans la tenue de soirée des dandys : habit vert bronze à boutons de métal, gilet de soie brune, sur lequel flottait une chaîne d'or, pantalon nankin, gants blancs et bottes vernies, chapeau sur l'oreille et badine à la main, il faisait sensation, et de tous les coins de la salle les bras se tendaient vers lui. C'était Alfred Tattet, le Desgenais de la bande; Belgiojoso, qu'on n'appelait jamais que « Beau et Joyeux »; Roger de Beauvoir, que Tattet avait surnommé Roger de Belveder et qui émerveillait tout le monde par son faste et ses bons mots; c'était d'Alton-Shée, qui laissait au vestiaire son habit et sa dignité de pair de France; Guttinguer, l'aîné et le plus jeune de tous; Etienne Becquet, « le plus aimable, le plus instruit, le plus intelligent des habitués de l'ivresse »; Malitourne, « rival de Becquet pour l'esprit et la mémoire, sachant moins les livres et mieux les hommes »; Mazères, « moins amusant que ses comédies »; Alfred de Belmont, « qui aurait été la fleur du faubourg Saint-Germain s'il n'avait préféré la vie hors du monde. » (1).

Chenavard, le peintre, surnommé Knyff ou Knaff, je ne sais pourquoi, Alfred et Hippolyte Monelmann, Henri Ternaux, Achille Bouchet, Alfred Arago, Félix Arvers, tous ceux-là étaient aussi de la bande.

Ainsi, le soir, sur le coup de minuit, quand tout ce monde de viveurs levait le siège au *Café de Paris*, il ne faudrait pas croire que c'était pour s'aller coucher, comme les bons bourgeois du Marais. Ah ! mais non. A ce moment psychologique.

(1) Mémoires de d'Alton-Shée, t. I, p. 68.

on était sûr d'entendre dans le brouhaha la voix de Tattet ou celle de Guttinguer. Le premier disait : « Qui vient souper rue Grande-Batelière ou à Bury ? » Le second : « Qui m'accompagne aux Lilas ou à la Terrasse ? » Cela dépendait du temps et de la saison. Alors, pendant que les autres dandys sautaient dans les fiacres qui stationnaient devant la porte et se faisaient conduire à Enghien ou Morfontaine, Alfred de Musset, Roger de Beauvoir, Belgiojoso, d'Alton-Shée, Chaudesaigues, Arvers, etc., emboîtaient le pas à Tattet ou à Guttinguer et filaient avec eux, qui sur Bury, qui sur Saint-Germain. Disons tout de suite que Bury trouvait généralement plus d'amateurs que la Terrasse, parce que chez Tattet on pouvait emmener des filles, tandis que chez Guttinguer, quoique la dame du logis ne fût pas bégueule, il fallait se contenter d'en parler et d'en rire. Mais avant de monter en voiture, Musset avait bien soin de s'approvisionner de cigares au bureau de tabac qui faisait le coin de la rue Laffitte, « *histoire d'échanger un dernier regard avec la demoiselle du comptoir, jolie blonde aux yeux provocants.* » (2).

(2) Léon Séché, *Alfred de Musset*, p. 126, t. II.

II

En dehors des témoignages que je puis citer le long de cet ouvrage (qui ne sont rien auprès de ceux que l'on rencontre dans les écrits des contemporains d'Alfred de Musset : Sainte-Beuve, Alfred Tattet, George Sand, Buloz, etc.), il est un incident très intéressant que cite Léon Séché⁽³⁾ dans son livre sur Musset et qui, en lui seul, contient la plus grande preuve que l'on puisse citer sur l'alcoolisme de notre poète.

Le 4 septembre 1865, Jules Janin écrivait dans le feuilleton dramatique des *Débats* :

« ... M. d'Alton-Shée est un de ceux qu'on ne fait pas attendre. Il a fait ses preuves éloquentes à la tribune de l'ancienne pairie, et depuis qu'il s'est élevé à la très rare dignité de simple écrivain, il a très bien démontré qu'il savait écrire une comédie. Une première fois, quand il a vu le comité de lecture hésiter sur son œuvre, il l'a reprise; il l'a publiée, et, le succès l'encourageant, il a rêvé tout de suite après sa première comédie un drame étrange, intitulé : *L'Ivresse*. Or, cette fois, l'homme, ivre en effet, appartenait, non pas à ces pauvres diables sans vices ni vertus que le cabaret convoie à ses joies relatives, mais c'était un homme éloquent, superbe, irritable, à qui rien n'a manqué pour être un grand poète, un grand orateur, rien que le respect de soi-même et la force de résister au penchant qui devait le mettre au niveau des plus tristes intelligences. L'ivresse, étudiée à ce point de

(3) Je citerai aussi les commentaires de Léon Séché, qui expose très bien cet incident.

vue, appelait une comédie en grandes leçons féconde, et si nous avons quelque aptitude à bien juger d'une pareille tentative, il nous semblait que M. d'Alton-Shée avait fait une très belle œuvre. Autant il se montrait indulgent et facile à l'ivresse du peuple, *qui est la bonne*, au dire de Beaumarchais, autant il était inflexible et sans pitié pour ces abandonnés d'eux-mêmes, qui sacrifient à cet absurde et lâche plaisir leur bonne renommée, leur fortune et toute espérance ici-bas. Ce héros, tout nouveau dans la comédie, attirait à son vice la piété, la curiosité, l'intérêt même, et le comité de lecture en avait si bonne opinion qu'il s'en est fallu d'une demi-voix pour que la pièce du comte d'Alton-Shée obtint les honneurs de la représentation publique... »

C'est par cet article de Jules Janin que Paul de Musset apprit l'existence de *l'Ivresse* et l'échec relatif que d'Alton-Shée venait d'essuyer devant le comité de lecture de la Comédie-Française. Je ne sais pas quelle fut sa première impression, mais je m'en doute. Il s'étonna d'abord, non sans raison, que, liés comme ils l'étaient ensemble, d'Alton ne lui eût pas dit un mot de sa pièce; ensuite, l'article de Janin, qui avait été brouillé longtemps avec son frère, était rédigé de façon à le désigner clairement à la malignité publique. Il se souvint alors des vers qu'Alfred de Musset avait adressés, certain jour de l'année 1844, à sa marraine :

Qu'un sot me calomnie, il ne m'importe guère.
Que sous le faux semblant d'un intérêt vulgaire,
Ceux mêmes dont hier j'aurai serré la main
Me proclament, ce soir, ivrogne et libertin,
Ils sont moins mes amis que le verre de vin,
Qui pendant un quart d'heure étourdit ma misère.

.....

Et il allait écrire à son cousin quand il reçut une lettre de lui, dans laquelle était raconté *grosso modo* ce qui venait de se passer à la comédie. Mais cette lettre, bien loin de

le rassurer, ne fit qu'augmenter son inquiétude, et il y répondit sur-le-champ dans les termes que voici :

Bourron (Seine-et-Marne), 7 septembre 1865.

MON CHER EDMOND,

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt, ma femme et moi, la relation que vous nous donnez de l'épreuve par laquelle vous venez de passer. Je ne vous gronderai pas de ne pas nous avoir parlé plus tôt de votre travail, vu sa destination, car, en pareille circonstance, j'aurais peut-être agi comme vous. Le terrain des théâtres est tellement plein de trappes (sans compter les ornières) qu'on a raison de ne parler à ses amis des pas qu'on y fait qu'après la dernière entorse.

Maintenant, je vous avouerai que le titre de cette pièce m'a inquiété et que le peu de mots qu'en a dit Janin, qui paraît la connaître, m'a effarouché tout à fait. Si le personnage principal est un poète et un homme heureusement doué, comme le dit le feuilleton, ne craignez-vous pas qu'on ne voie dans le personnage un poète que vous avez connu et aimé ?

Le moindre rapprochement serait signalé avec joie par les critiques du lundi, parmi lesquels se trouvent des anciens ennemis, — Janin lui-même en est un, — et, en outre, quelques flatteurs subalternes d'envieux plus élevés. Ces gens-là seraient heureux de pouvoir rejeter sur l'auteur de la pièce la responsabilité de leurs attaques. Un ami ne voudrait pas faire à la réputation du poète que j'ai déjà défendu le mal que ses ennemis eux-mêmes n'osent pas lui faire. Aussi vous dis-je seulement que je suis effarouché. J'espère que la lecture de votre manuscrit me rassurera.

En attendant, je vous serre la main bien affectueusement..

Tout à vous,

Paul DE MUSSET.

Le meilleur moyen, en effet, de tranquilliser Paul de Musset et de couper court à toutes discussions était de lui

communiquer le manuscrit de *l'Ivresse*; mais d'Alton-Shée, qui, malgré ses protestations, avait de bonnes raisons pour ne pas le communiquer, le garda par devers lui et le remplaça vivement par cette lettre :

Paris, le 8 septembre 1865.

Mon cher ami, rien dans ma pièce ne rappelle *Lui et Elle* ou *Elle et Lui*. A ma connaissance, il n'y a pas un seul événement de la vie de votre frère; quoiqu'il m'eût été plus commode de le supposer poète, j'ai fait de mon héros un romancier paraissant en feuilleton dans *le Journal des Débats*.

J'ai choisi le sujet de *l'Ivresse*, comme vous aviez pris, il y a cinq ans, *le Neveu de Rameau*, parce que la difficulté de transporter à la scène le développement de cette passion lui avait conservé l'attrait de la nouveauté, et aussi parce qu'ayant longtemps pratiqué moi-même je voyageais en pays connu.

Si Janin a eu le premier communication de mon drame, c'est que son autorité me donnait de grandes chances auprès des comédiens.

Caroline m'a lu et m'approuve, mais il ne dépend de personne d'empêcher le public de trouver des analogies.

Ce serait un mal à la fois glorieux et inévitable si la noblesse du langage et l'élévation des sentiments désignaient fatalement Alfred de Musset.

A vous de tout cœur.

Edmond d'ALTON-SHÉE.

De plus en plus piqué et intrigué, Paul de Musset répliqua :

Bourron (Seine-et-Marne), 9 septembre 1865.

MON CHER AMI,

Je n'ai jamais eu la crainte que votre pièce pût avoir le moindre rapport avec *Elle et lui*.

Lorsque j'ai tenté d'arranger pour la scène *le Neveu de Rameau*, je n'ai pas eu la crainte qu'on pût y trouver autre chose qu'une

création de Diderot très connue et un personnage du siècle dernier, par la raison que j'étais bien sûr de mes intentions.

Aujourd'hui, je suis édifié sur les vôtres, puisque vous nommez vous-même la personne que vous souhaiteriez de voir *fatalement désignée* dans votre pièce. Les souhaits de ce genre sont toujours exaucés; il suffit qu'ils existe (*sic*) dans la pensée de l'auteur.

Bien à vous.

Paul DE MUSSET.

A ce coup droit porté d'une main très sûre, que pouvait riposter d'Alton ? Après y avoir réfléchi pendant trois jours, il essaya de le parer par une diversion plus ou moins habile :

Paris, 12 septembre 1865.

Mon cher ami, je vois avec peine que vous répondez à votre pensée, nullement à la mienne; comment pouvez-vous confondre un souhait et une crainte ? Je ne souhaite pas la mort, pourtant je suis certain qu'elle est inévitable : je n'ai jamais souhaité rappeler votre frère; c'est du fond de mes entrailles que j'ai tiré mon héros. Afin d'éviter tout rapprochement, j'ai renoncé à le faire poète; j'ai relu, à Bucarest, tout son théâtre, pour m'assurer qu'il n'y avait pas dans ma pièce une seule image, un seul trait lui appartenant; quand Régnier a porté *l'Ivresse* au Vaudeville, il m'a offert, pour le commencement du cinquième acte, des vers charmants de M. de Banville, je les ai refusés sans hésiter. Autant que vous, je suis sûr de mes intentions; néanmoins, vous écrivant avec la sincérité d'un ami, je convenais dans une dernière lettre que mon sujet renfermait un danger; qu'ayant voulu peindre la lutte chez un homme supérieur entre l'amour et des habitudes d'ivresse, plus je l'aurais ennobli, idéalisé, plus cette portion du public qui a connu l'homme aussi bien que le poète songerait fatalement à Alfred de Musset. Cette crainte devait-elle me faire abandonner mon œuvre ? Je n'en l'ai pas pensé. Au point de vue personnel, je n'ai rien à ajouter. Maintenant permettez-moi d'abor-

der la question qui vous préoccupe, la réputation de votre frère : Vivant, vous lui avez tout sacrifié; mort, vous avez voué un culte à sa mémoire; c'est là un des côtés les plus généreux de votre aimable nature. Mais pouvez-vous raisonnablement espérer, au moyen d'une convention tacite de ses contemporains, effacer le souvenir de ses faiblesses ? Est-ce possible ? est-ce désirable ? Par piété filiale, M. Lucas de Montigny a consacré de longues pages à nous prouver que Mirabeau n'avait jamais été un débauché; qui a-t-il convaincu ? Pour Alfred la postérité a commencé; à mesure que son génie resplendit d'un plus vif éclat, n'est-il pas tout naturel que les taches deviennent plus apparentes ? Pitt, Fox, Sheridan, Byron, restent-ils moins grands pour avoir eu leur part d'humanité ?

Bien à vous.

Edmond d'ALTON-SHÉE.

Je n'ai pas la réponse de Paul de Musset, mais on la devine en lisant la lettre de d'Alton qui la suivit :

16 septembre 1865.

Mon cher ami, je n'ai besoin ni d'amitié ni de parentage pour admirer le génie du poète. Je respecte, j'honore le culte du frère à la gloire de son frère. Mais la meilleure des religions rend intolérant; vous m'écrivez comme à l'un de ces dévots qui serait sur le point d'apostasier. Je dois vous rappeler que je n'appartiens à aucune Eglise. A deux reprises dans votre correspondance vous me parlez de celui que *j'ai aimé*; rien de moins exact. Nous n'avons été, Alfred et moi, que des camarades de plaisir; je ne l'ai peut-être pas vu une fois dans les douze dernières années de sa vie. La raison en est simple : l'amour, même fraternel, est sans calcul et sans mesure, l'amitié vit de réciprocité.

Mais nos relations intimes avec vous, ma sincère tendresse pour la cousine, me permettent d'opposer un calme indulgent aux suppositions passionnées et aux assimilations les moins méritées.

Faut-il le répéter encore : Ma pièce est une étude sur l'ivresse ; en la composant, je n'ai pas songé un instant à votre frère. Plus tard, je ne me suis préoccupé de la question de ressemblance que pour l'éviter. Avant aucune correspondance entre nous, j'étais résolu à user auprès de la critique de l'influence que je puis avoir pour empêcher qu'en cette occasion son nom même ne fût prononcé.

Mais, dites-vous, pouvez-vous m'affirmer que la pièce ne prêtera à aucune allusion ?

Non, sans doute. A votre tour, pouvez-vous me proposer sérieusement de sacrifier dix-huit mois de travail, une pièce reçue, tout l'espoir d'une carrière à l'appréhension qu'un feuilletoniste ne fasse à ce sujet un article désagréable sur votre frère ?

Bien à vous.

Edmond d'ALTON-SHÉE.

Cette fois Paul de Musset parut satisfait. D'aucuns trouveront peut-être qu'il n'était pas difficile. Mais évidemment il avait hâte de mettre fin à une discussion qui tournait à l'aigre, et nous verrons tout à l'heure que le billet suivant ne fut pas son dernier mot :

Bourron, le 17 septembre 1865.

MON CHER AMI,

Je n'ai jamais eu l'idée de vous demander le sacrifice de votre travail et des avantages que vous en espérez. Je me suis borné à vous signaler une éventualité qui serait très pénible pour moi et pour beaucoup de gens.

Vous me dites aujourd'hui que, même avant aucune correspondance entre nous, vous étiez résolu à user de votre influence sur la critique pour empêcher que le nom de mon frère ne fût prononcé en cette occasion. Cette réponse est précisément celle que je souhaitais, et, le sujet de la pièce étant donné, je n'ai jamais eu autre chose à vous demander.

Tout à vous,

Paul DE MUSSET.

Voilà les lettres échangées entre Paul de Musset et d'Alton-Shée. Tous les deux sont d'accord sur le vice d'Alfred. Il n'est jamais question du contraire. Il s'agit uniquement de cacher ce qui n'est que trop vrai.

Je me permettrai d'ailleurs de donner l'analyse de *l'Ivresse*, et vous verrez que les craintes de Paul de Musset étaient assez justifiées.

Cette comédie — demeurée inédite — avait cinq actes. En voici les personnages :

Henri de Saint-Gelais.

Le comte Armand de Nocé.

Le marquis Charles de Chamilly.

Barolles.

M. Mercier, notaire.

Suzanne Mercier, fille de M. Mercier.

Madame Davenay, veuve.

Orsowleff.

Charlotte, servante.

Plusieurs masques et dominos.

Domestiques.

La scène est à Paris.

Le premier acte nous montre Mme Davenay, tout occupée de marier Henri de Saint-Gelais, qui a trente ans et passe pour être son amant. Chamilly, qu'elle entretient de ce projet de mariage, croit d'abord qu'elle travaille pour elle, mais elle le détrompe tout de suite. Saint-Gelais est trop jeune de goûts et d'habitudes, sa gaieté, qui charme tout le monde, se plierait mal au calme de la vie de famille. Elle a donc jeté son dévolu sur une jeune fille « singulière, qui veut à toute force aimer en épousant, mais charmante, spirituelle et riche » par-dessus le marché.

Et cet oiseau rare, c'est Suzanne Mercier. A ce nom, Chamilly tressaille et demande à Mme Davenay ce qui la porte à offrir cette blanche colombe en sacrifice à Saint-

Gelais, dont l'intempérance s'accroît chaque jour. Il est vrai, répond Mme Davenay, que cette intempérance « contraste avec la nature élevée et philosophique de ses travaux, mais elle le rend si amusant qu'on n'a pas le courage de lui conseiller la sobriété. — Soit, riposte Chamilly, mais chacune de ces qualités de garçon est un vice dans un mari, son mépris de l'argent, son désordre, sa passion effrénée du plaisir feraient en peu de temps de Suzanne ruinée une victime misérable si elle s'obstinait à l'aimer, et, dans le cas contraire, quelque chose de pis. »

Un tel langage scandalise Mme Davenay. Est-ce que ce Chamilly serait un rival ? Il en convient. Il aime Suzanne Mercier pour sa beauté, pour sa distinction et aussi pour sa fortune.

« Prenez garde ! lui dit Mme Davenay, Mlle Mercier n'a pas en dot plus de cinq cent mille francs !

— Ce sera alors un mariage d'inclination, répond Chamilly.

— Vous oubliez que Suzanne aime Saint-Gelais.

— Il ne la connaît pas.

— Il a accepté chez moi, ce soir, une première entrevue. Mais Suzanne, depuis un an, vit au milieu de ses créations ; elle le sait par cœur ; sans en être remarquée, elle l'a rencontré dans le monde, attentivement observé ; il réalise tous les rêves de son imagination. Enfin, surmontant les répugnances de son père contre la carrière littéraire et la réputation de Saint-Gelais, elle a amené le notaire émérite, l'homme positif par excellence, à consentir à une présentation officielle de l'auteur de *Stella*.

— Voilà qui est grave, sans doute, pour mes espérances. Mais vous, madame, qui vantez à Mlle Mercier l'objet de son exaltation, ne sentez-vous pas peser sur vous une bien grande responsabilité ?

— Oh ! ma conscience est tranquille ! Je ne lui ai caché aucun de ses défauts.

— Quoi ! vous avez osé lui montrer le Saint-Gelais de la nuit, trébuchant dans l'orgie ?

— Sans emprunter les pinceaux d'un rival, je le lui ai dépeint tel qu'il est.

— Et elle persiste ?

— A son âge, on se sent la puissance de convertir. »

Tout cela est bel et bon, mais le père de Suzanne a d'autres vues sur elle. Ce n'est ni Saint-Gelais, ni Chamilly, qu'il veut pour gendre, c'est Barolles, un propriétaire qui ne s'est adonné jusqu'à présent, comme il le dit lui-même, « qu'à l'élevage des races bovine, ovine, porcine, mais qui a obtenu sur ces animaux, au point de vue humanitaire, des résultats assez précieux, tels que la suppression des cornes, qui semblait jusqu'à présent réservée à l'Angleterre... ».

Mme Davenay connaît les préférences de M. Mercier, et c'est avec l'espoir de les anéantir qu'elle invite à une soirée chez elle le père et la fille et tous les prétendants. Les voici en présence. Saint-Gelais est arrivé le dernier, avec Nocé, son inséparable, parce qu'ils sont allés tous deux au Derby et que, ayant gagné six cent cinquante louis par tête sur *Vernurth*, ils tenaient à arroser leur victoire. « Hurrah ! », s'écrie Nocé. « Hurrah ! » répond le père de Suzanne, un peu ahuri, et il risque cette observation : « Six cent cinquante louis ! mais c'est une fortune ! Il me semble, à moi, que celui qui risque une pareille somme sur les jambes d'un cheval, fût-il millionnaire, mériterait d'être interdit. — Pourquoi pas mis à la Bastille ? », riposte Saint-Gelais. Cette repartie jette un froid, mais Saint-Gelais, qui est venu à cette soirée plutôt pour les beaux yeux de Mme Davenay que pour faire sa cour à Suzanne, ne cherche pas à s'avantager, au contraire. A un moment donné, Suzanne s'étant permis de lui demander, en face de Barolles et de Chamilly, s'il était vrai qu'il y eût tout un abîme entre l'auteur et ses ouvrages, et que, « noble, sensible, généreux, la plume à la main, il pût être dans la vie réelle amoindri par les vices des natures vulgaires », Saint-Gelais lui fait cette déclaration : « Ce que vous dit M. Barolles est vrai, mademoiselle, pour toute une catégorie de littérateurs. Il en est d'autres qui recèlent en eux

un homme différent : tel barde catholique battrait un charretier par l'abondance et la variété de ses jurons; tel autre se repose de son lyrisme par la bonne chère assaisonnée d'une pluie de calembours, et divinise l'amour qui vit dans la débauche; un poète vengeur et un orateur chéri de la liberté passaient de sombres nuits à solliciter la fortune, enchaînés devant le tapis vert. De ces contrastes affligeants, faut-il conclure à l'hypocrisie? Non, mademoiselle. A quoi bon s'étonner? Si l'homme que le souffle de l'inspiration emporte retombe à terre affaibli et brisé, est-ce donc un crime s'il cherche la réparation de ses forces dans des distractions futiles ou nuisibles? Maintenant, ces inspirés, fatalement condamnés aux extrêmes, sont-ils faits pour les douceurs de la vie conjugale? O Chamilly, tu as grandement raison d'en douter! Une chimère égale à celle de l'inspiration sans relâche, c'est l'amour assermenté par contrat et devant notaire. — Oh! s'écrie M. Mercier. — Oui, sur parole, reprend Saint-Gelais, que je sois à jamais réduit à l'eau claire des fontaines si le respect de la loi, la foi jurée, toute l'énergie de la volonté humaine, peuvent faire naître l'amour avant l'heure où le prolonger d'une minute. »

Et M. Mercier de lui répondre :

« Devant un étalage de doctrines aussi monstrueuses... »

Mais Saint-Gelais ne le laisse pas finir :

« Monsieur Mercier, vous êtes un ingrat : en justifiant vos préventions contre les gens de lettres, je ne fais tort qu'à moi-même. »

Puis, s'adressant à Suzanne :

« Votre confiance m'a touché, mademoiselle, et quoi qu'il ait pu m'en coûter, je m'en suis rendu digne par une sincérité absolue. »

Enfin, quand elle s'éloigne, résignée, au bras de Barolles, que Mercier a définitivement choisi pour gendre :

« Pauvre enfant! s'écrie-t-il, au moins je n'aurai pas son malheur à me reprocher! Je ne me marierai jamais. »

Et le rideau tombe.

Le deuxième acte est rempli par un bal masqué dans une ambassade, suivi d'un souper. On pourrait le résumer dans ce bout de dialogue entre Saint-Gelais et Nocé :

SAINT-GELAIS. — Si elle n'allait pas venir!

NOCÉ. — Le diable m'emporte si je comprends rien à ta manœuvre! Il y a deux ans, il ne tenait qu'à toi d'en faire ta légitime; au lieu de cela tu lui dé bites une tirade saint-simonienne contre l'hymen. Puis, quand plus tard elle revient d'Italie, mariée à Barolles, tu commences à songer à elle; tu mets Mme Davenay en disponibilité, peu à peu l'amour te domine, tu perds ta gaieté, tu désertes nos soupers, tu manques l'absinthe, tu te déranges... Et comme à un amant malheureux il faut toujours un confident, tu me traînes avec toi dans le monde, tu me forces à abandonner les Dames du lac, et, par imitation, j'ai la sottise d'adopter une reine de la haute, et me voilà dans le monde comme il faut.

C'était vrai pourtant. Depuis qu'elle était mariée à Barolles, Saint-Gelais ne rêvait plus qu'à Suzanne. Il la cherchait partout, n'avait d'yeux que pour elle et, de la voir aux bras d'un autre, il s'en voulait d'autant plus qu'il n'avait dépendu que de lui de la posséder. Ayant appris qu'elle devait assister à ce bal, il y est venu, il l'a reconnue sous son domino, elle a essayé de le tromper et de fuir, mais en vain, il n'y avait qu'une femme au monde dont l'approche pût faire battre son cœur : c'était elle. Et comme de guerre lasse elle finit par lui dire : « Que me voulez-vous? » Il lui répond : « Vous déclarer que je vous aime, que j'ai cruellement expié ma faute et que je vous demande pardon. — Quel pardon et quelle faute? » Alors il lui dévide tout son chapelet. Le soir du jour où elle était partie au bras de Barolles, il s'était parfaitement aperçu que ses préférences allaient vers lui, mais comme on le soupçonnait de viser surtout sa fortune, il avait repoussé le bonheur qu'elle lui offrait. « Rendez-le moi! lui dit-il d'une voix suppliante. — C'est impossible. — Suzanne, vous êtes maîtresse de vos paroles, mais vous ne pouvez empêcher votre voix de trembler, vos yeux de se remplir de larmes! — Vous

avez tort de triompher de l'émotion d'un moment, votre influence n'ira pas plus loin. Je ne crois pas à votre amour, le feu qui vous consume n'est pas de l'amour, c'est de l'orgueil. Oui, de l'orgueil. Vous n'êtes séduit que par le charme de l'obstacle, que par l'attrait de l'impossible. C'est cet attrait qui vous fait regretter maintenant votre victime, comme un enfant gâté veut à toute force le jouet qu'il a brisé. — Par pitié! — Adieu, ne me reparlez jamais! »

Et elle s'éloigne, et Saint-Gelais de s'écrier une fois seul : « Quelle dureté! sa fausse indignation était un parti pris. Quoi! j'aurai renoncé à mes passions, à mes plaisirs; elle m'aura enlevé jusqu'à la liberté de chercher l'oubli dans les excès, et tout cela pour entendre nier mon amour. Ah! je briserai son joug, je justifierai l'orgueil dont elle m'accuse, je me vengerai de ce sacrifice de l'amour au devoir qu'elle décide si légèrement!... c'est elle qui l'aura voulu! »

Et sans plus tarder, le voilà qui se rend dans la salle où tous ses amis sont en train de souper. A peine a-t-il pris place à une petite table isolée que Barolles entre avec sa femme. Du plus loin qu'il l'aperçoit, Nocé lui fait signe, il l'attire dans son groupe et lui verse à boire comme pour le griser. Barolles, qui trouve le vin bon, se laisse faire et minaude avec sa voisine. Suzanne, honteuse, et qui tremble sous le regard de Saint-Gelais, comme l'alouette sous l'œil de l'épervier qui la fascine, veut entraîner son mari dans la salle. C'est le moment que choisit Saint-Gelais pour l'humilier. Après avoir vidé je ne sais combien de coupes de champagne et bu à l'amitié et au souvenir, représentés à ses yeux par Nocé et une ancienne maîtresse, il lève de nouveau son verre et boit à la vertu en devisageant Suzanne.

« Vous vous donnez en spectacle, lui crie Mme Davenay, furieuse de son abandon.

— Que je devienne un objet de risée, tant mieux! répond Saint-Gelais. Là est mon châtiment.

— Silence, tu la perds! lui dit tout bas Nocé. » Mais lui, buvant toujours, et élevant encore la voix : « Je la perds! et

elle? A-t-elle hésité à me briser le cœur? A-t-elle connu la pitié! Eh bien! je veux boire, afin de noyer ce qui peut rester en moi d'amour pour elle. »

Cette fois Suzanne n'y tient plus. Elle bondit vers lui, et, lui arrachant la coupe des mains, elle la brise à ses pieds, pendant que Barolles, réveillé de son ivresse, esquisse un geste que Nocé arrête en disant :

« Mon bon, l'intention suffit. »

(Rideau.)

Au troisième acte, nous sommes chez Saint-Gelais. Il s'est battu en duel avec Barolles, qui l'a blessé assez grièvement, et Suzanne, ayant tout quitté par amour pour lui, s'est constituée sa garde-malade. Mais elle n'est que cela; elle s'est juré de ne jamais être sa maîtresse. Qu'importe que le monde, qui nous juge sur les apparences, l'accable de son mépris. Forte de sa conscience et de son amour, elle le brave, elle se trouve heureuse de vivre de la vie de son ami. Car il n'est plus le même depuis qu'elle habite sous son toit. Il s'est repris au travail, il s'est corrigé de son vice, elle le croit tout au moins, il s'est transfiguré physiquement et moralement. Une seule chose l'attriste et trouble son bonheur, c'est la pensée de son père. Elle ne l'a pas revu depuis son coup de tête, mais elle sait qu'il en a été comme foudroyé et qu'il en veut à mort à Saint-Gelais. Si elle pouvait le voir, lui ouvrir son cœur et tout lui dire ! Elle est sûre qu'il lui pardonnerait, qu'il consentirait à la reprendre chez lui; son bonheur alors serait complet, puisqu'en retrouvant son père elle recouvrerait l'estime du monde.

Ses vœux seront en partie exaucés. Mercier, prévenu du désir de sa fille, fait un effort sur lui-même et décide de l'aller voir, au domicile même de celui qui la lui a prise. A cette nouvelle, Suzanne éprouve une véritable joie, mais Saint-Gelais est loin de la partager. Il sait que femme varie et, sans douter encore de l'amour que lui porte Suzanne, il a peur qu'il ne soit balancé et finalement vaincu par le sen-

timent qu'elle a pour son père. Là-dessus Nocé, qui ne le quitte pas et n'attend que l'occasion pour l'affranchir de la tutelle de Suzanne, Nocé arrive, le prend par le bras et l'entraîne au café, où les amis lui font fête. Survient Mercier. Dès qu'elle est en sa présence, Suzanne se jette dans ses bras en lui demandant pardon. Comme il est aussi ému qu'elle et qu'au fond il n'a jamais cessé de l'aimer, il lui dit qu'il est prêt à lui pardonner, mais c'est à la condition qu'elle brisera avec le misérable qui l'a déshonorée. Suzanne bondit à ce mot et déclare à son père que Saint-Gelais l'a toujours respectée. « Soit ! lui répondit-il, mais cette situation ne saurait se prolonger indéfiniment. Il est inadmissible que pendant des années vous viviez sous la flétrissante accusation d'adultère. Lui qui a l'expérience, il te dira que votre chute est inévitable. Eh bien !, qu'il renonce à jamais à toi... Je ne me dissimule pas la douleur du sacrifice, mais son devoir est de sauver celle qui s'est dévouée pour lui et qu'il a perdue. » Et comme Suzanne proteste, criant que, si elle abandonnait Saint-Gelais, ce serait leur malheur à tous deux, Mercier lui propose d'aller le trouver, de descendre jusqu'à la prière... « Non ! non, s'écrie Suzanne, c'est à moi, à moi seule de rompre. » Et sur cette parole Mercier se retire en disant à sa fille : « A demain ! »

Mais il est à peine sorti qu'elle rougit de la demi-promesse qu'elle lui a faite. Elle s'enferme dans sa chambre en proie à un combat terrible, au moment où des bruits de pas lui annoncent le retour de Saint-Gelais. C'est lui, en effet, qui rentre avec Nocé. Il est fortement excité, mais il se tient encore, tandis que Nocé, complètement ivre, chante à tue-tête. « Plus bas ! plus bas ! lui dit Saint-Gelais, si Suzanne allait s'apercevoir ! Fais comme moi ! » Et il s'essuie et s'évente avec son mouchoir. Mais l'eau-de-vie commence à agir sur lui. Il titube, il rit, ne comprend rien à ce qui lui arrive.

Suit une scène d'ivresse dans laquelle, après avoir accusé Nocé de l'avoir fait boire, il s'écrie comme au milieu d'un songe ou d'une hallucination :

« Suzanne a revu son père ! Entre mon cœur désolé d'inquiétude et mon cerveau troublé par l'ivresse se livre une lutte acharnée; des fanfares joyeuses; tous les refrains de l'orgie assiègent ma mémoire; l'ironie me gagne, une ironie sensuelle qui profane en moi les nobles sentiments, les dieux du cœur et jusqu'à l'image de Suzanne... Mon amour, le divin amour s'est fait homme, il a soif de volupté... O toi, Shakespeare, le grand révélateur, n'est-il pas vrai que Roméo, pris de vin, n'aurait vu dans Juliette que la plus belle entre les courtisanes ? (*Riant.*) Je ris de mon serment, je ris de la vertu de ma bien-aimée. Comment arrêter ces blasphèmes ? Mon sort est décidé, je veux le connaître. Qui l'emportera, de son père ou de moi ! (*Se tournant vers Nocé.*) Toi qui fais revivre mon passé, mon ancien compagnon, va-t'en ! » Et Nocé se retire en chantant. Alors Saint-Gelais frappe à la porte de Suzanne. Comme elle ne répond pas, il l'ouvre violemment et se trouve en présence d'une femme défaite et portant sur tout son visage la trace de l'angoisse qui l'étreint. Quand elle lui a raconté tout ce qui s'était passé entre elle et son père, un éclair de jalousie traverse son cerveau. Il lui dit qu'elle ne l'a jamais aimé. Puis il tombe à ses genoux, il lui prend les mains et les baise avec tendresse, avec passion, avec furie. Va-t-il manquer à son serment ? Suzanne en a peur et lui crie : « Henri, voulez-vous me perdre ? — Vous avez raison, reprend-il, je suis un être dangereux, misérable, fuyez-moi ! » Mais Suzanne d'une voix douce : « Vous pâlissez !... Votre blessure ? » Et tous deux tombent dans les bras l'un de l'autre.

Au quatrième acte, nous sommes encore chez Saint-Gelais. Suzanne est toujours avec lui, mais elle n'a plus confiance dans l'œuvre de relèvement qu'elle a entreprise et à laquelle elle s'est entièrement sacrifiée.

Ayant été obligée de s'absenter quelques jours, elle a eu tort de le laisser seul. Nocé et les autres ont pris sa place et anéanti dans ce court intervalle tout le bien qu'elle avait fait. Et c'est de quoi elle est si triste. Ajoutez à cela que son

père, miné par le chagrin, est tombé malade et refuse de la recevoir. Que va-t-elle devenir ? Sur ces entrefaites arrive Nocé, qui, cette fois, lui remonte le moral en lui apportant de bonnes nouvelles de l'Académie. Car j'ai oublié de dire que Saint-Gelais y avait posé sa candidature, sur les instances de Suzanne. « Il est nommé ? — Pas encore, mais c'est tout comme. Il a eu 15 voix au premier tour de scrutin, et le père Vincent 12. Nul doute qu'il ne l'emporte au second tour. »

Hélas ! non. L'Académie, pour punir le libertin et le débauché, a laissé le poète à la porte. Et c'est Chamilly qui s'est chargé de l'apprendre à Suzanne pour lui porter le dernier coup. N'a-t-elle pas eu la honte entre temps de chasser Orsowleff — ce mauvais compagnon de Henri — qui a cru la séduire en lui offrant un portefeuille bourré de billets de banque ? Mais Saint-Gelais n'est pas encore tombé si bas qu'il ne sente l'injure qu'on vient de lui faire et le mal qu'il a fait à son amie.

« Malheur au vaincu ! Suzanne, il faut nous séparer.

— Nous séparer... jamais !

— Je soutenais une mauvaise cause.

— La nôtre, Henri, est celle des amants !...

La nôtre, dis-tu ? Généreuse illusion ! En vain, pour m'excuser, tu veux te confondre avec moi.

— Henri, tu m'aimes donc toujours ?

— Si je t'aime ! Mieux vaudrait te haïr. Quel sort t'ai-je fait ? Quel sort puis-je te faire ? Chamilly a dit vrai : l'homme fait tache ! Tout le mérite de mes travaux passés n'a pu me faire obtenir la distinction qui allait peut-être transformer ma vie.

» Ton existence ne doit pas rester enchaînée à celle de l'homme qui t'a perdue, et qui, en échange de l'amour d'un père, d'une situation honorée, n'a su te donner ni les satisfactions de l'intimité, ni les amitiés élevées, ni le repos de la vie intérieure, ni le reflet de la gloire que tu rêvais pour lui !...

— Qu'importe ! Je l'ai voulu... J'accepte tout, à la condition de rester avec toi !

— C'est impossible.

— Impossible ?

— Oui, devant la puissance de ton dévouement, les raisons secondaires disparaissent, eh bien ! j'aborderai la honteuse vérité.

— Henri !

— Le vice dégradant dont tu as tant souffert, qui me ronge, qui domine mon lâche amour.

— Tais-toi, tais-toi, je t'en supplie.

— L'ivrognerie..., voilà le hideux obstacle entre nous ! Pendant deux années, luttant contre l'évidence de chaque jour, ta pudeur a couvert ma plaie, mais, je le sens, le mal est incurable. Je m'étais cru guéri, ma passion pour toi avait rompu mes funèbres habitudes; en ton absence, la lutte a recommencé, inégale, acharnée...; après une pitoyable alternative de combats et de rechutes, j'ai pactisé avec le mal, j'ai fait deux parts de ma vie, l'une consacrée à toi, aux sentiments nobles et tendres, l'autre honteusement vouée à la satisfaction de besoins toujours inassouvis... Méprisable arrangement, compromis dérisoire, dont la conséquence fatale a été mon asservissement. L'abattement qui suit les excès de la nuit est intolérable... Pour y échapper, le moyen est là, toujours le même, toujours à ma portée. Si je sors, un instinct machinal, contre ma volonté, me pousse là où se perd la raison. Mon déshonneur est public, les hommes justement estimés s'éloignent... Les amis... je n'ai plus que des compagnons, et l'Académie a repoussé l'ivrogne. T'ai-je enfin convaincue qu'il faut nous séparer ?

— Que peuvent sur mon cœur l'opinion des autres ? la désertion de quelques faux amis... Ah ! tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer !

Ecoute encore ! Ce génie que tu admires, ce génie où s'est réfugiée ta fierté, lui aussi il a subi l'influence du mal sans merci; il s'affaisse. L'abus des liqueurs fortes a galvanisé pour

un temps mes facultés expirantes; mais au lieu de la surexcitation fiévreuse qui animait mes dernières productions, je n'arrive plus qu'à un engourdissement stupide, je suis frappé d'impuissance, le dieu qui s'agitait en moi est mort... Ah ! se survivre !... »

Et le voilà qui éclate en sanglots. Mais Suzanne, que ce langage bouleverse, irrite et remonte, Suzanne, qui ne croit pas que les poisons soient plus forts que la volonté, l'adjure de tenter une dernière épreuve.

« Je serai là, lui dit-elle, je te demande un mois... et de sa léthargie ton génie sortira plus puissant que jamais.

— Alors, qu'ordonnes-tu ?

— Tu as dit : Malheur au vaincu ! et moi je dis : Malheur aux envieux ! A ceux qui viennent de nier ton talent, ta force. réponds par un démenti digne de toi. On te repousse, vise à une gloire plus haute; le prix que ton pays veut décerner à l'œuvre belle entre toutes, que ce soit toi qui l'obtiennes. Un dernier effort, je le veux; sauve-toi par le travail, mon sublime malade ! Et relevé de ta chute, tu seras encore plus aimé de ta Suzanne, plus admiré du monde, que si tu n'avais jamais failli.

Et dans un beau mouvement, comme seul est capable d'en inspirer l'amour :

« Suzanne ! Ah ! cette fois, tu me sauves, dit Saint-Gelais. Ton épreuve, je l'accepte, tu me souffles la vie. Arrière le vice ignoble ! arrière les compagnons de l'orgie ! Tu me délivres. L'homme enfin va dominer la brute. Je redeviens. Je suis. »

Cinquième acte : Qui a bu boira. L'effort n'a pas duré longtemps. Les amis et le vice ont été plus forts que l'amour. Un jour que Saint-Gelais est parti avec Nocé il rentre gris et voyant rouge. Une servante. Charlotte, à qui il fait la cour en cachette, lui raconte que Mme est restée deux heures en tête-à-tête avec Navailles, un autre compagnon de plaisir. Il se précipite dans la chambre de Suzanne, il l'interroge, il l'accuse, il l'injurie, puis il se rétracte, lui demande pardon et veut l'embrasser.

« Non, lui dit-elle.

— Un baiser ?

— Non.

— C'est ridicule, à la fin; je veux.

— Jamais !

— Ah !... tu vois bien que tu l'aimes.

— Je vous défends de m'insulter.

— Crois-tu que je n'oserai pas ?

— Délivrez-moi de la vie.

— Tu me défies ? Tiens ! »

Il la pousse violemment, elle tombe, et avec un rire farouche : « L'idole est brisée », s'écrie-t-il. Puis il l'appelle par trois fois, les bras en l'air et les yeux hors de leur orbite ! « Suzanne ! Suzanne ! Suzanne !... Ah ! mort au lâche, à l'infâme ! Mort au chien enragé... » On entend une détonation. Il vient de se tuer... Et Suzanne, qui accourt, tombe évanouie à ses pieds !

Telle est la pièce de *l'Ivresse*, analysée d'aussi près que possible. Offre-t-elle dans ses grandes lignes quelque ressemblance avec la vie de Musset ? Non, si l'on s'en tient à la lettre. Fait-elle penser à lui ? C'est autre chose.

Régnier, de la Comédie-Française, écrivait à d'Alton-Shée, après l'avoir lue, que son seul tort avait été de choisir son héros parmi les gens de lettres. Je suis de l'avis de Régnier. Quel besoin avait-il d'en faire un romancier, de le baptiser du nom de Saint-Gelais, qui fut un poète du xvi^e siècle, homme de plaisir lui aussi, et de donner à telle de ses œuvres le titre de *Stella*, qui rime un peu trop avec celui de *Rolla* ? Cela fait, pourquoi avoir mis en scène des types comme ceux de Nocé et Orsowleff, qui répondent trait pour trait au signalement de Tattet et du prince Belgiojoso ? Enfin, pourquoi s'attarder durant la moitié d'un acte sur l'échec de Saint-Gelais à l'Académie française ? On me dira que l'élection de Musset ne fut marquée par nul incident de ce genre. Je veux le croire, mais c'est une légende assez répandue que l'Académie regretta plus d'une fois d'avoir accueilli Musset dans son

sein. On cite même le propos qu'un des Quarante aurait tenu à un ami de Brizeux, quand le poète de *Marie*, qui passait à tort ou à raison pour aimer trop la bouteille, sollicita les suffrages de MM. les immortels. « Nous avons bien assez de M. de Musset ! » aurait dit cet académicien.

Mais ce n'est pas tout; pour qui connaît à fond le caractère de Musset, celui de Saint-Gelais a plus d'une affinité avec le sien. Qu'on relise les lettres de Mme Allan-Despréaux à Mme Samson-Toussaint, on verra qu'il était jaloux comme un tigre; qu'avant, pendant ou après ses crises d'ivresse il avait des hallucinations qui effrayaient tout son monde, et que, pour avoir raison de la résistance des femmes, il avait toujours recours au même argument. C'était pour échapper à ses vices qu'il les priait et les suppliait de lui être charitables : leur amour devait être sa rançon. Seulement, quand elles s'étaient données et que la satiété était venue, il retournait à ses mixtures d'alcoolique. Et jamais — autre ressemblance entre Saint-Gelais et lui ! — jamais il ne lui arriva d'accuser une de ses maîtresses d'avoir fait son malheur, même quand elle l'avait trahi. C'était toujours lui le grand, l'unique coupable.

Paul de Musset avait donc quelque raison de craindre le scandale. Aussi, quand il eut connaissance de la pièce par l'administrateur du Théâtre-Français, qui était alors Ed. Thierry, s'empressa-t-il d'agir en haut lieu pour empêcher la représentation. Mais il s'en fallut de peu qu'il n'en fût pour ses frais d'intrigues. Quelque temps après, en effet, d'Alton, qui ne se fiait guère à la seconde lecture, après l'échec du *Duc Pompée*, porta *l'Ivresse* au Vaudeville. Le directeur de ce théâtre, M. Harmand, qui flairait un gros succès, la reçut avec empressement, et il fut convenu qu'elle passerait après *la Famille Benoiton*, qu'on répétait alors. Par malheur, *la Famille Benoiton* occupa l'affiche pendant un temps infini, et, quand le tour de *l'Ivresse* arriva, M. Harmand eut la prétention de donner le rôle de Suzanne à Mlle Cellier, qu'on disait protégée par M. Haussmann. Comme il était au plus mal avec le préfet, d'Alton-Shée ne voulut pas accepter cette

distribution. Il demandait Mme Fargueil ou Mlle Essler. On parlementa sans pouvoir s'entendre. Finalement d'Alton-Shée retira sa pièce et la reporta au Théâtre-Français, où de nouvelles difficultés surgirent. Ce fut tout d'abord Ed. Thierry, qui, trouvant le procédé peu correct, ajourna tant qu'il put la seconde lecture. Ce fut ensuite Paul de Musset qui revint à la charge. Bref, la pièce fut refusée. Mais la vraie raison de ce refus doit être cherchée ailleurs que dans les démarches de Paul de Musset et dans l'opposition déclarée d'Ed. Thierry, à moins que cette opposition n'ait été toute politique et n'ait servi « la pensée du règne ».

Quelque temps auparavant, d'Alton-Shée, ayant rencontré Nestor Roqueplan sur le boulevard, lui demanda ce qu'il en pensait.

« Ce que j'en pense ? c'est que tu ne seras pas joué.

— Et pourquoi cela ?

— Vous autres politiciens, quand vous avez vécu quelques années dans la retraite, vous vous imaginez que tout est oublié.

— J'ai usé du droit de me tromper, mais ma conscience ne me reproche pas une mauvaise action.

— N'est-ce pas toi qui, en 1840, seul à la Cour des pairs, as condamné à mort le prince Louis ?

— Il est vrai.

— En 1847, n'est-ce pas toi qui as déclaré à la tribune que tu n'étais ni catholique ni chrétien ?

— Parfaitement.

— Et en 1848, n'est-ce pas toi qui as présidé le comité républicain-démocratique ?

— Oui, cent fois oui.

— Et maintenant tu fais du théâtre, et tu as la prétention que tes pièces soient représentées au Théâtre-Français ? Eh bien ! je ne suis pas dans le secret des dieux, mais je te dis tout de même : on ne te jouera pas seulement à Bobino. »

Roqueplan était bon prophète. D'Alton-Shée aurait dû savoir que la politique a la mémoire longue quand elle a intérêt à ne pas oublier.

*
* *

J'ai tenu à présenter cet incident dans tous les détails et tous les commentaires qu'y apporte Léon Séché, parce qu'il nous montre mieux que tout autre témoignage la place que le vice de Musset avait prise dans sa vie.

Je regrette personnellement que la pièce n'ait pas été jouée. Je crois que nous aurions eu une profusion de polémiques qui nous auraient donné sans doute une multitude de détails très intéressants pour notre étude.

Donc, d'après l'aveu même de ses amis et de sa famille, Alfred de Musset était un ivrogne et un débauché. Lorsque celui-ci nous parlera par conséquent de ses vices, nous pourrions penser qu'il fait là une étude personnelle. C'est une chose que nous n'aurions pas pu faire avant d'avoir trouvé cette certitude ailleurs.

V

L'alcoolisme et ses conséquences.

La fin de Musset.

SOMMAIRE : I. — Manifestations pathologiques chez Alfred de Musset. — La dipsomanie. — Les causes de la déchéance. — La philosophie du poète à cet égard. — L'opium et le tabac. — Les crises d'Angor. — L'impulsivité psychique. — Les hallucinations. — Quelques cas de télépathie.

II. — Première atteinte pulmonaire. — Deuxième atteinte. — Les soins qui furent donnés alors. — Les derniers moments du poète. — Diagnostic de l'affection à laquelle il doit la mort.

I

De tout ce que nous avons dit jusqu'à présent sur Musset, il ressort nettement que le poète fut avant tout un inégal, qui passait, dès sa prime jeunesse, de la vie plus intense, des désirs les plus exaltés, à la dépression morale consécutive à cette exaltation passagère elle-même.

La sensation de vide et d'inutilité qu'il éprouvait sans doute pendant ces phases de dépression purent très bien, à notre avis, le conduire à demander à l'alcool la force qui lui faisait défaut pendant ces périodes de vie ralentie.

Musset était donc, de par sa nature même, prédisposé à l'usage et à l'abus des excitants de toute espèce. Il demanda donc de bonne heure, à l'opium et à l'alcool, l'illusion d'une vie intense, mais factice, que son système nerveux trop faible et trop vite épuisé ne lui permettait pas de goûter autant qu'il l'eût désiré.

De bonne heure, à son époque, il eut donc la réputation d'un ivrogne et d'un débauché, et ses contemporains ne voulaient voir dans sa vie et dans son œuvre que le résultat de ses funestes excès.

La critique fut facile : le poète s'était si peu caché... On le représenta n'écrivant pour la *Revue des Deux-Mondes* qu'après réception d'une bouteille d'absinthe jointe à une certaine somme d'argent.

On agita comme un trophée les déclarations de George

Sand elle-même, qui, soucieuse de se disculper du rôle qu'elle avait joué dans l'aventure de Venise, proclamait qu'elle avait cessé d'aimer le poète parce qu'il buvait et que l'ivrognerie, chez elle, ne pouvait en aucune façon laisser subsister l'amour.

On a fait beaucoup trop de bruit autour de cette funeste passion pour l'alcool; on l'a surtout trop mal interprétée pour que nous consentions à laisser subsister dans l'esprit du lecteur l'idée que Musset ait pu être un ivrogne vulgaire, un débauché cynique qui se grisait d'une façon honteuse, sans souci de son nom et de sa dignité personnelle.

Nous savons que Musset a bu depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort; le témoignage de tous ceux qui l'ont connu ne peut guère être mis en doute.

Qu'il nous soit permis de rendre hommage, toutefois, au souci avec lequel sa vieille gouvernante, Adèle Colin, a cherché à nous donner le change en déclarant que son poète ne buvait que de l'eau coupée de vin. C'est de sa part une nouvelle preuve de la sollicitude avec laquelle elle défendit toujours la mémoire de son cher défunt.

Mais du moins que son âme se rassure si nous affirmons pour notre part que Musset a bu jusqu'à sa mort. Bientôt nous lui dirons que ce besoin de boire était pour lui une maladie, et que la maladie ne se reproche à personne.

Alfred de Musset était, nous l'avons dit, un de ces dégénérés physiques qui n'ont pas la force de vivre, et c'est de l'étrange et triste manière que nous allons conter qu'il parvenait à se procurer l'excitation factice dont il ne pouvait se passer.

Il buvait des mélanges de bière, d'absinthe et de champagne, et c'est cette horrible mixture que les habitués de la Régence le voyaient chaque jour avaler d'un trait, au dire du docteur Cabanès, avec cette grimace de dégoût que provoque une médecine répugnante. « Assurément, dit Cabanès, la sensualité ne jouait aucun rôle dans cette abominable intoxication. Une fois drogué de la sorte, Alfred de Musset s'éta-

blissait solidement contre le dossier du divan, allumait un cigare, puis un autre », et le poète continuait ainsi à fumer, arrivant au total effrayant de dix à quinze cigares dans une soirée.

» Personne n'aurait osé troubler le poète dans sa rêverie. Le vide se faisait autour de lui. Il était seul avec sa pensée. A 11 h. 1/2, le garçon faisait avancer une voiture de louage, menait le poète par le bras, puis l'installait dans un fiacre. Il se laissait mener docilement à la maison, sa vieille bonne l'accueillait et le couchait comme un enfant. » (Cabanès.)

Pour un homme affaîssé moralement, l'alcool est un stimulant énergique; c'est ce qui nous explique qu'après ses chagrins l'alcoolisme du poète se soit accentué considérablement. Lui-même, soit qu'il ait eu une sorte de honte d'avouer qu'il buvait déjà avant sa passion pour George Sand, soit qu'il ne se soit réellement rendu compte de sa funeste habitude que lorsque, l'exagérant à plaisir, il lui demanda des consolations, toujours est-il qu'il nous déclare très franchement que c'est à dater de la trahison dont il fut victime qu'il s'est mis à boire et s'est livré à la débauche.

Dans cette façon d'expliquer les choses, le poète fut évidemment sincère, mais très certainement sa perspicacité et sa finesse d'analyse furent ici mises en défaut. Nous pensons pour notre part que jusqu'à ce jour il n'avait prêté aucune attention à ses excès, tant qu'ils n'avaient servi qu'à lui procurer cette excitation factice qu'un besoin organique et presque inconscient lui faisait chercher dans l'emploi des boissons alcooliques. Mais quand il commença à souffrir, il se mit à boire davantage, non plus pour s'en tenir à la phase d'excitation, mais pour en venir au deuxième degré d'intoxication alcoolique, à la demi-anesthésie sensitivo-intellectuelle, qui touche de près à la torpeur. « Il se traita alors, il l'avoue lui-même, comme un malade, buvant par force, comme s'il se fût agi d'un remède ordonné par un médecin, et déplorant la misère et les chagrins humains, qui se consolent de pareille façon. »

A cette époque, Musset but fréquemment jusqu'à l'ivresse totale, jusqu'au moment où, dit-il lui-même, la réflexion l'abandonnait, « il levait les yeux au ciel comme pour se dire adieu à lui-même ». Il semble même, à cette époque de sa vie, s'en être fait un point d'honneur.

C'est ainsi qu'un ami, le rencontrant un soir titubant le long des galeries du Palais-Royal, lui demande ce qu'il fait et où il va, et le poète de lui répondre : « Voyez, je me reconduis. »

Il se dégradait alors à plaisir, voulant que chacun le sût, comme pour faire honte à celle qui était cause de pareils actes de désespoir.

Après un chagrin d'amour, les hommes de culture inférieure tuent celles qui les ont fait souffrir; lui, de sentiments nobles et élevés, se tuait lui-même dans cette sorte de suicide lent mais sûr que constituait pour sa nature délicate l'abus immodéré de l'alcool.

Nous venons en somme de faire l'histoire de l'alcoolisme du poète depuis sa jeunesse jusque vers l'âge de 23 ans. Chez lui, sans doute, l'usage de l'alcool répondit primitivement à un besoin de l'organisme, mais cet usage, d'abord modéré, augmenta chaque jour, au fur et à mesure que la dépression morale en fit sentir davantage la nécessité.

Du moins, nous savons que par une voie que nous ne pouvons saisir, peut-être par suite d'une éducation voulue de sa cérébralité et d'une prédisposition spéciale de son intelligence, le poète trouva dans l'alcool l'inspiration que divers hommes de génie ont demandée parfois à d'autres excitants : nous savons que c'était l'eau-de-vie pour Edgar Poe, l'absinthe pour Verlaine, le café pour Voltaire, le haschich pour Baudelaire, etc. Nous savons que Musset a cherché au début, dans l'alcool, une simple excitation cérébrale. Qu'il lui ait demandé ensuite une consolation, qu'il ait transformé un peu plus tard les rêvasseries qu'il procure en œuvres de génie, il ne s'en est pas moins adonné à l'alcool sans réserve et sans frein, et, l'habitude une fois prise, quand son cerveau

vidé par tant d'excès n'a plus rien voulu produire, son organisme a continué à exiger le fatal poison, qui, tout en le tuant lentement, l'aidait quand même à vivre.

Nous ne croyons pas qu'il eût été possible de le guérir de sa funeste habitude par un simple traitement moral. Il avait beau parfois jurer qu'il se corrigerait, il tenait parole quelques jours, mais bientôt il retournait à ses mixtures, car la privation de son breuvage favori donnait lieu chez lui, comme chez tout alcoolique, à des phénomènes d'excitation maniaque et à un besoin impérieux de boire qu'il ne pouvait surmonter.

La consommation d'alcool qu'il faisait habituellement amena chez lui des phénomènes pathologiques d'ordres variés, que nous retrouverons un peu plus loin, quand nous parlerons de ses hallucinations et des diverses manifestations de son état névropathique. Contentons-nous ici de signaler chez lui l'absence d'un des signes habituels de l'alcoolisme chronique, nous voulons parler du tremblement.

Quant au reste, nous le savons déjà. Le résultat de ses excès ne devait pas tarder à se manifester. L'œuvre s'en ressentit la première : de bonne heure, la plus haute faculté de son intelligence, l'inspiration poétique s'atrophia. A 36 ans, il avait perdu son génie. Son organisme aussi perdit bientôt la santé, et le poète commença une longue période de maladie et de souffrance physique qui devait le conduire au tombeau à l'âge de 47 ans.

Quelle était la nature de ce penchant à boire qui désolait ainsi l'existence d'Alfred de Musset ? A n'en pas douter l'ivrognerie fut chez lui une maladie, et nous ne pourrions comprendre sans cela comment un homme aussi supérieur, de goûts aussi raffinés, de nature aussi délicate, a pu s'abaisser à se griser presque chaque jour.

Nous trouvons chez lui quelques symptômes habituels de la dipsomanie.

La dipsomanie se caractérise par une impulsion irrésistible à boire qui se produit par crises et d'une façon intermit-

tente. L'accès dipsomaniaque est précédé de dépression intellectuelle; à la période d'état, il est caractérisé par l'absorption rapide et irraisonnée d'une quantité considérable de boissons alcooliques, qui produisent l'ivresse. L'accès terminé, l'ivresse une fois passée, c'est le dégoût de soi-même et le chagrin que procure le souvenir des excès auxquels on s'est livré.

Dans la façon de boire du poète, il y eut évidemment quelque chose d'analogue à la névrose dont nous parlons. Peut-être, quand il était jeune encore, sans le vouloir et sans penser à mal, lui fit-on boire outre mesure dans quelques circonstances qui nous sont inconnues. Peut-être particulièrement pendant ses vacances, ses oncles et tante, qui le recevaient chez eux, remplirent-ils trop souvent son verre, comme on aimait à le faire à cette époque quand on recevait chez soi des hôtes affectionnés. Tout cela est possible, et il est probable que son premier excès de boisson exerça une action prépondérante sur son organisme prédisposé et influença fortement la déclaration de cette sorte de dipsomanie, qui, empirant chaque jour, devait le mener rapidement à l'ivresse journalière et volontairement acquise cette fois. Il semble, en effet, que sa dipsomanie ait été mitigée et qu'en maintes circonstances elle soit restée, en quelque sorte, sous le contrôle de la volonté.

Nous avons vu déjà et nous verrons encore plus loin qu'il a du moins mis à profit l'excitation spéciale que lui procurait l'usage de l'alcool et que nous lui devons ses œuvres les plus remarquables et les plus vibrantes. Mais nous sommes, malgré tout, intimement persuadé que si la manière de boire d'Alfred de Musset se rattache par quelques points à la dipsomanie, elle possède aussi un caractère raisonné qui indique, d'une part, la volonté d'oublier ses chagrins, et, d'autre part, celle de se procurer la suprême consolation pour lui, la transformation en œuvres géniales des peines qu'il veut oublier.

A l'appui de cette thèse nous pouvons citer en entier le

sonnet (dont nous avons déjà cité quelques vers) qui fut remis en 1858 au frère du poète par Mme Jaubert.

Qu'un sot me calomnie, il ne m'importe guère
Que sous le faux semblant d'un intérêt vulgaire
Ceux mêmes dont hier j'aurai serré la main
Me proclament ce soir ivrogne et libertin.

Ils sont moins mes amis que le verre de vin
Qui pendant un quart d'heure étourdit ma misère,
Mais vous qui connaissez mon âme tout entière
A qui je n'ai rien tu, même pas un chagrin,

Est-ce à vous de me faire une telle injustice
Et m'avez-vous si vite à ce point oublié ?
Ah ! ce qui n'est qu'un mal, n'en faites pas un vice

Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice
Laissez plutôt tomber quelques pleurs de pitié
Qu'à d'anciens souvenirs. devrait votre amitié.

*
* *

Avant de parler des diverses manifestations névropathiques de Musset, je voudrais dire un mot rapide sur deux autres intoxications auxquelles se livra Musset : l'opium et le tabac.

Dans sa jeunesse, il avait déjà cherché le troublant sommeil que produit l'opium avec les impressions comme les aimait sa nature nerveuse. Plus tard, quand sa période de production intense fut passée, quand il perdit la santé et souffrit de ces crises fréquentes, marquées de convulsions et d'attaques de nerfs, les médecins accentuèrent encore son mal en lui prodiguant l'extrait thébaïque à haute dose, et produisant ainsi une intoxication surajoutée.

Adèle Colin, en s'installant comme garde-malade auprès du poète, supprima radicalement l'usage de l'opium, auquel

elle attribuait ses hallucinations; mais elle ne put, par contre, supprimer l'alcool, que Musset, très sobre chez lui, ne buvait qu'en compagnie lorsqu'il se trouvait dans un dîner ou au café.

Nous signalerons aussi l'abus du tabac. Musset fumait des quantités de cigares et cigarettes; souvent, au milieu du repas, même avant le rôti, il se mettait à fumer et il n'acceptait une invitation à dîner qu'à la condition expressée qu'on le laisserait allumer une cigarette chaque fois qu'il le voudrait.

Cet abus de la nicotine put bien avoir un effet sur son système circulatoire et augmenter les phénomènes d'angine de poitrine dont il souffrait parfois d'une façon si violente.

Toutes ces intoxications réunies eurent un fâcheux effet sur son état névropathique et l'accentuèrent considérablement.

Nous allons étudier maintenant les diverses manifestations de son état pathologique, et nous signalerons, s'il y a lieu, en cours de route, les manifestations qui se rattachent plus particulièrement à l'alcoolisme.



Par les manifestations d'impulsivité psychique, Musset se rattache de la façon la plus formelle au type des dégénérés supérieurs. Au cours de la biographie que nous avons donnée de lui, nous en avons déjà fourni des exemples nombreux. Cette impatience de jouir qui le poussait âprement à savourer d'un trait toute la vie est assez caractéristique, mais si nous voulons la saisir sous des traits encore plus fouillés, nous n'avons qu'à relire cette lettre où Mme Allan-Despréaux, après avoir fait un éloge sincère du poète, continue en disant :

« Retournez la page et prenez le contre-pied, vous avez affaire à un homme possédé d'une sorte de démon, faible,

violent, orgueilleux, despotique, fou, dur, petit, méchant jusqu'à l'insulte, aveuglément entêté, personnel et égoïste autant que possible, blasphémant tout et s'exaltant autant dans le mal que dans le bien. » (Lettre à Mme Samson-Toussaint.)

D'où lui venait donc cette impulsivité psychique qui lui faisait tant de tort dans l'esprit de ses maîtresses, qui lui retira les sympathies de la princesse Bergiojoso et l'amour de Rachel ? Tout cela dérivait d'une manifestation psychologique bien particulière, de l'obsession.

Musset avait l'obsession du mal. Sainte-Beuve dit : « Il ne sut pas d'avance préparer la deuxième moitié du voyage. Arrivé au sommet de la montagne, le dégoût l'avait saisi, il ne sut que haïr la vie, du moment qu'elle n'était plus la jeunesse sacrée. »

Sainte-Beuve a raison, mais, à notre avis, il ne donne pas la note absolument juste. En réalité, Musset, après les chagrins qu'il s'était d'ailleurs attirés de gaieté de cœur par sa disposition trop grande à un enthousiasme irraisonné, avait acquis une fâcheuse tournure d'esprit : celle de voir la trahison, la méchanceté, la fourberie, le mensonge, dans tous les actes humains. C'était l'obsession du mal qu'il a analysée d'une façon si saisissante dans la deuxième partie de sa *Confession d'un enfant du siècle*.

Cette obsession était contrôlée par son intelligence supérieure ; il saisissait bien nettement l'abîme où elle l'entraînait. Il comprenait qu'elle causerait des ruptures douloureuses avec des maîtresses toutes disposées à l'aimer, mais sa volonté était la plus faible et il ne pouvait résister à ses obsessions.

Une grande manifestation psychique de sa vie furent les hallucinations. « Les hallucinations sont des troubles sensoriels caractérisés par des perceptions subjectives que n'a amenées aucune excitation extérieure ; ce sont, en un mot, des perceptions sans objet. » Les hallucinations sont primitives ou secondaires. Les secondaires sont l'expression des

idées délirantes et elles existent chez les aliénés, le plus souvent à l'état permanent. Chez Musset, elles étaient simplement primitives, c'est-à-dire qu'elles étaient conscientes, tenues par le malade pour des phénomènes pathologiques et rectifiées par son jugement, aidé du témoignage de ses autres sens. « Elles étaient encore hallucinations primitives parce que, au début, survenant chez un névrosé à l'occasion de la plus minime intoxication, elles avaient augmenté peu à peu de fréquence au fur et à mesure que les poisons alcooliques et autres avaient imprégné davantage son cerveau déjà malade. » (Odinot.) Et vers la fin de sa vie les troubles de circulation dus à son insuffisance aortique avaient encore agi par répercussion sur les reins et le foie, et, produisant ainsi une nouvelle intoxication, avaient fini par faire du poète un visionnaire presque permanent. A ce moment-là, il touchait bien près de la folie. Nous avons déjà dit que le léger déclenchement qui eût été nécessaire pour en arriver là avait pu être évité grâce aux soins dont on entoura ses dernières années, et il garda jusqu'à la fin, malgré tout, la merveilleuse lucidité de son intelligence.

Nous allons d'ailleurs raconter quelques-unes de ces hallucinations, recueillies par M. Odinot. Ses hallucinations furent visuelles et auditives. L'histoire du cadavre, entrevu à la leçon d'anatomie, qui, revenant de temps à autre accompagné d'une procession macabre, se montrait à lui pendant son travail, est un exemple d'hallucinations visuelles. Il en eut bien d'autres encore, surtout à la fin de sa vie : l'histoire de l'employé des pompes funèbres qui lui apparut la nuit du décès de son colocataire; enfin, tout ce qu'a dit Mme Colet, qui le connut deux années avant sa mort, nous prouve que le poète était un visionnaire hanté par les spectres des morts aussi bien que par l'ombre des vivants.

« Mme Colet, dans son roman intitulé *Lui*, prête au poète les paroles suivantes : « Je revois toujours ceux que j'ai aimés; soit que la mort, soit que l'absence m'en sépare, ils reviennent obstinément dans ma solitude, où je ne me sens

» jamais seul. Ce sont surtout les femmes qui ont ému mon
» cœur ou que j'ai pressées dans mes bras qui m'apparais-
» sent et m'appellent; elles ne me causent aucun effroi, mais
» une sensation singulière et comme inconnue à ceux qui
» vivent. Il me semble, aux heures où cette communication
» s'opère, que mon esprit se détache de mon corps pour ré-
» pondre à la voix des esprits qui me parlent... »

Ces visions se reproduisirent jusqu'au jour de sa mort, où, quelques heures avant de rendre le dernier soupir, il disait encore : « C'est fabuleux comme j'ai le don d'évoquer le théâtre de ma vie. Ceux qui ont joué un rôle avec moi sont là sous mes yeux, les morts comme les vivants. »

Il fit alors, pour ainsi dire, une revue funèbre de tous ceux qu'il avait connus ou aimés dans la vie, et, après une somnolence, se soulevant, il dit : « N'entendez-vous pas ? C'est le roi des aulnes... » Les assistants n'entendaient rien; le poète était alors victime d'une hallucination auditive comme il en avait fréquemment depuis qu'il était devenu presque sourd.

Ses hallucinations auditives étaient surtout musicales, et il les écoutait avec un véritable recueillement d'artiste, mais il lui arrivait aussi d'entamer des conversations avec les objets inanimés qui l'entouraient. Il entendait la réponse de ces objets et en faisait part à ceux qui le veillaient.

Comme toute hallucination, les visions de Musset étaient uniquement le résultat de sa subconscience; elles n'étaient pas les manifestations d'idées neuves qui auraient germé en lui. Elles venaient simplement du travail de son « polygone ou psychisme inférieur », comme disent les philosophes, qui, à son insu, avait ruminé, élaboré des impressions déjà perçues, mais n'avait rien créé de nouveau.

Ses hallucinations n'étaient donc pas pour lui les manifestations d'un monde suprahumain, source à laquelle il aurait puisé son inspiration. Elles ont été simplement perçues par son intelligence, et celle-ci, aidée de son génie, les a interprétées et rendues sous la forme géniale que nous connaissons.



Je ne voudrais pas terminer ce chapitre sans parler d'un problème que je ne résoudrai d'ailleurs pas, mais que je trouve très intéressant à soumettre : je veux parler de la télépathie chez Alfred de Musset. Je vais simplement résumer ce qu'en disent accidentellement différents auteurs, comme Léon Séché, Cabanès et surtout Odinet.

Musset présentait, paraît-il, à un haut degré cette manifestation pathologique de la sensibilité. Superstitieux comme il l'était, il avait des pressentiments, et ses pressentiments prenaient parfois une telle vivacité qu'ils revêtaient alors une forme hallucinatoire et aboutissaient à des phénomènes de télépathie.

Comme pressentiment simple, c'étaient des sensations spéciales qui lui faisaient prévoir, par exemple, la visite d'un ami, ou bien encore un chagrin, un plaisir, un malheur.

« Un jour, dit Mme Martelet, alors qu'il était encore bien portant, il se promenait avec deux de ses amis, et tous trois causaient joyeusement, lorsque, passant sous un guichet du Louvre, les deux jeunes gens virent le poète s'arrêter et pâlir. « N'entendez-vous pas, leur dit-il à voix basse ? — » Quoi, qu'avez-vous, qu'entendez-vous ? reprirent-ils inquiets ? » Et le poète, saisi d'un léger tremblement, ajouta : « J'entends une voix qui me dit : « Je suis assassiné » au coin de la rue Chabanaix ». Les deux amis partirent de rire. « Ah ! c'est là ce que vous avez entendu ! ce n'était » pas la peine de nous faire peur pour une pareille bêtise. » Mais Musset paraissait si troublé, si anxieux, son visage trahissait tant d'épouvante, qu'un de ses amis proposa d'aller voir si rien d'insolite ne se passait rue Chabanaix. On partit, on pressa le pas ; les deux compagnons, pris d'une crainte vague, restaient silencieux, tandis que le poète murmurait

de temps en temps : « C'est affreux ! j'entends ses cris ! » On se dirigeait du côté de la rue Chabanaix lorsque les trois jeunes gens rencontrèrent une civière contenant un homme tout ensanglanté. Ils s'arrêtèrent interdits et demandèrent quel était cet homme que l'on emportait. On leur répondit que c'était un malheureux garçon qui venait d'être assassiné au coin de la rue Chabanaix et qui avait rendu le dernier soupir. Les trois amis suivirent le cortège funèbre au commissariat, mais aucun d'eux ne reconnut le mort. »

Mme Louise Colet a recueilli une foule considérable de faits télépathiques de la bouche du poète lui-même.

Telle cette voix qui lui dit un jour à l'oreille, pendant un dîner de famille : « J'ai faim, j'ai grand'faim ! » Le poète sortit de table et vit devant lui l'ombre d'une ancienne maîtresse, qui continua à lui répéter qu'elle avait faim. Il suivit cette ombre dans la rue, mais bientôt la vision disparut ; la voix se tut subitement : ce moment correspondait à un changement de situation dans la vie de cette femme, comme Musset put le contrôler un peu plus tard.

Une autre fois, Musset avait fait connaissance aux bains de mer d'une jeune Anglaise qu'il chanta sous le nom de Miss Smolen dans son poème du *Saule*.

Cette jeune fille, qui se savait phtisique, lui avait dit un jour :

« Dans deux ans, à l'automne, quand je devrai mourir, je serai à Paris, ne l'oubliez pas ; au lieu d'un tombeau de marbre blanc, je veux un beau chant de vous pour m'ensevelir. Je resplendirai à jamais dans vos vers et je serai bien joyeuse. »

Deux ans après, Musset était au Vaudeville quand une main se posa sur la sienne ; il vit devant lui l'ombre de la jeune Anglaise et entendit ces mots : « Pourquoi donc m'oubliez-vous ? » Le poète sortit du théâtre, précédé de l'ombre qui venait de lui apparaître. Celle-ci le conduisit rue de Rivoli, le fit entrer dans une maison qu'il ne connaissait pas, et ne s'évanouit que lorsqu'il se trouva dans la chambre mortuaire,

où la jeune fille venait de rendre le dernier soupir en disant à sa vieille tante : « Le voici, le voici qui arrive! »

Paix profonde à ton âme, enfant, à ta mémoire!
Adieu! Ta blanche main sur le clavier d'ivoire
Durant les nuits d'été ne voltigera plus!

C'est dans ces vers admirables que survit aujourd'hui la mémoire de Miss Smolen.

Une autre fois encore, Musset entendit tout à coup, à un bal de l'ambassade d'Autriche, une voix qui lui disait à l'oreille : « Je veux un tombeau. » Cette voix le poursuivit. Bientôt, l'ombre d'une ancienne prostituée qui l'avait tenté un soir lui apparut et se suspendit à son bras, répétant toujours : « Je veux un tombeau. J'ai été souillée par assez de chair et d'ossements durant ma vie, je veux être seule sous la terre. » Toute la nuit, Musset fut obsédé par cette hallucination auditive.

Le lendemain, machinalement, sans y penser, il alla voir un de ses anciens camarades, interne à la Salpêtrière. Le jeune homme était en train de disséquer la pauvre femme dont la veille au soir le souvenir l'avait à ce point obsédé.

Que penser de tout cela? Cette question de la télépathie est encore aujourd'hui une question troublante. La science ne nous a pas encore donné la clef de ce mystère. Je sais bien qu'on a déjà publié des ouvrages où se confondent les hypothèses les plus fantaisistes, mais rien de bien précis n'est encore venu nous satisfaire. Aussi notons-nous ces faits pour l'intérêt qu'ils présentent en eux-mêmes, sans vouloir leur faire donner une signification dans l'étude, si incomplète d'ailleurs, que nous faisons de notre grand poète.

II

En 1841, Musset fut atteint d'une fluxion de poitrine. D'après une lettre de lui, écrite à cette époque, il semble qu'il se soit agi d'une pleurésie, puisqu'il fait allusion au bistouri qui aurait servi à le ponctionner. Nous y lisons :

« Je viens d'avoir une fluxion de poitrine. Je profite de l'occasion pour vous donner de mes nouvelles. Quand je dis fluxion de poitrine, c'est pleurésie que je devrais dire, mais le nom ne fait rien à la chose. Je n'ai que faire de vous dire que pendant ce temps-là, je suais comme un troupeau de taureaux et que je nageais agréablement dans mon lit comme un morceau de sucre dans un verre d'eau. On m'a éventré, torturé, déchiqueté, bistourisé et guéri, moyennant quoi je bois du lolo... surtout ne me faites pas la morale, je vous en adjure au nom de l'amitié et de tous les lavements que j'ai pris. »

On peut conclure de cela avec Odinet que le traitement avait été purement médical, sauf la petite ponction à laquelle il fait allusion. Son frère est encore bien moins explicite. Il semble, d'ailleurs, que les gens de cette époque considéraient les médecins comme des ignorants, et Paul de Musset ne se prive pas de nous dire à ce sujet : « Alfred serait mort s'il avait suivi les prescriptions de la Faculté. » Nous trouvons le même état d'esprit dans le livre d'Adèle Colin, qui considère le traitement de bonne femme qu'elle a fait suivre à son malade comme bien supérieur à celui qu'avaient prescrit les médecins... La maladie avait commencé par de la fièvre et du délire. Voilà ce que nous en dit Paul de Musset : Le poète ne dormit pas pendant dix jours. Très irascible, la douceur angélique de sœur Marceline parvenait seule à le calmer, et peu à peu, dominé, captivé par elle, il devait lui vouer un véritable culte, qui ressemblait presque à de l'amour.

Lorsqu'il prit sa convalescence, il eut de nombreuses hal-

lucinations, dont il se rendit d'ailleurs compte et ne s'en affligea pas. Une fois, par hasard, une hallucination ne fut pas terrifiante. Il vit sur sa table de travail se dresser quatre petits génies; ceux-ci enlevèrent tous les livres et papiers qui se trouvaient là et apportèrent les fioles de médicaments dans l'ordre où ils étaient venus de chez le pharmacien. Dans cette armée de fioles se trouvait une bouteille de champagne, que les petits génies se hâtèrent de remplacer par une carafe pleine d'eau. Les fioles faisaient la haie sur le parcours de la carafe, qui vint s'installer triomphalement sur la cheminée. Après cela, les génies enlevèrent les restes de la cérémonie et remirent tout en place. » (Odinot.)

En 1847, Musset retombe malade. Cette fois c'est Adèle Colin qui le soigne. Il était atteint de confusion mentale avec convulsions, le tout occasionné par le surmenage et l'inanition à laquelle son médecin l'avait condamné. Adèle Colin le soigna à l'aide de sinapismes aux jambes et améliora son état. Elle le traita dès lors à sa façon, et elle nous dit elle-même :

« Lorsque j'arrivai chez le poète, je dus changer du tout au tout la façon de le soigner. Avant moi, on pratiquait de larges saignées, on lui donnait de l'extrait thébaïque en quantité telle qu'il n'arrivait plus à provoquer le sommeil. »

Mais les crises revenaient avec fièvre, les douleurs le reprenaient dans le côté gauche et même, en 1856, il eut une diarrhée rebelle, avec œdème des jambes et hémorragies.

N'oublions pas que, depuis 1847, il souffrait déjà de cette maladie à forme bizarre dont les symptômes étaient dus à son alcoolisme chronique, agissant sur un terrain dégénéré, à une aortite qui se traduisait par des signes douloureux d'angine de poitrine et des crises d'asystolie (dit Cabanès), et par le fameux signe du hochement de la tête dû à la puissance d'une systole ventriculaire qui envoyait le sang avec une grande force dans les artères et qu'on appelle depuis « le signe de Musset ».

« Pendant les crises, dit Odinot, il ne pouvait rester cou-

ché, tellement les palpitations le gênaient et le faisaient souffrir. Il était très changé, sa voix était traînante et pâteuse. Son visage était blanc de cire, zébré de marbrures violettes dues à ses habitudes alcooliques, car il continuait à boire et devait continuer jusqu'à la fin... » Et le jour où le peintre Landelle fut chargé de faire son portrait, ce qui le frappa le plus, c'est que le poète ne pouvait poser longtemps sans boire un cordial destiné, disait-il, à occuper son estomac, qui le faisait souffrir... Cependant, il avait parfois des réveils de verve et de gaîté.

Mais le plus souvent il était triste, irascible, violent même à ses heures. Une surdité accentuée attristait ses derniers moments. Des hallucinations auditives lui faisaient entendre des airs de pianos, qu'il croyait joués par une voisine morte depuis six mois. Des hallucinations visuelles le tourmentaient également. Des palpitations douloureuses le faisaient beaucoup souffrir. « Son cœur était trop gros, disait-il, pour la place qu'il occupait dans la poitrine. » Il achevait ainsi sa vie douloureuse. Il eut de fréquentes syncopes, alternant avec des douleurs cardiaques intolérables. Un jour, trois médecins, appelés, avaient ordonné un bain de gélatine et de la digitale. Musset n'avait pris que le bain. Il ne se couchait plus et passait ses nuits dans son fauteuil. C'est dans ce fauteuil qu'il a dû écrire :

L'heure de ma mort, depuis dix-huit mois,
De tous les côtés sonne à mes oreilles.
Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles,
Partout je la sens, partout je la vois.
Plus je me débats contre ma misère,
Plus je sens en moi l'instinct du malheur;
Et, dès que je veux faire un pas sur terre,
Je sens tout à coup s'arrêter mon cœur.

Le 26 avril 1837, comme il s'affaiblissait, M^{lle} Colin appela Paul, qui accourut d'Angers. Un jour, Musset se souvint d'Alfred Tattet, son meilleur ami, mort en novembre, et il

s'écria : « Mon pauvre Tattet, je vais te rejoindre. » Maintes fois aussi il vit passer devant son regard les grands yeux noirs de celle qu'il avait tant aimée; et il répétait alors ces deux vers de son *Souvenir des Alpes* :

Ote-moi, mémoire importune,
Ote-moi ces yeux que je vois toujours.

Le 2 mai, vers une heure du matin, il dit : « Dormir, enfin, je vais dormir! » et il ferma les yeux pour la dernière fois.

CONCLUSIONS

Alfred de Musset fut atteint de ce sentiment obsédant de la solitude morale qui fut une des manifestations intimes de ce que l'on a appelé « le mal du siècle ». On peut même dire qu'il en a personnifié la plus haute expression, non certes durant sa jeunesse, mais à l'âge mûr et au versant de sa vie.

Son histoire sentimentale montre qu'il fut un impulsif. C'est cette façon spéciale d'aimer qui lui valut tous les déboires qui ont été un des tourments de sa vie.

Musset avait une hérédité éthylique chargée. Le milieu dans lequel il vécut continua à exacerber sa nature dans le sens des prédispositions ancestrales.

Ce fut un toxicomane. Il abusa non seulement des spiritueux, mais encore de l'opium et de ses dérivés, ainsi que du tabac. Ces abus ne furent pas étrangers aux accidents qui abrégèrent son existence. Il succomba à une affection cardiaque entrecoupée d'accès d'angor. Il laissera un nom même en pathologie : « le signe de Musset ».

Remarquablement équilibré comme auteur dramatique et poète, son œuvre n'accuse aucune défaillance. Il fut impeccable au sens où l'entendaient Gautier et Baudelaire. Ce fut dans la vie un tourmenté, et on peut même dire un agité. Il mena une existence de non-conformité au point de vue social. Le vulgaire eût pu le taxer de déséquilibré en ne considérant que la morale traditionnelle, tant il est vrai que le plus extrême désordre peut s'allier avec les réalisations les plus élevées et les envolées les plus nobles du génie poétique.

Vu : *Le Doyen,*
C. SIGALAS.

VU, BON A IMPRIMER :
Le Président,
J. SABRAZÈS.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Bordeaux, le 18 janvier 1933.
Le Recteur de l'Académie,
A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

- AICARD (Jean). — Le Musset de Mercier. *Matin*, janvier 1906.
- BARINE (Arvède). — Alfred de Musset. Paris, Hachette, 1900.
- Les Névrosés, Paris, Hachette, 1898.
- CABANÈS (Dr). — Le cabinet secret de l'Histoire. Nouv. série, 4^e vol., Paris.
- Chronique médicale. Paris, 1895-1905, 1^{er} mars 1906.
- CAMP (Maxime du). — Souvenirs littéraires. Paris, Hachette, 1883.
- CANAT. — La solitude morale chez les romantiques. Hachette, 1904.
- CLARETIE (Jules). — La statue d'Alfred de Musset. *Ann. polit. et littér.*, 25 févr. 1906, p. 118.
- CASSOU (Jean). — Les nuits de Musset. Chez Emile-Paul, 1930.
- CLOUARD (Maurice). — Bibliographie des œuvres d'A. de Musset. Rouquette, 1883.
- COLET (Louise). — Lui, 1^{re} édit., Paris, 1860, Librairie nouvelle.
- L'Italie des Italiens. Dentu, 1862, t. II, p. 248-251.
- COLIN (Adèle). — Dix ans chez Alfred de Musset. Chaumel, édit., 1899.
- COPPÉE (François). — Discours d'inauguration de la statue d'Alfred de Musset; *Patria*, 15 mars 1906.
- DAUDET (Alphonse). — Les Amoureuses (pages 33-35, mort de Musset). Tardieu, 1858.
- DÉCORI (F.). — Sand et Musset (correspondance). Bruxelles, Deman, 1904.
- DONNAY (Maurice). — Alfred de Musset. Hachette, 1928.
- FERRY (Gab.). — Musset et la princesse Belgiojoso. *Revue dramatique*; paru ensuite chez Plon, 1892.

- HENRIOT (E.). — Alfred de Musset. Flammarion, 1928.
- JANZÉ (Mme DE). — Etudes et récits sur A. de Musset. Paris, Plon, 1891.
- JAUBERT (Mme). — Souvenirs. Paris, Hetzel, 1882.
- JOLLY. — Psychologie des grands hommes. Paris, 1883.
- KNOLL (Charles). — Quelques réflexions sur l'amour. Lyon, 1843.
- LAMARTINE. — Cours familial de littérature, 18^e entretien. Paris, 1837.
- LAPAIRE et ROZ. — La bonne dame de Nohant. Laur, 1898.
- LEFÉBURE (M.). — Musset sensitif. *Annales des sciences psychiques*, 1^{er} sem. 1899.
- LORIAN (J.). — Musset et les femmes. Flammarion, 1928.
- LOVENJOUL (Spalberg de). — La véritable histoire d'Elle et Lui. Levy, 1897.
- MAILLOUX. — Une fille de A. de Musset et de G. Sand. *Rev. de pédag. comp.*, 1897.
- MARIÉTON (Paul). — Une histoire d'amour. Havard, 1897.
- MAURRAS (Charles). — Les amants de Venise. Flammarion, 1902.
- MENDÈS (Catulle). — Musset jugé par les poètes contemporains. *Ann. polit. et littér.*, 23 févr. 1906, p. 118.
- MIRECOURT (Eug. DE). — Alfred de Musset. Roret, 1854.
- George Sand. Roret, 1854.
- MONTAIGUT. — A. de Musset. *Nos morts contemporains*, 1^{re} série, Paris, 1883, p. 277-314.
- MUSSET (Alfred DE). — L'Anglais mangeur d'opium. *Moniteur du bibliophile*, 1878.
- Œuvres complètes. 11 vol., éd. Charpentier.
- Discours d'entrée à l'Académie française. Didot, 1852.
- MUSSET (Paul DE). — Bibliographie d'A. de Musset. Charpentier, 1878.
- Lui et Elle. *Revue des Deux-Mondes*.
- ODINOT. — Alfred de Musset au point de vue psychique. Thèse Lyon, 1906.
- ORCET (D'). — A. de Musset. *Revue britannique*, p. 434 et s.
- PERREAU (Ad.). — Alfred de Musset, l'homme, le poète. Poulet, 1862.

Revue de Paris. — Alf. de Musset, janv.-févr. 1895.

SAND (George). — Elle et Lui. Hachette, 1859.

— Jean de la Roche. Préface. Calman-Lévy, 1887.

— Histoire de ma vie. Calman-Lévy, 1882.

SÉCHÉ (Léon). — Le dernier caprice. *Revue de Paris*, 1^{er} sem. 1906.

— Origines d'Alfred de Musset. *Mercure de France*, 1^{er} sem 1906.

— La marraine de Musset. *Revue de Paris*, 1906.

TABLE DES MATIÈRES

I

Le grand malaise du siècle : Le sentiment de la solitude morale.

Pages

La recherche du sens de la vie. — Le rapport des âmes entre elles. — Définition de la solitude morale et du sentiment que nous en avons. — La connaissance du moi. — Son rapport avec la solitude morale. — Pourquoi cette dernière n'est-elle pas générale ? — Pourquoi la rencontre-t-on chez certains sujets plutôt que chez les autres ? — L'idée de « l'homme supérieur ». — Le sentiment qu'il a de demeurer incompris de la foule.....	5
---	---

II

De l'élément atavique et des antécédents personnels.

I. — L'hérédité chez Alfred de Musset. — Le château de la Bona- venture. — Les alliances des de Musset. — Le paludisme en Vendômois. — Les mœurs de la famille de Musset au x ^v e siècle. — Les branches collatérales. — Le père, la mère, le frère et la sœur du poète	31
II. — La naissance de Musset. — Son enfance. — Les premières manifestations pathologiques. — Son éducation et ses études. — Ses débuts dans la société	40

III

La passion amoureuse. — Les femmes.

I. — Qu'est-ce que l'amour ? — Les causes, les symptômes, les effets. — L'amour anormal. — L'instinct sexuel chez Alfred de Musset. — Le sentiment de l'amour et ce qu'il fut dans la vie du poète	53
II. — Les femmes. — George Sand. — La princesse Belgiojoso. — Rachel. — La Malibran. — Mme Allan-Despréaux. — Louise Colet	71

IV

La débauche : Le milieu, une polémique.

	Pages
I. — Le boulevard de Gand. — La jeunesse dorée de 1830. — Les cafés. — Le Café Anglais. — Le Café de Paris. — Le Café Douix. — Tortoni	83
II. — A propos d'un article de Jules Janin. — Le drame <i>l'Ivresse</i> , de d'Alton Shée. — Correspondance échangée entre ce dernier et Paul de Musset. — Analyse de la pièce. — Circonstances qui empêchèrent la pièce d'être jouée	90

V

L'alcoolisme et ses conséquences. La fin de Musset.

I. — Manifestations pathologiques chez Alfred de Musset. — La dipsomanie. — Les causes de la déchéance. — La philosophie du poète à cet égard. — L'opium et le tabac. — Les crises d'Angor. — L'impulsivité psychique. — Les hallucinations. — Quelques cas de télépathie	113
II. — Première atteinte pulmonaire. — Deuxième atteinte. — Les soins qui furent donnés alors. — Les derniers moments du poète. — Diagnostic de l'affection qui causa la mort	129
CONCLUSIONS	133
BIBLIOGRAPHIE	133

